



TROIS QUATORZE



QUICONQUE A
BEAUCOUP VU,
PEUT AVOIR
BEAUCOUP RETENU
LA FONTAINE

LE JOURNAL DES SÉJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES

● OCÉANIE ● AUSTRALIE ● NOUVELLE-ZÉLANDE ● AMÉRIQUE ●
ARGENTINE ● BRÉSIL ● CANADA ● ÉTATS-UNIS ● MEXIQUE ● ASIE ●
CHINE ● CORÉE ● JAPON ● MONGOLIE ● THAÏLANDE ● EUROPE ●
ALLEMAGNE ● DANEMARK ● ESPAGNE ● FRANCE ● FINLANDE ● ITALIE ●
● NORVÈGE ● POLOGNE ● PORTUGAL ● RÉPUBLIQUE TCHÈQUE ●
RUSSIE ● SUÈDE ● SUISSE ● AFRIQUE ● AFRIQUE-DU-SUD ●

COMMUNICATIONS

n°
50

28^e ANNÉE - N°50 - LE JOURNAL DE PIE

2010

NE PEUT ÊTRE VENDU

Numéro Cinquante

Numéro Cinquante

Portrait
Olivier Weill
Président de
l'association
Page 20

PARCOURS DE BOURSIERS
Retour sur une
donation exceptionnelle
Pages 6, 15 & 18

LE SPORT À L'ÉTRANGER
Petite étude comparative
Page 19

IMPRESSIONS
Lettres, messages...
Pages 2, 3, 16 & 17

UN APPEL DU 18 JUIN
Dans un an, PIE aura 30 ans
Préparation de fête
Page 5

Spécial N° 50 : un cahier central de 8 pages
Best of des impressions - Concours à la clef

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, Marguerite nous fait visiter sa maison et son école, Hélène évoque la dimension extraordinaire de son séjour, et Marie sa dimension ordinaire. Evanne et Célia nous rappellent qu'au Mexique il fait chaud l'été, et Melchior, qu'au Québec, l'hiver « il fait bien fret ».



Chaleur humaine
Maxime — Harbors, Pennsylvania, USA

Impressions

VISITE GUIDÉE Marguerite, Wellsville, New York Un an aux USA

Premier jour : « Home Sweet Home »

Ma banlieue est du genre « Desperate Housewives ». Tout le monde a sa petite maison avec sa pelouse bien tondue, ses nains de jardins, son panier de basket, deux ou trois voitures (sait-on jamais !). Il y a un petit truc rouge sur les boîtes à lettres pour signaler s'il y a ou non du courrier. « I love that. »

À l'intérieur de la maison, y'a pas de parquet comme en France, mais une moquette épaisse, des cuirs, des bibelots, des petits tableaux, du doré partout, des fausses fleurs, des plafonniers à hélices qui tournent, comme dans les bars, histoire de faire de l'air, des poupées par dizaines, soigneusement rangées sur des étagères, avec leurs robes à leurs côtés, et des lampes en porcelaine avec des scènes pastorales où les bergères ont de grands chapeaux. Dans le jardin, à la place de la piscine, il y a un trampoline.

J'ai ma propre chambre avec un grand lit pour deux personnes. Ma couette est ornée de marguerites et mon drap est tissé dans une matière moelleuse qui rappelle celle de serviettes de toilette neuves ou encore celle d'une moquette qui n'aurait pas encore été piétinée. C'est le rêve de dormir là-dedans. La chambre de Kasia, elle, est rose. Elle a un grand miroir, monté sur un meuble (meuble dans lequel elle peut ranger tous ses cosmétiques — qui se comptent, soit dit au passage, par milliers : fonds de teint, mascara, crayons, gloss, etc.).

Il y a tout dans cette maison : Home cinéma, jacuzzi, piscine chauffée... Je me souviens avoir bâti à peu près la même maison en jouant aux Sims, il y a quelques temps ! Tout le monde ici s'exalte sur la façon que j'ai de m'habiller. Il suffit que je porte un foulard et on crie au « style » sooooo elegant ! Il faut dire que tout ce beau monde se balade en survêtement, alors moi, bien sûr, avec un slim, un collant ou une jupe, je fais sensation.

Le premier jour, à peine débarquée, j'ai regardé avec fascination, Tessa, ma mère d'accueil, enduire un gâteau d'une énorme couche de crème blanche. On ne voyait plus un centimètre carré de biscuit. Ensuite elle a déposé une sorte de chantilly bleue, puis une rose, et, enfin, elle a pulvérisé le tout de confettis sucrés. C'était hyper bizarre, mais je n'ai rien dit car

j'ai bien compris que j'étais la seule à être étonnée. Le même jour, quand j'ai donné mes cadeaux de remerciement à ma famille, ils se sont tous extasiés : « c'est si chic, si français... », et ils m'ont remerciée, remerciée et remerciée encore. Les Américains sont quand même sympas.

Troisième jour : « Bienvenue à « Wellsville High School » » Ça commence par une mauvaise nouvelle : je n'ai pas pris le bus jaune. Et croyez moi, ça m'a fendu le cœur. J'ai passé la première partie de la journée à ne rien faire sinon à assister aux discours du directeur et des profs, à écouter le discours sur l'éducation prononcé par Obama — qui était projeté sur un grand écran — et à emprunter un bouquin d'Hemingway à la bibliothèque — histoire de passer le temps. En fait l'administration a eu un peu de mal à ficeler mon inscription. L'après-midi j'ai pu choisir mes cours : Économie, Anglais, Maths, Sport, en matières obligatoires, et Speech, Dessin, Psychologie, et Français en options.

J'ai justement commencé par un cours de Français, à 14 h 30. La prof ? Sympa, ravie de me voir, reuse, motivée... plaisantant, jouant sans cesse avec une chaise à roulettes dont elle semblait folle dingue. Les élèves ? Quinze ados à « balfer », ne faisant aucun effort, répondant aux questions en anglais, usant de borborygmes, ne souriant jamais, détestables. Et moi ? Moi, j'étais l'attraction du jour. Et comme j'adore ça... tout allait pour le mieux.

L'autre jour, j'étais au self avec Hedda, quand deux jeunes filles sont venues s'asseoir à côté de nous : Païdige et Angela. Elles se sont présentées. Absolument charmantes. Elles sont parties. Une autre fille est arrivée : une autre Païdige, très gentille, aussi. Plus tard Alice et Katie sont venues à leur tour nous rejoindre à la table. Quand je leur ai raconté que j'avais fait la connaissance de Païdige et Angela, Alice m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : « Oh my Gosh, no, Païdige MacNeen ! La blonde avec une tête un peu plate ? » J'ai dit : « Oui, c'est ça, c'est elle ! » Alice s'est alors tournée vers la seconde Païdige et lui a demandé : « Tu l'aimes bien, toi ? » La seconde Païdige a répondu : « Mais, je ne la connais pas ! » Alors Alice a lancé : « She is a fucking bitch ! » et après un petit silence, elle m'a désigné la seconde Païdige et m'a dit : « Voilà, elle là, c'est une bonne Païdige ! » J'ai pensé : « Me voilà bien ! » Et maintenant j'attends vos conseils pour savoir comment me comporter avec la

méchante Païdige qui ne m'a encore rien fait ! Je dois vous parler aussi de mon casier. Code 1-33-7. Il faut d'abord passer sur le 33 sans s'arrêter dessus. Puis repartir dans l'autre sens (la droite, la gauche ?) et là, s'arrêter sur le 7. La première fois que je l'ai fait, ça n'a pas marché bien sûr. Alors j'ai réessayé. Une fois, deux fois, dix fois. À la vingtième tentative, j'ai entendu une voix derrière moi : « Need some help ? » J'ai sursauté et bredouillé une réponse en guise d'explication. La voix alors m'a dit : « Let me help you ? What's your number ? » J'ai dit : « 1-33-73. » Et là, sous mes yeux ébahis, en quatre secondes, le type a fait « Chick, Chick, Chick » et le casier s'est ouvert. Mon sauveur m'a souhaité une bonne journée et s'en est allé.

À FOND Lucie, Marion Center, Pennsylvania Un an aux USA

Quand vous m'avez appelée et que vous m'avez annoncé mon placement — Marion center, Pennsylvania —, j'ai pris peur, j'ai paniqué. Je ne voulais pas aller dans cette campagne. Et finalement je suis partie, je me suis embarquée. Au début, j'ai eu du mal : l'isolement, le nombre d'habitants, le mode de vie. J'étais un peu choquée. Mais au bout de 2 semaines, je me sentais bien dans ma nouvelle famille, ma nouvelle vie. Aujourd'hui j'ai plein d'amis, je commence à comprendre ce qui se passe en cours. En anglais, j'ai un livre à lire et à ma grande surprise, je réalise que je comprends tout. Je m'intéresse au football américain (alors que je ne saisis pas les trois-quarts des règles). Je suis membre de l'équipe de cross-country. Mes journées sont pleines, je suis super occupée. Je ne peux que vous remercier de m'avoir trouvé une famille et de m'avoir permis de vivre cette aventure. Je connais ma chance, alors je vis mon truc à fond.

POURQUOI ÇA DURE Noémie, Lawrence, Kansas Un an aux USA

L'entame mon quatrième mois. Que de chemin parcouru, déjà ! Le premier mois fut le plus difficile : la langue, le choc des cultures, la France et mes amis qui m'ont tant manqué. Je me suis interrogée sur mon choix. J'ai imaginé la vie en France qui continuait sans moi, et je me suis vue seule et mélancolique. Je me

suis interrogée alors sur les raisons de ma venue. J'ai pensé à mon rêve américain. Je suis doucement sortie de ma bulle, j'ai commencé à communiquer. Mon anglais s'est alors amélioré, je me suis sentie plus à l'aise. À l'école, j'ai modifié mon emploi du temps : je m'ennuyais un peu. J'ai rencontré de nouvelles personnes. Dans une classe indépendante, j'ai rencontré une prof qui adore la France et que j'adore. Pendant ses cours, on joue de la guitare et on parle, parle, parle.

Elle est fan de chevaux, comme moi. Elle m'a permis de réaliser un de mes rêves : monter de vrais chevaux américains — ceux qu'on voit dans les westerns — des « Quarter Horses », des « Paint Horses », des « Appaloosa ». Elle m'a mise en contact avec plein d'élèves. Ils m'emmènent au ciné, à des soirées. Bref, je m'écarte. Je n'ai plus le mal du pays, je ne suis plus « la French Girl », je suis Noémie. Et pour tout vous dire, je suis même amoureuse... Alors.

Il me reste 6 mois à vivre ici. Je pense qu'ils vont être extras. À vous tous qui hésitez, je dis : n'ayez pas peur. Cette expérience nous transporte et nous métamorphose. L'an prochain, quand vous serez à ma place, vous vous direz : « Heureusement que je l'ai fait. » Vous vous sentirez capable de tout. Le monde sera à vous. Vous ne souhaitez plus qu'une chose : que pour rien au monde cela ne s'arrête !

À PROPOS DE NICOLAS Nicolas, Steger, Illinois

Sa mère...

Il est parti le 20 août pour Chicago. Il avait 16 ans. C'était son choix d'étudier une année aux États-Unis et nous avons tout mis en oeuvre pour que cela puisse se réaliser. Un mois avant le départ, il n'avait toujours pas de famille d'accueil... et puis d'un seul coup une famille a choisi Nicolas, et à même souhaité qu'il arrive un peu plus tôt pour qu'ils puissent tous partir en vacances ensemble ! La famille est composée d'un couple et de deux enfants, un garçon de 15 ans et une fille de 13 ans. Quand Nicolas est arrivé à Chicago, nous pensions que seul un des parents pourrait venir l'accueillir, car la scolarité avait déjà commencé et parce que c'était un jour de pleine semaine et que les deux parents travaillaient. Bref, ils étaient tous là ! À peine arrivés, nous avions déjà un mail et des photos sur notre ordinateur. Ils avaient tous préparé une banderole en tissu avec un drapeau Américain « Welcome to America Nicolas », idem pour le gâteau de bienvenue ! Depuis, nous sentons que notre fils est vraiment très à l'aise et merveilleusement bien intégré à sa famille. Un jour, lors d'une conversation au téléphone, j'ai demandé à Nicolas qui était Rusty, et Nicolas m'a simplement répondu : « C'est mon père ! » Mon mari était assis juste à côté de moi !

Nous ne pensions pas qu'un échange pareil pouvait apporter autant et je pense que désormais nous serons liés à jamais avec sa famille d'accueil ! Nous ne

BIENVENUE CLOTILDE

PIE salue avec joie la naissance de Clotilde, fille de Pascale (notre déléguée régionale en région PACA) et de Pierre Godot.

Clotilde est venue au monde le 29 décembre 2009 à 4 h 47 précises ; elle pesait 2 kgs 780 et mesurait 48 cms. "Naissance tranquille", selon la mère.

Pascale nous livre en prime ce petit message : "Enfants uniques, Pierre et moi avons pu réaliser un rêve : avoir la grande joie d'avoir deux enfants et de partager avec eux et notre entourage beaucoup d'amour et des éclats de rire."



PIE RECHERCHE...

Des animateurs, ancien(ne)s participant(e)s, pour encadrer le séjour au Cap d'Ail (sur la Côte d'Azur), organisé dans le cadre du programme accueil. Date : 1^{er} au 7 avril 2010

Des animateurs, ancien(ne)s participant(e)s, pour encadrer le stage départ. Date : 1^{er} au 3 mai 2010

Un(e) ancien(ne) participant(e) pour effectuer un stage au bureau d'Aix de PIE. Date : fin juin à fin août 2010

Contact : Maya Ludwiczak à courrier@piefrance.com

RÉSEAU

Vous aimez PIE et ses programmes. Vous croyez à la force et à la magie des échanges scolaires internationaux. Pensez à rejoindre l'équipe des correspondants et des délégués :

courrier@piefrance.com

SITE INTERNET

Visitez le site de PIE.

Consultez les PIE movies.

Découvrez plus de

1000 témoignages...

Retrouvez les anciens numéros

du journal "Trois Quatorze"

Pour tout savoir sur PIE :

www.piefrance.com

Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

pensions pas qu'ils pourraient accueillir aussi bien un adolescent et avec autant de plaisir. Merci à toute l'équipe de PIE.

Ma mère d'accueil...

Nicolas has arrived safe and sound. He is fitting in just as one of our own. Johnathon will take good care of him in school — they've hit it off quite well. We are very impressed with his knowledge of America and his ability to speak English quite well. We really are enjoying having him in our home and will take good care of him. I don't know if I'd have the courage to let my child go for a whole year — you're quite brave and so is he. I think he was a little nervous when he first got here but we are very easy going and like to joke around a bit so I think he feels a bit more comfortable. I think we will have a wonderful year with him. Thank you for sharing him with us, this is a wonderful opportunity for us as well. Nicolas is doing wonderfully here — he's been a very nice addition to our family. I'm sure you must miss him so. He is doing quite well and has made many friends (especially with the females). The girls are in love with him! The school has an annual dance, called Homecoming and he has already asked a very nice girl to the dance. I met with his teachers last week and they are also very fond of him. He has a very good nature. He's been training twice a week at the school for Basketball and I think he's enjoying it quite a bit. Rusty has been teaching him about American Football, he seems to be fascinated by this sport which is quite popular here. Last week end we attended a parade on Sunday and he went to a Bonfire. On Monday we took him to Chicago to see some of the sites. Chicago is a beautiful city. Anytime you would like to come for a visit we would be honored to host you, you are welcome in our home and would love to have you as our guest. We are trying to show him as much as we can while he is here. It's hard because we do not have time to travel with school and work during the week. We'd like to be able to show him more of the country. During spring break around Easter in april we may take him somewhere. We are still discussing options.

ET TOUT CELA VOUS PARAÎT NORMAL Marine, Englewood, Ohio

« Pourquoi ne partirais-tu pas un an à l'étranger ? » C'est ma belle-mère qui la première m'a posé la question. J'ai d'abord ignoré la proposition. Pourquoi devrais-je quitter ma famille, mes amis et perdre une année scolaire ? Mais plus le temps a passé plus cette idée a fait son chemin. Quand je regardais les experts, NCOS, ou tout autre série américaine, j'ai commencé à me projeter. Je me suis imaginée en train de déambuler dans les couloirs des lycées, comme dans « Dawson », ou de raconter des ragots sur mes voisines comme dans « Desperate Housewives ». Et un jour, j'ai fini sur le site de PIE. Six mois plus tard, j'étais dans l'avion en direction de Washington. Je me suis rendu compte alors que je quittais celles et ceux que j'ai toujours connus et qui ont de l'importance à mes yeux. Je parlais. Je devais me créer une autre vie, et là, j'ai eu peur... un peu. Quand je suis arrivée à l'aéroport de Dayton, j'ai eu peur davantage. Les questions ont commencé à affluer : et si ma famille d'accueil n'était pas là ? et si elle était méchante ? et si mes sœurs d'accueil ne m'aimaient pas ? et si on ne me donnait pas à manger ? et si, et si... Trop de questions sans réponses. Tout cela n'a cessé qu'au moment où j'ai franchi les portes de l'aéroport et où j'ai aperçu une femme qui semblait être ma mère d'accueil. Alors j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai foncé. L'atmosphère était un peu étrange au début, nous ne savions pas vraiment quoi nous dire, juste des généralités sur le temps, sur le déroulement du voyage, sur les papiers à faire signer par l'école. Mais plus le temps a passé, plus tout cela a semblé facile. J'en ai fait des choses en une journée. J'ai dû aller à mon lycée remplir quelques papiers pour pouvoir prendre les fameux bus jaunes, j'ai rencontré des amis de ma famille d'accueil (ils étaient tous impatients de me connaître), j'ai fait du trampoline avec mes sœurs d'accueil et lutté à cette occasion contre le mal au cœur, j'ai défait mes valises. Le premier jour de cours, j'ai choisi mes matières : théâtre, études criminelles, finances personnelles, arts du langage. Il m'a fallu une semaine entière pour arriver à retrouver mon casier et mes salles de classe. La cafétéria, par contre, je l'ai trouvée sans problème. On y mange équilibré : hamburger, hot dog, croque-

monsieur, pâtes noyées dans une sorte de fromage jaune, pizza, cuisine mexicaine. Très, très sain tout ça ! Il faut ingurgiter son repas en trente minutes, car ensuite les cours reprennent. Côté cours justement, j'ai pu me rendre compte que les contrôles étaient essentiellement des QCM. Il arrive que les professeurs fassent des devoirs surprises, avec le droit ou non pour les élèves d'utiliser les notes de cours et les livres. On peut obtenir des points bonus parce qu'on a bien fait nos devoirs ou parce qu'on a eu l'extrême bonté d'apporter des boîtes de mouchoirs pour la classe ! Ici, les professeurs sont beaucoup plus proches des élèves qu'en France. Ils n'hésitent pas à prendre leurs élèves dans les bras, à organiser des jeux, à raconter des blagues en classe. La nouvelle de mon arrivée en tant qu'étudiante d'échange s'est répandue petit à petit dans mon école. Ma photo a été publiée dans le journal de la « High School » et quelques professeurs m'ont même placardée dans leur salle de classe. Je me rends compte que je dis bonjour à de plus en plus de monde dans les couloirs, on commence à me reconnaître et à m'appeler « Frenchie », j'ai de plus en plus d'amis et ma vie sociale est en constante évolution. Les clubs sont très importants dans la vie des lycéens américains. Moi, j'ai rejoint le club de théâtre. Je passe là-bas la majeure partie de mon temps, environ trois heures par jour.

Cette expérience est certainement différente pour chaque individu, mais une chose est certaine : le mode de vie américain est incroyable et le changement pour nous Français est de taille. Sans vous en rendre compte, vous allez vous retrouver à 11 heures du soir en train de faire les courses — car les supermarchés sont ouverts 24 heures sur 24 —, ou vous retrouver un dimanche après-midi, en train regarder le match de football américain des « Steelers » contre les « Bengals » et vous mettre à brailler parce que votre

équipe aura raté le « Touch-down » de peu, ou encore — chose hautement improbable en France — vous rendre à l'école en pyjama. Vous devrez très probablement consacrer vos dimanches matin à l'église — mais croyez-moi, on y passe de très bons moments. Très vite, tout cela vous paraîtra normal ! Vous serez forcément choqué par certaines questions idiotes et dérangeantes qui vous seront posées : y a-t-il des personnes de couleur noire en France ? vous parlez quelle langue, l'américain ? est-ce que vous vous rasez ? vous prenez une douche tous les jours ? Voilà. Préparez vous aussi à avoir du succès. La France est très populaire ici et les Américains, quoiqu'on en dise, apprécient notre humour et font preuve aussi d'ironie. Je tiens à dire que le plus incroyable dans toute cette affaire, c'est quand votre sœur d'accueil de sept ans, qui ne vous connaissait pas un mois plus tôt, vient vers vous et vous fait un câlin, et quand votre mère d'accueil, qui ne vous connaissait pas mieux, revient des courses et vous offre le petit truc qui vous manquait et dont elle vous a entendu parler une semaine auparavant. Le plus incroyable, dans cette histoire, c'est tout simplement de faire partie d'une nouvelle famille.

YESTERDAY, FIRST DAY Sue Ellen, Selmer-Ramer, Tennessee Un an aux USA en 99

Levés à 5 h 30, pour prendre l'avion à 11 h 00. Au FIAP, seuls les bagages peuvent descendre par l'ascenseur, alors, nous, on prend les escaliers. Le trajet pour l'aéroport semble long et court à la fois. On enregistre. Passage au Duty Free. J'achète des piles... et hop, dans l'avion ! Destination Chicago. Arrivée à 12 h 30, heure locale. À l'immigration, je lis : « You need America, America doesn't need you. Enjoy your stay. » 7 heures de transit. L'accompagnateur m'indique ma direction et mon numéro de porte d'embarquement. Arrivée là-bas, je vois inscrit : « Seattle »,

et moi je vais à Memphis. C'est la panique. L'hôtesse finit par me rassurer : « L'avion arrive de Seattle et va à Memphis. » Au terme d'un vol d'1 h 30, j'arrive à Memphis, Tennessee. Il fait nuit. Il fait froid. 35° C. Ma déléguée est là, mais ma famille arrive en retard. On repart pour 3 h de voiture. La journée commence à être longue. Quand on arrive, ma mère d'accueil me fait visiter la maison (dans l'entrée, je crois voir un aquarium, mais le lendemain, au réveil, je réaliserai qu'il n'y en a pas), elle m'aide à débarrasser mes affaires, elle regarde les photos. Je voudrais aller me coucher, mais je n'ose pas lui dire. Elle finit tout de même par s'en rendre compte. C'était ma première journée. C'était hier, c'était le 19 août 1999.

CREVÉ MAIS CONTENT Bastien, Le Cap Un an en Afrique du Sud

C'est une expérience inoubliable. C'est une course cycliste de 109 kilomètres : c'est « Cape Argus » et ça a lieu au cœur du Cap. On rejoint la pointe extrême de l'Afrique (« Cape Point ») et on rentre en empruntant des routes splendides qui longent l'Océan Indien ou l'Océan Atlantique.

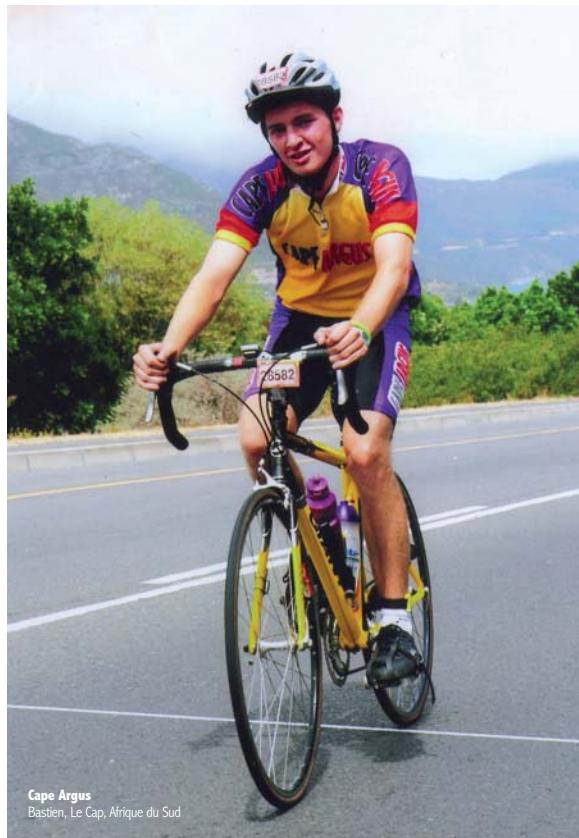
Je n'avais quasiment jamais fait de vélo avant de venir, mais depuis quatre mois, je m'entraîne sérieusement avec mon école. Entraînement ou pas, il n'en reste pas moins vrai que 109 kilomètres c'est long, qu'il y avait du vent — beaucoup de vent — et que les routes du Cap sont loin d'être plates. Je suis descendu du vélo bien fatigué, les jambes lourdes, douloureuses. Mais qu'est-ce que j'étais heureux, quel sentiment d'accomplissement ! J'en ai pris plein la vue aussi. Toutes ces routes, au ras des falaises, ces décors de cartes postales, pas une voiture, la foule très présente... tous ces gens installés au bord de la route, qui vous accompagnent, jusqu'au dernier. Certains sont venus avec leur fauteuil, d'autres font des barbecues. C'est une course très populaire. Un grand moment. J'ai fini en 4 h 52. Rien d'exceptionnel, pas une performance en soi, mais un bon temps. Je ne suis pas dans les mille premiers... mais nous étions trente mille. Peu importe : ce qui compte c'est que c'était génial. Ce fut une expérience inoubliable, et vous m'avez permis de la vivre.

LE TEMPS PRÉSENT Léa, Minnesota Un an aux USA

Vous me dites : « Écris-nous, témoigne, donne-nous des nouvelles... » Mais la vérité, c'est que moi je n'en vois pas forcément l'intérêt. J'ai l'impression de ne rien avoir à raconter. Il faut dire que pour moi c'est comme pour vous. Quand on vous demande : « Alors, comment ça se passe pour toi ? Raconte-moi ! », vous, vous répondez : « Oh, ben moi, tu sais... »

Et ben, pour moi c'est pareil. Ici, ma vie ce n'est pas une aventure, ce n'est plus une vie de découvertes, c'est juste une vie d'habitudes. La nuit dernière c'est la même que celle d'avant, le jour, le même que celui qui précède : les mêmes visages, les mêmes histoires. Dans cette vie à l'étranger, on est très occupé, très pris par le présent. On ne pense plus trop à son monde d'avant : on sait parfaitement que l'on y retournera, alors on essaie de s'investir à fond là où l'on est. On sait aussi que ça passe vite, que c'est bientôt fini. On veut croire que les relations que l'on a construites ici vont se poursuivre, que les souvenirs ne s'effaceront pas. Alors on se ment un peu. Et puis on a un peu peur : peur de repartir et peur de rentrer. On sent qu'on a changé, alors on craint que les autres ne vous reconnaissent pas ou que vous ne les reconnaissez plus. On sait pertinemment que tout ce que l'on est en train de vivre ne se reproduira pas, en tout cas pas comme ça, et que cette partie de soi, qui vit ici et de cette façon-là, ça va juste être dur de lui dire adieu. Forcément les terrasses des cafés, les rues piétonnes, les parcs, les flâneurs, le pain, le chocolat, les odeurs... tout ça me manque. Mais au plus profond, je sais que c'est ma base et que quoi qu'il arrive elle ne changera pas, et que cette base je la retrouverai. Par contre, ce que je laisserai ici, je le laisse définitivement. Non, je ne reviendrai pas... En tout cas, pas comme ça. En gros, vous me manquez tous, mais je veux profiter de ce qui me reste à vivre ici... de tous les moments.

suite... page 16



Cape Argus
Bastien, Le Cap, Afrique du Sud

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE - Convocation et mandat

Cet avis tient lieu de convocation : à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La prochaine «Assemblée Générale» (A.G.) de PIE se tiendra le **lundi 14 juin 2010**, à 18 h, au siège social de l'association, au 87 bis de la rue de Charenton, à PARIS 12^e. **L'ordre du jour sera le suivant** : Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2009 ● Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.09 ● Renouvellement du conseil ● Fixation de la cotisation annuelle ● Questions diverses

Je soussigné(e) : _____

absent(e) lors de l'assemblée générale,

donne pouvoir à : _____

Pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____, **le** _____

Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »

ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents...
Le journal attend vos
commentaires et vos
impressions. Envoyez e-mails,
lettres, photos, dessins à :
trois.quatorze@piefrance.com

Trois Quatorze - Gratuit - n°50 - 12 000 ex.
Images : Xavier Bachelot & les participants
Rédaction : Xavier Bachelot
et les participants aux programmes PIE
Ont participé à la création de ce numéro :
Annie Bachelot, Calvin, Margaux Demailly,
Bénédicte Déprez, Andrée Hamonou,
Hector, Marie Sorba.

ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

☐ Je désire recevoir le journal Trois quatorze.

Remplissez ce coupon et retournez-le à :

PIE / Calvin-Thomas : 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE
ou envoyez un mail à : trois.quatorze@piefrance.com, en précisant
vos coordonnées.

Nom & Prénom : _____

Adresse : _____

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont
automatiquement abonnés à Trois Quatorze. Cet abonnement court
pendant trois ans. Au-delà de ces trois années, ils doivent,
s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner
le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).

50

EN GUISE D'ÉDITORIAL — « C'est intéressant, mais je me demande

ce que vous aurez à raconter la prochaine fois. » C'est par ces mots qu'en janvier 1982 un ami de PIE salua la sortie du numéro 1 de TROIS QUATORZE. Cette question du contenu du prochain numéro, nous nous la sommes tous posée à l'époque, et tous alors, sans nous en inquiéter outre mesure, avons émis des doutes sur les chances de survie de ce petit périodique. Il faut dire qu'au départ TROIS QUATORZE était plus une tentative qu'un projet et que la question de la viabilité du journal n'était pas vraiment primordiale. Or, vingt-huit années et quarante-neuf numéros plus tard, TROIS QUATORZE vit encore et sa longévité a, ipso facto, apporté à PIE et à notre mini

« rédaction » quelques certitudes. À la question : « Qu'aurez-vous à raconter la prochaine fois ? », nous sommes aujourd'hui en mesure de répondre avec simplicité : la prochaine fois, nous raconterons la même chose que la fois précédente, nous raconterons la même histoire : celle du passage dans un monde inconnu, celle du changement de repères, de l'entrée dans la vie adulte : nous rapporterons à nouveau les récits de nos voyageurs de longue durée, de nos Ulysses, âgés de 15 à 18 ans, tous en demande et en devenir ; nous témoignerons avec ce qu'il faut de rigueur et de distance, de leur folle odyssée et de leur belle métamorphose.

Car dans le fond, nous le savons, les récits publiés dans ce journal — et qui en sont à la fois le cœur et l'âme — sont bien tous les mêmes. Ils ressemblent en cela à des contes : ils perpétuent une forme de légende ; ils ont le pouvoir de rassembler tous les participants au sein d'une même famille, celle des voyageurs de longue durée. Si nous avons plaisir à lire ces histoires « toujours recommencées » c'est qu'elles sont mouvantes dans la forme (parfois sombres, souvent drôles, invariablement émouvantes), qu'elles mêlent avec habileté le réel et l'imaginaire, et qu'elles parlent en définitive de l'essentiel. Ces histoires traitent à la fois de la vraie vie et de la vie rêvée, elles ont la dimension banale et rude du quotidien, et celle exotique et magique d'un voyage dans l'espace et dans le temps. D'un côté, elles nous transportent sur d'autres continents, et, d'un autre, elles nous permettent d'observer de près le passage de cette frontière opaque et mystérieuse qu'on nomme l'adolescence.

Dans le tout premier éditorial de notre journal, on pouvait lire : « Trois Quatorze a pour vocation principale de donner la parole à ceux qui vivent les échanges afin qu'ils relatent leur expérience. » Les objectifs étaient ensuite clairement exposés : témoigner des séjours scolaires de longue durée, transmettre l'esprit de l'échange culturel et développer la vie associative. En près de 30 ans, TROIS QUATORZE a largement rempli ces objectifs. Peut-être même les a-t-il dépassés. Au fil des ans, le journal est en effet devenu le plus fidèle « compagnon » de l'association, l'aidant à créer et à imposer son image. Au fil des numéros, « Trois Quatorze » a trouvé son style, son esprit, sa ligne. « Trois Quatorze » a parlé, par le texte ou par l'image, de tout ce qui touche à l'expérience de vie à l'étranger : horaires, école, rêves, amours, paysages, adaptation, choc culturel, différence, langue et apprentissage, rythme de vie, préparation, réadaptation.... Le journal a traité de tout cela et de beaucoup d'autres choses... « Trois Quatorze » a donné la parole aux adolescents qui vivent l'expérience à l'étranger, mais aussi aux parents, aux hôtes, aux familles, aux enseignants..., a réalisé des enquêtes, a concocté des images, a « croqué » des individus...

Trois facteurs ont rendu possible l'aventure TROIS QUATORZE.

En premier lieu, la confiance de l'équipe dirigeante (du délégué général et du directeur financier, et - en amont ou en aval - de l'ensemble du conseil d'administration). Cette confiance s'est manifestée à plusieurs niveaux : octroi de moyens financiers non négligeables (eu égard à la dimension de l'association) ; octroi de temps (on a laissé en effet le journal se construire et se professionnaliser sur la durée sans lui mettre de pression inutile et sans jamais lui demander plus que ce qu'il était en âge et en mesure de fournir) ; indépendance de la rédaction (initiatives, liberté de ton...). En second lieu, la gratuité. TROIS QUATORZE, comme il est indiqué sous son bandeau, « ne peut être vendu » ; le journal ne vit par ailleurs d'aucune recette publicitaire.

TROIS QUATORZE n'a donc, au sens strict du terme, aucune obligation réelle de résultat. Dans la mesure où il est entièrement financé et soutenu par PIE, sa seule obligation est d'aider au mieux l'association. Comme une telle tâche ne peut se quantifier aisément, la ligne éditoriale du journal s'en trouve sinon dégagée du moins assouplie. Et, en la matière, la souplesse est synonyme de liberté.

TROIS QUATORZE n'a donc pu faire des tentatives, donner la parole à des anonymes, s'installer sur un créneau assez étroit, parler sans contraintes de sujets intéressants mais pas forcément porteurs, et devenir une sorte de référence dans le domaine (à en juger en tout cas par les résultats obtenus en tapotant sur google ou sur un autre moteur de recherche - on pense notamment au thème des différents systèmes éducatifs : japonais, finlandais, américain, mongol...).

« Last but not least », l'aventure TROIS QUATORZE a été rendue possible grâce à la collaboration active et enthousiaste des participants au programme d'une année scolaire à l'étranger. Cette collaboration relève presque du miracle. Car, sur la durée et sans jamais faiblir, les étudiants PIE se sont presque tous mobilisés pour alimenter ce journal de leurs récits et de leurs témoignages. Quelle rédaction peut se vanter aujourd'hui, à l'instar de TROIS QUATORZE, d'avoir réuni une moyenne annuelle de 200 envoyés spéciaux, et d'avoir pu envoyer ces reporters sur toute la surface du globe ?

Nous mettons là le doigt sur ce qu'il y a de plus beau et de plus surprenant dans la vie de ce journal, mais, par la même, nous insistons sur la principale menace qui pèse sur son existence. Les générations PIE à venir, qui, par la force des choses, seront plutôt enclines à consulter le net et à rejeter le support papier, continueront-elles à lire TROIS QUATORZE et continueront-elles surtout à l'alimenter ? Les futurs participants relèveront-ils le défi des anciens ? Deviendront-ils à leur tour les rédacteurs / narrateurs qui ont fait — et qui font — la richesse de ce modeste journal ? Que ces participants à venir soient persuadés — et c'est tout le sens de cet éditorial — que s'ils continuent à assumer ce rôle de conteur, TROIS QUATORZE, de son côté, assumera son rôle de passeur. Puisse ce cinquantième numéro, dans lequel sont regroupés certains des plus beaux récits d'hier et d'aujourd'hui, les encourager dans ce sens.

Longue vie à TROIS QUATORZE !

LA RÉDACTION

Trois Quatorze en chiffres

0
CENTIMES
C'est le prix de
« Trois Quatorze ».
Ce journal est
bel et bien
gratuit.

EXEMPLAIRES

Douze mille exemplaires, c'est le tirage moyen d'un numéro de « Trois Quatorze ». Le journal est envoyé à tous les participants, tous les anciens qui en font la demande, tous les abonnés.

12
milles



3

MAQUETTES

1981 - Lancement du journal - 4 pages N&B - format 30 x 40
2001 - 20 ans - 12 pages 27 x 45 - Le journal s'allonge
2007 - Papier brillant - Couverture couleur

3,14

ÉNIGME

Pourquoi « Trois Quatorze », nous demande-t-on parfois ?
Parce que « Trois Quatorze » est le journal de l'association « Programmes Internationaux d'Échanges », alias « P.I.E. ».
 $PIE = PI = 3,14 =$ Trois Quatorze

1,57
COÛT

C'est le coût unitaire moyen d'un exemplaire d'été (tirage 12 000 exemplaires). Le coût unitaire moyen d'un exemplaire d'hiver s'élève de son côté à 0,94 euros. Cette différence n'a rien à voir avec la saison ou la température mais avec le nombre de pages, qui varie de l'hiver à l'été. On notera que 2 numéros d'été coûtent 3,14 euros !

811

ABONNÉS

Ce chiffre pourrait être impressionnant si le journal était payant !
811 abonnés tout de même.
Abonnez-vous gratuitement en page 3 de ce numéro.

IMPRESSIONS

À ce jour, 857 participants ont témoigné dans « Trois Quatorze ». Retrouvez le « Best of » de ces impressions dans le cahier central de ce numéro

857

THIRTY YEARS' BOOK

À l'occasion des 30 ANS de l'association, PIE éditera un « YEARBOOK » exceptionnel. Dans ce livre de plus de 300 pages, entièrement en couleurs, vous retrouverez les photos d'identité de tous les participants aux programmes, les photos de promo, des extraits de « Trois Quatorze », des portraits, des « Petites Annonces », des messages de remerciement, des publicités, des jeux, des photos, des dessins, des impressions, des déclarations... Nous vous tiendrons prochainement au courant de l'évolution de cette publication. Si vous avez des idées ou des envies particulières contactez d'ores et déjà la rédaction à : trois.quatorze@piefrance.com

Thirty

1

UNE IMAGE ET UNE IMPRESSION
Il s'agit de la dernière image et de la dernière impression qui soient parvenues à la rédaction. L'image vient d'Étienne-USA qui nous précise qu'il « n'aime pas trop cette photo, mais que c'est la seule en sa possession. » Il ajoute « qu'[il] vit la plus belle année de sa vie et qu'il essaie d'en profiter. »



L'impression nous vient de Marion, Oregon, USA. Elle nous écrit : « À force de traîner avec Alex, il devient un peu mon meilleur ami. Il connaît mes problèmes et mes secrets et je connais les siens. Il a une petite copine — c'est un détail, mais un détail important dans ce pays. Ici, les rumeurs courent, courent... et le tout se répand comme la poussière dans le vent. Ici, quand quelqu'un te voit avec untel à tel endroit, tout le monde le sait. Alors la petite copine devient jalouse. Dans le cas présent, Alex a fini par croire certaines de ces rumeurs, et notamment celle qui disait : "Marion is in love with you." Du coup il était flippé et ne me parlait plus. Alors j'ai dû lui parler les yeux dans les yeux et lui dire que : "NON". »

+ de 1000

MEMBRES DE LA RÉDACTION

Xavier, Laurent, Pascal, Annie, Andrée, Béné, José-Maria, Cécile, Thierry, Françoise, John, Claudine et « Polycolor », Fred, Dominique, Afif, Louis, Catherine, Marianne, Gilles, Maya, Valérie, Elsa, Danièle, Philippe, Marie, Margaux... et tous les interviewés... et une grande partie des participants aux programmes... ont participé de près ou d'un peu plus loin à la rédaction et/ou la fabrication de « Trois Quatorze » !

18

À L'OCCASION DES 30 ANS DE PIE

Un « Appel du 18 juin », par Laurent Bachelot

En février 1981, au cœur de Saint-Germain-des-Près, dans des bureaux prêtés par Jean-Marc Mignon, quelques-uns d'entre nous se réunissaient pour fonder notre association. L'aventure PIE était lancée. Nous pouvons mesurer aujourd'hui le chemin parcouru...

Depuis 1981, plus de 5 000 adolescents français sont partis vivre, grâce à PIE, une année scolaire à l'étranger... Grâce à notre association, près de 2 000 jeunes étrangers ont, dans le même temps, été accueillis aux « quatre coins » de notre hexagone...

Depuis 1981, et la mise au point de ce séjour familial et scolaire — unique par son contenu et sa portée — bien des vies ont été changées ! Ce séjour, qu'il ait été compliqué ou merveilleux — on devrait plutôt dire « parce qu'il a été compliqué et merveilleux » — a en effet été essentiel dans le parcours de tous ceux, jeunes ou parents, qui y ont participé. Depuis 1981 que de frontières franchies, que de barrières dépassées, que de préjugés (médiatiques, familiaux, sociétaux) effacés !

Depuis sa création, le réseau national de délégués n'a cessé de croître et de prospérer. Annie, Maryse, Jean, Jackie & Jean-Claude, Claude & Zon, Lionelle, Josette & Christelle, Geneviève & André, Elisabeth, Michèle & Alain, Andrée, Danièle, Dom, Christine, Christian & Arlette, Andrée, Dany, Claudine, Chantal, Geneviève, Roseline & Laurent, Nicole, Vincent, Sandrine, Marie-Claude... ont été les piliers de ce réseau ; aujourd'hui Sophie, Pascale, Annette, Sue Ellen, Anne, Sylvie, Martine & Éric, Georgina, Pascale, Morgann, Sophie... ont pris le relais. Tous ceux qui ont animé ce réseau se sont dépensés sans compter pour le bien-être des adolescents et des familles. Ils ont vivifié et pérennisé les valeurs originelles de l'association. Ils ont veillé à préserver la dimension humaine de nos programmes. On souligne ici le rôle essentiel des correspondants locaux : chacun d'eux a réalisé — et réalise — un travail phénoménal sur le terrain.

Depuis 1981, des dizaines de salariés — pour la plupart des anciens — ont mis leurs compétences et leur énergie au service des programmes et des participants. Leur jeunesse a été un atout. Sous la houlette de Françoise, Béné, Caroline, Fred, puis Maya, ils ont amélioré les procédures, structuré le séjour, formé et préparé les jeunes, transformé notre organisme, pour le rendre toujours plus moderne et efficace. Affif, Valérie, Julie, Virginie, Sylvie, Catherine, Benjamin, Zohra, Marie, Astrid, Margaux, Céline, Axelle, Léna... ont été largement actifs au cœur de ce dispositif.

PIE a organisé près de cent stages de préparation et d'orientation. Ces rencontres, animées principalement par Stéphane, Dominique... ont contribué à créer un esprit et une dynamique.

Chacun des membres du conseil d'administration (Olivier Weill, Bernard Mermillon, Annie Bachelot, Jean-Louis Berquer, Jean-Marc Mignon, Bénédicte Déprez, Laura Bianco) a apporté sa pierre à l'édifice, en conseillant au mieux l'équipe de salariés et en veillant dans le même temps à lui laisser une grande liberté d'action. Cette souplesse a encouragé la créativité sur le terrain.

Depuis 1981, PIE a autofinancé un fonds de bourse afin de permettre aux plus méritants de partir ; un donateur anonyme a offert, douze années de suite, un séjour complet à un jeune dont les parents n'auraient absolument pas eu les moyens de financer son année.

Depuis 1981, le réseau international de PIE s'est agrandi. Il compte aujourd'hui plus de vingt pays, répartis sur les cinq continents ; les partenaires étrangers sont devenus des visages familiers et parfois même des amis — au premier rang d'entre eux, on trouve Bill, aux États-Unis.

PIE s'est distingué dans bien des domaines. On pense notamment à la gestion, à l'image, à la communication en général, à internet en particulier. On pense à TROIS QUATORZE, dont nous fêtons aujourd'hui le 50^e numéro. Cette tribune a été essentielle au développement de nos programmes et à la reconnaissance de notre organisme. TROIS QUATORZE a aidé PIE à « faire la différence ». Le journal a rendu compte de la grandeur de nos séjours et permis de connaître en profondeur la personnalité de ses acteurs. Xavier, son rédacteur en chef depuis l'origine, a donné l'envie à des centaines de jeunes de tenter l'aventure.

On ne compte plus, depuis 1981, les bonnes rencontres que notre association a provoquées, ni les amitiés qui, à travers elle et tout autour du monde, se sont nouées. Depuis la création de PIE, une génération a passé. Le fils d'une ancienne participante vient de partir pour une année aux USA. Demain ce « fils » donnera à son tour l'envie de partir à ses propres enfants. Il accueillera peut-être. La boucle est donc bouclée !

Avec Pascal, nous sommes fiers du chemin parcouru et confiants dans l'avenir de PIE. Nous sommes persuadés que les valeurs de l'association sont ses racines. L'équilibre entre les forces vives de l'association nous semble avoir été respecté, et ce dans l'intérêt de tous les adhérents. Nous serons heureux de vous retrouver, dans un an, le 18 juin 2011 pour fêter nos 30 ans. Ce petit éditorial n'est rien d'autre qu'un appel à nous réunir ce jour-là. Notez donc bien la date et venez nombreux...

30

JOURNÉE ANNIVERSAIRE DES 30 ANS — MODALITÉS

Afin de préparer au mieux le jour anniversaire des 30 ans de PIE et de nous assurer de votre présence, nous avons réservé, un an et demi à l'avance, un superbe lieu : « Le Chalet de la Porte Jaune », dans le bois de Vincennes, à Paris.

La journée du 18 juin 2011 se déroulera ainsi :

- matinée et barbecue, réservées aux « fidèles » de l'association ;
- fin d'après-midi et soirée, ouvertes à tous.

Le nombre de places pour la soirée est limité à 450 personnes.

PIE participera financièrement (largement) à cet événement, mais il n'y aura aucun invité à titre gratuit (y compris parmi les organisateurs et salariés). Il restera donc à la charge de chaque participant : 55 euros pour la journée complète (déjeuner et dîner) ; 45 euros pour la soirée (dîner). Si vous envisagez de participer à cette journée, merci de nous contacter par mail à : 30ans@piefrance.com

Une bourse exceptionnelle

CHACQUE ANNÉE, ENTRE 1997 ET 2008, un donateur anonyme a offert à un adolescent le séjour proposé et organisé par PIE. Douze jeunes ont ainsi pu tenter l'aventure de l'année scolaire à l'étranger. Sans cette bourse totale, aucun d'eux n'aurait eu les ressources financières pour envisager un tel départ. Trois Quatorze a tenu à saluer ce geste unique, en retrouvant les douze bénéficiaires de cette bourse, en les interrogeant sur la portée de leur séjour et sur leur parcours depuis leur retour.

Comment as-tu connu PIE ?

À l'occasion d'une présentation faite dans mon lycée par la déléguée régionale de l'association.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

Envie de découvrir de nouvelles contrées. Besoin d'apprendre une langue. J'ai pensé à mon avenir professionnel. Je savais ce que je voulais, instinctivement.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Je n'ai pratiquement plus de souvenirs. Comme si ma vie avait véritablement commencé à ce moment-là.

Au nom du pragmatisme

1998

Rachida _ 30 ans

Une année à l'étranger à 18 ans
Lethbridge, Alberta, Canada
Vit actuellement en Suisse

Un moment fort de ton année

Je ne suis pas sentimentale. Je ne retiens pas d'événements mais plutôt des acquis : expérience, débrouillages, acquisition de réflexes pratiques, « débrouille »...

Ton parcours depuis ton retour

Maîtrise d'anglais puis « Business & Development ». J'ai énormément démenagé, bougé. Aujourd'hui je vis en Suisse, à Genève. Je fais de la recherche et du management de projets sur les réformes économiques et politiques dans le monde arabe. D'une façon générale et même si ça m'a pris du temps, je crois que je suis parvenue exactement à ce que je voulais... alors tout va bien !

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas partie ?

Je serais devenue conseillère financière du bureau de poste de ma petite ville natale.

Un message adressé au donateur

Je ne pense pas qu'il attende quoi ce soit.

Ta devise

Tout est question d'équilibre.

“Ce n'était pas faute de vouloir, c'était faute de pouvoir.”

Volonté et générosité

1999

Radia _ 27 ans

Une année à l'étranger à 17 ans
Tyler, Alberta, Canada
Vit actuellement en Lorraine

Comment as-tu connu PIE ?

En fouinant. J'ai fait le tour des organisateurs. J'ai choisi une structure qui ne paraissait pas être là simplement pour se faire de l'argent.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

C'était juste avant le bac. Les copains et les copines parlaient de la fac, d'indépendance, de vie étudiante. Moi je voulais faire ma vie ailleurs, si possible dans un pays qui inspire la curiosité, qui donne envie. Mon idée... C'était même de ne jamais revenir. J'avais un petit avantage, parce que j'avais sauté le CE1.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Je pouvais « consommer » cette année. Je m'étais mis dans la tête de l'utiliser pour faire un truc qui serait un déclic dans ma vie, un truc génial. J'ai choisi cette option. J'avais monté mon dossier toute seule : photocopies, courriers, présentation, formulaire, avec l'espoir que mes efforts paieraient. Je n'ai jamais baissé les bras. À l'école, dans ma famille, au boulot... on m'a toujours qualifiée de « débrouillarde ». S'il y a un truc impossible à obtenir c'est à moi qu'on s'adresse, c'est toujours pour ma pomme. Et bien, sur ce coup-là, cela m'a été utile : je suis arrivée à mes fins. Mais l'aboutissement de ce projet est le fruit d'un binôme : d'un côté, mes efforts, et de l'autre, la générosité d'un donateur. Car une personne a payé tout ça. Une belle petite somme en plus... Une somme qui n'était certainement pas à la portée de tout le monde, en tout cas pas de ma famille (parce que si, à ma naissance, la fée « Ténacité » s'est penchée sur mon berceau, la fée « Compte en banque » n'en n'a pas fait autant). La leçon à tirer de tout cela c'est que la réussite n'est pas un trait de caractère. Elle résulte de la combinaison entre aspirations, volonté... et générosité de certains individus, prêts à donner pour le bonheur d'autrui. Une belle leçon de vie donc, qui donne confiance dans l'être humain.

Un moment fort de ton année.

Une anecdote : quand Mrs. Helms m'a sortie de son cours parce que je défendais la France, patrie des droits de l'homme, qui avait aboli la peine de mort depuis des années !

Ton parcours depuis ton retour

J'ai suivi un cursus de Géographie à l'Université de St-Etienne. Puis je me suis tournée vers l'enseignement. Il était vital pour moi de transmettre à mon tour : un plaisir d'avoir pu rendre certains jeunes un peu plus curieux de ce qui se passe. Cinq années d'enseignement dans ma région d'origine, puis j'ai repris mes études, l'an dernier, à Grenoble. Quelques mois de formation, quelques belles rencontres et quelques kilomètres plus loin...

Je vis maintenant en Lorraine, où j'œuvre pour le devenir du territoire transfrontalier entre la Belgique et le Luxembourg. En tant que géographe, je suis chargée d'études spécialisées dans les questions de mobilité au sein de l'agence d'urbanisme Lorraine/Nord. J'estime avoir franchi une étape de plus.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas partie ?

Je n'avais pas de plan B à l'époque. Mais il y avait plein de possibilités : fac d'anglais pour enseigner les langues étrangères, médecine pour sauver des vies, art du spectacle...

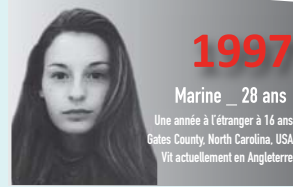
Un message adressé au donateur

Ce n'est pas le fait qu'il m'ait permis de partir qui est marquant. Ce qui est marquant, c'est le geste en lui-même, le don de soi, le sens du partage et de la générosité. Il a comblé une brèche et m'a permis d'aller de l'avant, de rêver. Moi je n'ai jamais baissé les bras, mais mon donateur, lui, m'a autorisée à lever la tête.

Ta devise

Seul on va plus vite, ensemble on va plus loin.

Une bonne étoile



1997

Marine _ 28 ans

Une année à l'étranger à 16 ans
Gates County, North Carolina, USA
Vit actuellement en Angleterre

Comment as-tu connu PIE ?

Par le bouche à oreille. Quelqu'un m'a parlé de l'association. J'ai pris l'initiative d'appeler le numéro inscrit en dernière page de la brochure. Je suis tombée sur Danièle Charamat. On a discuté du programme.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

J'ai toujours voulu voyager. Mon père était dans la Marine Nationale et quand j'étais petite, recevoir des cartes me faisait rêver. J'avais surtout une vraie passion pour les langues, je souhaitais devenir bilingue. Ajoutons à cela le stress de l'école, la pression du bac : j'étais en « Première littéraire » et j'avais besoin de sortir de ce cadre.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Jamais, je dis bien « jamais » je n'aurais pu partir sans cette bourse. La rencontre avec Danièle a été déterminante. Elle m'a rapidement donné confiance. Elle a prouvé à ma famille que tout cela était viable. J'étais si emballée et si enthousiaste qu'il n'était même plus concevable pour moi de ne pas partir. Mais il y avait un gros problème : le coût. Ma mère, qui avait élevé trois enfants et travaillait dur, connaissait de grandes difficultés. Impossible pour elle d'assumer un tel truc. Ce n'était pas faute de vouloir, c'était faute de pouvoir. Mon rêve s'est donc envolé, emportant mes espoirs et mes aspirations. C'est alors que ma déléguée m'a parlé de cette bourse et a décidé de proposer mon dossier. Je lui serai toujours reconnaissante. Quand elle m'a annoncé la bonne nouvelle, j'ai eu du mal à y croire. Je me suis dit alors que j'avais une bonne étoile.

Un moment fort de ton année

Il y en a beaucoup. J'en retiens deux : le soutien que m'ont apporté ma famille d'accueil, ma déléguée américaine et tout mon entourage américain à la suite de l'annonce d'un drame familial en France. Je n'oublierai jamais. Et puis mon bonheur et ma fierté à la remise de la « graduation ». Ce diplôme venait saluer tous mes efforts. J'avais même la meilleure performance dans certaines « Classes ».

Ton parcours depuis ton retour

Bac Littéraire, puis fac de lettres à Nantes. J'ai eu mon DEUG. Je rêvais de repartir. Après avoir retrouvé mon ancien copain anglais, j'ai choisi de partir vivre à Milton Keynes. Là j'ai refait ma vie à zéro... L'adaptation a pris du temps et m'a demandé beaucoup d'efforts. Mais mon aisance en anglais m'a aidée. J'ai commencé une carrière en informatique. Aujourd'hui je travaille chez IBM en tant que responsable spécialiste software.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas partie ?

Comment savoir ? Ce qui est sûr, c'est que je n'aurais pas autant vécu et autant appris, et que je n'aurais jamais rencontré autant de gens et que je ne serais pas arrivée où j'en suis arrivée aujourd'hui.

Un message adressé au donateur

Merci, merci et merci. Ce séjour a changé ma vie. Aucun message ne sera assez fort pour exprimer ma gratitude. Ce geste d'une grande générosité m'a aidée à réaliser et à comprendre beaucoup de choses, et m'aide aujourd'hui encore à garder la foi dans les gens, à voir en ce qu'il y a de bon.

Ta devise

Rien n'est impossible. La vie est courte, alors il ne faut pas attendre pour faire ce que l'on a à faire et dire ce que l'on a à dire.



Les prunes de Grand-Mère



2000

Elsa _ 28 ans

Une année à l'étranger à 18 ans
Yokohama, Japon
Vit actuellement à Montpellier

Comment as-tu connu PIE ?

Par hasard, grâce à une affichette. Il était question d'immersion totale et les destinations étaient très intéressantes. Alors j'ai renvoyé le coupon...

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

J'avais ce projet en tête depuis quelques temps, encouragée que j'étais par la petite amie de mon frère qui avait été scolarisée sur le long terme à l'étranger. J'avais essayé de partir via le lycée français de Tokyo, mais comme je n'avais pas de parents sur place, ils me demandaient des frais

monstrueux. De façon plus générale, je me sentais un peu enfermée, j'avais envie de voir la vie sous d'autres cieux et j'avais un vrai amour pour le Japon.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Sans cette bourse je n'aurais tout simplement pas participé au programme. Or cette année au Japon a largement orienté la suite : mes études (ethnologie) puis, plus tard, une autre année d'études à l'étranger.

Un moment fort de ton année

Quand je suis arrivée dans ma famille d'accueil, on m'a vite initiée à la nourriture locale. J'ai découvert alors les « Umeboshi » (genre de prunes, mises en saumure et consommées telles quelles ou avec du riz blanc). Passé le premier choc, j'ai apprécié cette spécialité. Un jour, en rentrant du lycée, je tombe sur ma grand-mère qui me dit : « C'est toi qui manges mes prunes dans le bocal ? » Confuse, je bafouille un « Oui » et commence à me confondre en excuses. Ma grand-mère éclate de rire, puis elle m'avoue qu'elle est ravie de voir que, moi, la petite française, j'apprécie ses prunes et que je suis la seule à en manger. Elle avait les larmes aux yeux. Cela a été le début d'une belle complicité.

Ton parcours depuis ton retour

Bac. Études de sciences humaines à l'université. Puis je suis repartie pour une année d'études à Bangkok. J'ai ensuite bossé en bibliothèque. Comme beaucoup de jeunes diplômés, j'ai connu le chômage, alors j'ai travaillé comme bénévole à la Croix Rouge, en Vestiboutique, à l'apprentissage du français comme langue étrangère, comme formatrice « Initiation aux Premiers Secours »... Et depuis deux ans, je suis secrétaire à la faculté de Médecine de Montpellier.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas partie ?

J'aurais essayé de partir plus tard en tant qu'étudiante. Mais l'expérience n'aurait pas été la même (implication, apprentissage du japonais...)

Un message adressé au donateur

Merci, merci encore, et encore merci. Je ne pourrai jamais le dire suffisamment. Ce que vous avez fait pour moi était un geste magnifique.

Ta devise

« Demander c'est avoir honte un jour, ne pas demander c'est avoir honte toujours. » Cette devise est pour moi un encouragement à la curiosité et à l'apprentissage.

Suite, page 15 .../...

TROIS QUATORZE SPÉCIAL NUMÉRO CINQUANTE

“ BEST OF ” 30 ANS D'IMPRESSIONS

CLICHE

Melina, Knoxville, Iowa

L'Amérique coule sous mes pieds : Missouri, Kansas, New Mexico, Arizona... Immenses plaines, Rocheuses, désert de cailloux et de sable. Le hublot est un écran ; il me déroule un film magnifique. Je comprends, tout à coup que l'Amérique est vide, pas encore explorée. Depuis mon arrivée dans ce pays, tous mes clichés explosent. Je vais de surprises en surprises. Et ce vol à quinze mille pieds finit de détruire l'image stéréotypée que j'avais. Ce pays est superbe et grandiose. Les nuages m'enveloppent ; j'atterris ; voilà Los Angeles. C'est l'an 2100. Je rêve.

UN « TROU » GIGANTESQUE

Agnès, Tahlequah, Oklahoma

Mon paysage ressemble à la fois au centre de la France — en plus vaste —, un peu à la Champagne — du moins par endroits — avec un côté Alpes — dans la partie nord. En même temps, ça ne ressemble à rien du tout, car c'est plutôt plat... et avec des vaches. Dans ce paysage, chaque chose prise séparément a apparemment la même taille qu'en France. Il n'y a aucun indice qui vous dise que c'est plus grand. Et pourtant c'est plus grand, dix fois plus grand. Je sais pas comment ? Les villes paraissent gigantesques, et pourtant elles ne font que dix mille habitants (moins que Carpentras !). Mais, ici, on ne sait pas où la ville commence et où elle finit. Comme il n'y a pas de centre, il n'y a pas de banlieue ; alors tout s'étend ; ça ne finit jamais. Le paradoxe c'est que les villes sont des trous, des trous perdus, et que dans le même temps elles sont grandes. Cela semble absurde, je vous l'accorde. Moi, je n'arrive pas à l'expliquer. Mais c'est comme ça l'Oklahoma !

MILKSHAKE

Karine, Lockport, New York.

Prenez quelques dizaines de français : des blancs, des rouges, des jaunes des noirs. Ajoutez un peu de stress, beaucoup d'angoisse, énormément d'enthousiasme et de motivation. Mélangez le tout durant deux jours, puis laissez mijoter huit bonnes heures dans un avion, avec des escales et des transferts. Posez le tout quelques semaines (sans rien chercher à comprendre) histoire que ça décanter et laissez, ensuite, l'ensemble s'ouvrir sur l'extérieur et profiter de l'étranger (une bonne dizaine de mois minimum). Pimentez d'un zeste d'émotion, de quelques larmes de joie ou de peine, et de beaucoup de communication... Vous obtiendrez des jeunes plus heureux et plus épanouis. Goutez-y, vous verrez, c'est délicieux.

MENSONGE, Christophe, New York

Tout ce qu'on m'a raconté en France est faux. Tous les Américains ne sont pas les mêmes. Il sont même très différents les uns des autres.

RIEN D'INTÉRESSANT

Emmanuelle, Dakota

Je n'ai aucun rêve intéressant, sinon un ou deux, un peu dingues. Un jour je me suis engueulée avec ma sœur américaine. J'ai rêvé qu'elle se transformait en potiron. Je la découpais en morceaux et j'en faisais un « pumpkin pie ». Je vous jure que c'est vrai. Dans un de mes cauchemars, je me suis fait lyncher par des « Cheerleaders ». Dans un autre ma « Host Mom » m'annonçait qu'elle ne voulait plus de moi. Sinon, j'ai fait un rêve incompréhensible. Les USA déclaraient la guerre à la Chine. Moi, j'étais du côté des « Marines ». On capturerait des prisonniers et on les poussait dans un ravin rempli d'eau. L'eau était très bleue, presque turquoise au départ, puis elle virait soudain au rouge sang, après avoir englouti les corps de nos victimes. Ne vous inquiétez pas, je suis équilibrée dans la journée. L'autre nuit, je marchais dans les bois en suivant le sentier qui mène jusqu'à ma maison. Il s'est mis à faire froid. Je n'avancais plus. Mes petites sœurs sont

POIDS ET POUNDS

par Isabelle, Wisconsin

J'ai pris beaucoup de poids, mais c'est pas grave. De toute façon, je trouve que les « pounds » sonnent plus légers que les kilos.

arrivées en criant : « You're lost, you're lost ». Je me suis élançée derrière elles. Je n'ai jamais pu les rattraper. Sinon j'ai fait un rêve plus terre-à-terre. Andy (un mec plutôt mignon, mais totalement indifférent à mon charme - dans la réalité) tombait fou amoureux de moi et m'emmenait voir « Gone with the wind » au « drive'in ». Vous imaginez la suite ! Pas vraiment original.

BE CAREFUL

Sonja, Michigan

Il y a quelques jours, on a failli avoir un accident de voiture. Trois « deers » ont soudain traversé la route. C'est fréquent, ici. Le principal de l'école a heurté deux chevaux lundi et un cerf mercredi.

CHERE GRAND-MÈRE, Céline

Quand tu as appris que je partais, tu m'as dit : « Quelle idée d'aller vivre un an chez ces tarés d'Américains ». Je te pardonne.

T.V. SHOW

Marie-Caroline, Les's Summit, Missouri

Si seulement le monde entier pouvait s'écarter autant que moi. Il y a un an, je lisais ce journal. Maintenant on me lit. Je me sens comme investie d'une lourde charge. Je peux vous parler du stage à Paris : deux jours d'excitation, de rires, de rencontres, de fun. Et

puis le départ ! À partir de là c'est comme une grande série télévisée qui commence ; avec plein d'épisodes : la famille, l'école, les « school buses », les « pom-pom girls », les pros, les « coaches », les voyages. Un film haletant, dans lequel on ne s'ennuie pas. Dans certains épisodes, il y a de vrais conflits. Dans le dernier, par exemple, les enfants de la famille étaient hyper égoïstes, mais comme Kim, la mère, a été géniale, tout s'est bien fini. De toute façon, Kim est géniale dans tous les épisodes, un peu autoritaire certes, mais hyper généreuse et fine.

FRENCHIE

Nicolas, Kapaan

Hawaï

Nous ne pouvons pas boire l'eau du robinet sans la filtrer. Nous avons un problème de chauffe-eau. La maison n'a pas l'électricité (on fonctionne donc avec générateur). Nous vivons environ à cinq kilomètres du reste de la ville, en compagnie de quatre autres familles. Mais qu'est-ce que c'est chouette ! (En fait on n'a pas besoin de trop de gadgets pour être heureux). Je me fais plein de copains et de copines (ma « french réputation »), ils veulent tous des photos de moi et ils me parlent que de « french kiss ». Ils veulent apprendre le français car c'est romantique. Bref, c'est drôle, intéressant, sympa, nickel, super. Merci papa, merci maman !

CHÈRE MADAME DU SCHNOCK, Julie

Vous prétendez que les USA c'est « nul », que c'est « gros », « grossier », que les ricains ont une « sale mentalité », une « sale culture », un « sale pays »... Mais j'y vais. Tant pis si je prends quarante kilos tant pis si j'ai le mal du pays, tant pis si je trouve tout moche. J'apprendrai, je reviendrai fière, bilingue et prête pour faire le boulot que j'aime. Quant à vous, je vous invite à revenir sur vos positions. Sincèrement.

CLASSE

Floriane, Owasso, Oklahoma

C'était en début d'année ; ma prof d'anglais avait demandé qu'on écrive un essai. Il fallait pondre quatre pages en anglais, on avait une heure ! J'ai été prise de panique. Ma prof s'en est rendue compte, et, avant même que je ne dise quoi que ce soit, elle est venue me voir et m'a proposé de faire mon devoir en

CHÈRE MAMAN par Odyssée

Si je fais ce voyage, ce n'est pas parce que vous me faites chier. J'étais dans l'impasse à l'école. Et puis, je ne pars pas pour la vie. Je pars pour un an !

français. J'ai accepté, j'ai terminé mon devoir et elle l'a ramassé. Aujourd'hui, je ne crois pas qu'elle l'ait lu. Non, je pense qu'elle voulait juste m'alléger. J'ai trouvé le geste classe et le truc hallucinant. Je voulais simplement partager ça avec vous.

TROUT CREEK

Katia, Trout Creek, Oklahoma

Je vis dans un désert, il y a une maison tous les deux kilomètres. Je suis entourée de collines et d'herbes sèches. Ma « High School » ne compte que trente-trois élèves, trois classes, quatre professeurs. Ici c'est le paradis. Il ne me manque que la baguette et les sauces préparées par ma maman. Mon anglais se perfectionne, jour après jour. En fait j'en apprendrais plus ici en cinq minutes qu'en 5 mois de cours en France.

MENSONGE par Christophe, New York
Tout ce qu'on m'a raconté en France est faux. Tous les Américains ne sont pas les mêmes. Il sont même très différents les uns des autres.

THANKS LORD _ Anonyme

Le curé de ma ville fait des clins d'œil à ses paroissiens pendant la messe. L'autre jour, il a soulevé une boîte de petits pois et il a dit : « Merci Seigneur pour la nourriture que vous nous avez donnée. »

VOTEZ

participez
au grand
concours
de la
meilleure
la impression

- 1 _ Lisez le best of des impressions
- 2 _ Rendez-vous en page 14

“ BEST OF ” 30 ANS D'IMPRESSIONS - 1981/1998**TROUBLE****Liza, Los Gatos, California**

Quand on décide de partir une année, on est prêt à tout, mais on est incapable d'imaginer ce que contient ce tout. À l'école, par exemple j'étais prête à rencontrer des étudiants de tous les pays et de toutes les couleurs, mais pas à rencontrer des lycéens « différents ». C'est pourtant ce qui m'est arrivé, pas plus tard qu'hier. Hier, j'ai fait la connaissance d'un « Junior » ; il était seul dans son coin, adossé contre un mur ; il semblait attendre quelque chose ; que quelqu'un lui parle. Il avait tout d'un lycéen normal... Sauf qu'il n'avait pas de « locker » ! Il n'avait pas de « locker » parce qu'il n'avait pas de livres ; il n'avait pas de livres parce qu'il n'était pas là pour longtemps. Pour l'instant, m'a-t-il dit, mon seul devoir est de suivre les cours. En fait,

d'un moment, je ne comprenais tellement rien, j'étais tellement saoulée que je me suis endormie. Quand nous sommes arrivés dans ma future maison, j'ai vu ma future mère et ma future sœur. Je me suis mise à pleurer : il y avait la fatigue du stage, du voyage, et la joie d'être tombée dans ce qui me paraissait être une bonne famille. J'ai pris une sacrée décision en décidant de partir. J'en suis très contente.

AL DENTE**Sarah, Napoli**

Pas une journée qui ressemble à l'autre. Chaque membre de la famille me fait découvrir la ville à sa façon. C'est très enrichissant, amusant aussi. La rue napolitaine, c'est tout un spectacle : le trafic est « pericoloso » (fidèle donc à sa réputation), il y a du monde partout, les enfants jouent au football, les jeunes se retrouvent sur les places, la musique est partout. La cuisine est merveilleuse. Maintenant

je sais ce qu'est un vrai

« caffè

napo-

liano »

ainsi

que la

« pasta al

dente ».

Et quel

délice de

se prome-

ner et de

sentir le par-

fum d'une piz-

za bien chau-

de, au coin de

la rue.

Les Napolitains

sont tous très

différents les uns

des autres, ils

sont une grande

richesse. L'école,

c'est tout un

poème. Les profs

sont très près des

élèves. Pendant les cours,

on fait des allers/retours pour aller se chercher une part de pizza, ou rapporter un café pour le professeur. Le cours de sport ressemble à une grande cour de récréation. Moi, je suis la seule à avoir des affaires de sport : certaines filles jouent au volley en talons-aiguilles ! « Mamma mia », elles sont comme ça les Italiennes. Pratiquer un sport, ici ça coûte extrêmement cher. On peut peut-être expliquer ainsi l'engouement pour le football de rue. De toute façon, la vie en général est chère. Il y a peu de choses organisées par l'état et par les collectivités. C'est d'ailleurs un vrai problème : cette privatisation à outrance accentue selon moi l'écart entre les couches sociales. Si je ne trouve pas de quoi faire du sport, j'irai comme tout le monde me bronzer sur la plage. Et je le ferai sans difficulté : la baie de Naples est réellement superbe et l'arrière-saison particulièrement agréable.

POUR DE VRAI**Hélène, Round lake, Illinois**

Dans ma « High school », il y a un cours super. Je crois que ça s'appelle « Parenting » ou « Children Education », quelque chose comme ça. Les élèves y apprennent à s'occuper d'un bébé et à élever un enfant. Il y a beaucoup de garçons qui prennent ce cours. C'est très étonnant. Depuis deux jours, ils apprennent tous à s'occuper d'un poupon. Ils en sont responsables 24 heures sur 24. On les a tous affublés d'une poupée, qui pleure comme un vrai bébé, qui réclame le biberon, qu'il faut changer et porter avec précaution, etc.

Bref, dans tous les cours, en ce moment, des garçons et des filles se trimbalent avec des marmots en plastiques, qui piaillent et qui pleurent. Les couches valsent et les biberons pleuvent. C'est vraiment comique. Le matin, les élèves sont crevés, ils se plaignent de ne pas avoir pu dormir de la nuit, à cause des biberons et de tout le tralala. Certains disent que la poupée a fait des caprices. S'ils ont maltraité leur « bébé », ou, plus simplement, s'ils l'ont ignoré, le prof le saura, car il y a un mouchard sur les pouspons. Alors l'élève choppe une très mauvaise note. « Parenting », c'est une affaire des plus sérieuses.

ENTRÉE EN SCÈNE**Nathalie, Osceola, Arizona**

Je viens juste de finir de lire « Trois quatorze ». A mon tour, je me dois de vous raconter une petite anecdote. C'était mon premier jour de High school. C'était en cours d'anglais. Ma prof m'a présenté à toute la classe. Évidemment, m'a posé des tas de questions auxquelles, en gros, je ne comprenais rien. Après une bonne demi-heure, ma prof m'a demandé de lire un passage en anglais. La cata ! J'ai lu, gênée, la tête baissée. Quand est arrivée la fin du paragraphe, je me suis tue. J'ai relevé la tête. Tout le monde s'était levé : on m'applaudissait.

EMPLOI DU TEMPS**Aude, Shenyang**

On doit être présent au lycée à 7 h 00, mais les cours ne commencent qu'à 7 h 45. Durant 3/4 d'heure, on fait ses devoirs, et puis on démarre les cours : cinq de 3/4 d'heure chacun, jusqu'à midi. Le rythme est assez soutenu. Pour l'instant, je ne comprends pas grand-chose ; mais la physique et la politique en chinois, ce n'est pas simple. À 10 heures, on fait une pause pour les massages faciaux, puis on va dehors pour quelques mouvements de gym et une marche au pas. On s'y fait vite. L'après-midi, on reprend à 13 h 15. C'est l'étude surveillée obligatoire. On va jusqu'à 16 h 45. Ensuite il y a un cours du soir d'une heure et demie : principalement des exercices. Les cours finissent à 18 h 30. L'emploi du temps que je vous donne là est assez général. Car parfois il y a des cours qui se rajoutent en début d'après-midi, à la place des trois premiers quarts d'heure, ou alors, il y a des moments de liberté dans le lycée, deux fois par semaine, de 15 h 15 à 16 h. Bref, c'est assez complexe. Ma classe compte soixante élèves : de quoi faire des rencontres. Les premiers jours j'avais l'impression qu'ils avaient peur de moi : c'était peu encourageant. Maintenant ça va beaucoup mieux et je sens que ça s'améliorera de jour en jour.

À chacun ensuite de trouver la bonne voie, la bonne clef. En août dernier, j'ai fait le voyage aux USA pour fêter les dix ans de ma promo de « high school ». J'ai fait partir hier un petit colis pour les trois enfants de ma famille américaine. Et eux sont déjà venus deux fois en Europe. Les contacts se poursuivent donc, après des années. J'ai beaucoup de chance de les connaître. J'ai beaucoup de chance d'avoir croisé votre chemin. Merci, du fond du cœur.

BRAVE**Anonyme**

Je pensais que ce serait facile à faire. En fait ça a été horrible. Les adieux : ma famille, mes amis, mon copain... Tous en train de pleurer. Je me souviendrai toujours de mon

dernier regard avant de faire le grand pas. Je pensais que c'était ma décision de faire ce voyage, de l'organiser moi-même, pour mieux me connaître. C'est plus compliqué. Ça vous dépasse. Il n'y avait personne pour m'aider à faire le grand saut. Au moment de monter dans l'avion, il m'a fallu du courage. Je ne sais pas où je l'ai trouvé.

ALTRUISME**Marie, « Ex-future » participante**

J'ai eu le plaisir de lire vos journaux. Je pense que je les ai relus trois fois. Vu que votre association n'existe pas en Belgique, je me suis débrouillée pour trouver un genre équivalent ici. Et j'ai trouvé. Je pars donc l'année prochaine, pour une année au Chili. Je voulais juste vous remercier et vous féliciter pour ce que vous faites. Longue vie à PIE.

POINT DE VUE**Georgina, Los Gatos, California**

À mon arrivée, je trouvais que tout était beau et

BIG FAMILY — Marjolaine, Belle Plaine, Texas — 2001
Belle Plaine, Texas, 1200 habitants... Avant de partir, j'avais très peur. Je n'avais aucune idée de là où j'allais. A l'aéroport de Wichita, il y avait trois dames qui m'attendaient : ma mère d'accueil, sa fille et ma déléguée. Il faisait terriblement chaud. Sur la route, on s'est arrêtées pour manger un burger. Je n'ai rien avalé, j'étais trop anxieuse. En arrivant dans la maison, il faisait déjà nuit. Ce jour-là, c'était l'anniversaire de la petite fille de ma mère d'accueil. Il y avait beaucoup de monde : on devait être une bonne vingtaine. Je pensais que tout ce monde était invité. Mais le lendemain, je me suis aperçue que les vingt personnes étaient toujours là, et j'ai compris que ma mère d'accueil hébergeait en réalité des enfants en difficulté. Me voilà avec une tonne de frères et sœurs, âgés de 3 à 35 ans ; franchement, c'est trop bien. J'adore ma famille. Tous les week-ends on va au cinéma, se balader, faire du shopping, et tout un tas d'autres choses. On est obligés de se déplacer dans trois Voyagers. Je n'ai plus le blues de la France et de mes parents, je sais que je les retrouverai, mais six mois à l'avance j'ai déjà le blues de tout ce (tous ceux) que je vais laisser, là.

effrayant. Au cours des deux premiers mois, ma vie et mes habitudes changèrent complètement. J'avais plus d'indépendance et en même temps, je me pliais à des habitudes nouvelles. J'ai commencé à tout regarder différemment ; j'ai adopté un autre point de vue que celui de la jeune fille immature que j'étais ; alors, les choses me sont apparues autrement. Je me suis ouvert les yeux sur les possibilités que m'offrait ma vie future.

JUSQU'AU BOUT**Marine, Winnipeg, Saskatchewan**

Il m'en a fallu du temps pour grandir. Je suis arrivée au Canada avec des milliers d'idées dans la tête. Tous les anciens m'avaient raconté leur expérience et leurs mots résonnaient encore : « Neige, chalet, lacs gelés, ranchs, nature... » En arrivant, j'ai déchanté. D'abord la ville : Winnipeg, six cent mille habitants. C'est triste, c'est gris : la ville, ça fait mal au cœur. Ensuite j'ai rencontré ma famille d'accueil. Au début j'étais enthousiaste. Mais mon humeur s'est vite dégradée. Je me trouvais dans une famille socialement assez pauvre, et qui avait une façon de vivre très différente de la mienne. C'était contraire à mes attentes. Je me suis trouvée un peu délaissée, et puis aussi « unlucky », « unfortunate ». En fait je comparais. Je comparais aux anciens ou aux autres « Exchange students ». Alors j'ai vite voulu changer de famille. Ma coordinatrice m'a dit d'essayer encore un mois, puis un autre, puis dix jours encore. Je commençais à perdre espoir, j'allais craquer. Mais je ne pouvais pas lui dire « non », tant elle était merveilleuse et convaincante. Les gens en France m'ont beaucoup aidée. Mon père, d'abord, qui ne s'affole jamais ; ma mère, qui toujours m'envoie des pensées positives et me délivre des conseils avisés, mes amis qui m'ont dit « d'aller jusqu'au bout ».

Je crois que j'avais besoin d'une bonne leçon. J'ai en effet essayé d'aller au bout des choses, des gens. J'ai découvert de la bonté, de vraies qualités. Et quand

Je suis partie en me disant que j'allais retrouver une famille comme la nôtre. Et qu'est-ce que j'ai découvert : un vide de cœur. Pas de tendresse, pas de calins, rien. Je n'aurais jamais cru que vous puissiez me manquer autant. J'ai de la chance de vous avoir. Je vous aimerai toujours.

mon

surnom est « Trouble » ; et

on m'appelle comme ça parce que je suis en liberté surveillée. » Il suivait les cours dans le cadre des travaux d'intérêts généraux. Il lui ai expliqué que j'étais en « senior » et que j'avais pas mal de « homework » (travail à faire à la maison), alors il a souri. Il aime bien ma façon de m'habiller et mon petit accent français ! Voilà un exemple de vraie différence. À part ça, il y a bien les élèves qui dorment en cours, les professeurs qui nous communiquent leurs coordonnées, les « quizz » à chaque cours... Je crois sincèrement que je vais m'enrichir pendant cette année. Bref, merci Papa, merci Maman (vous qui au départ étiez si réticents) et merci PIE de nous donner cette chance.

BILAN : LE SENS DE LA VIE — Marie

27 février. Je vole vers Washington DC. Je viens de quitter ma famille d'accueil et ma région pour un voyage d'une semaine (avec ASSE, notre correspondant américain et un tas d'étudiants étrangers). Je sais que je reviendrai finir mon année dans le Connecticut, mais, au moment présent, dans cet avion, je me sens perdue et seule. Tout se mélange : mon départ de France, il y a six mois (pour venir passer cette année aux USA), ce voyage d'une semaine, et mon futur départ (ou retour si vous préférez) vers la France. Je ne sais plus où j'en suis. Avant-gout du mois de juin ou souvenir du grand départ ? Dans quatre mois je quitterai Bolton High School pour toujours et la vie dans l'école continuera sans moi. Je couperai un fil et redeviendrai étrangère à toutes et à tous. Pourquoi ? Quel est le sens de tout ça ? Je suis nerveuse. Tous ces gens autour de moi, l'odeur de l'aéroport, les « Au revoir » : ça sent le retour, ça sent le départ. Je repense au moment où j'ai quitté mes chers parents, mes chers amis, où j'ai laissé mon port d'attache, pour tenter l'inconnu. En août dernier, j'ai mis un pied dans la solitude. Et aujourd'hui je mets de la solitude dans ma solitude, de l'indépendance dans mon indépendance. C'est magique ce sentiment de ne plus compter que sur soi. C'est comme marcher sur les nuages. Je suis comme seule au monde, mais sûre et confiante. Ai-je grandi durant ces six mois ? Certainement, puisque j'ai tout affronté par moi-même : seule face à l'avenir, face au mystère, face à la différence, à l'inconnu.

YES OR NO**Corentine, Centralia, Washington — 2000**

Quand je suis arrivée à l'aéroport, il y avait deux messieurs et une dame. C'étaient mon père d'accueil — Pat —, la déléguée — Jill — et son mari. Ils m'ont posé, en anglais bien sûr, une longue question dans laquelle je n'ai compris que deux mots « You » et « ASSE », j'ai hésité un peu et puis j'ai dit « Oui », enfin « Yes ». J'ai bien fait, je crois. On est partis en voiture, je regardais les lumières dans la nuit et les routes larges. Les questions se sont mises à fuser. Il y en avait plein. Je me souviens avoir bien répondu à la première « What's your name » et la moitié d'une autre « Do you like horses ? ». Après j'ai dit « Yes » ou « No », comme ça venait, comme je le sentais. Au bout

Best of. Trente ans d'impressions

on découvre ça, on oublie tout le reste. Je crois surtout que j'ai baissé mon amour propre de côté. J'avais une trop haute opinion de moi-même. Pendant que je jouais ceux qui m'entouraient, eux m'ouvraient leurs portes et m'offraient leur toit. « I was so stupid ». Maintenant, je prends les choses différemment. Quand, par exemple, je croise une dinde dans la baignoire (c'est là qu'ils ont l'habitude de stocker les dindes), je ris au lieu de prendre un air dégoûté. Comme dit Papa, il faut savoir vivre de tout et savoir garder distance et détachement. Ma famille m'apprend à profiter de chaque instant ; ils disent qu'on ne peut jamais savoir de quoi sera fait le jour suivant. Noël a été si étonnant et si différent cette année. Le 24, à 5 heures, on a mangé ukrainien (ma famille est d'origine ukrainienne), puis on a chanté des chansons devant le sapin, c'était comique. Ensuite on a ouvert les cadeaux, tous emballés avec du scotch... Ça a pris une heure. Le lendemain, pour le réveillon, j'ai dû, en bonne française, goûter tous les vins. Il y avait de la vodka traditionnelle. La grand-mère a fini bourrée ! Elle n'arrêtait pas de dire « Bonne année » à tout le monde. J'ai mis un peu beaucoup de temps à découvrir que ma famille était merveilleuse. C'est pourtant bien le cas.

PASSION

Oriane, Nordrheinwestphalien

Il y a quelques temps de ça, alors que je connaissais encore à peine ma famille — j'ai commencé à nouer des liens très proches avec mon frère d'accueil. Notre relation devint vite — très vite — très intense. Trop intense peut-être : une relation « interdite » naquit secrètement entre nous. Le conte de fée tourna au drame lorsque les parents nous surprisent ensemble. J'ai vraiment eu très peur de devoir interrompre cette relation. Il faut dire que quand tu pars comme ça les sentiments et les sensations sont multipliés par mille et que tu ressens les choses avec une intensité électrique. Le cœur bat à cent à l'heure, 24 heures sur 24. Aujourd'hui le temps a coulé. Les parents ont accepté la chose... même s'ils ont du mal à s'y accoutumer. Certains moments sont durs. Mais, pourtant, je suis vraiment heureuse parce que je vis intensément quelque chose d'extraordinaire, d'unique. C'est comme un feu ardent ; je ne cesse de le contempler avant qu'il ne s'éteigne.

QUI AIME BIEN CHATIE BIEN
Georgina, Los Gatos, California — 2000
Aujourd'hui encore, j'ai beaucoup de petits accrochages avec ma famille américaine. Avec le père, la mère, les enfants. Et chacun de ces petits accrochages me rapproche un peu plus de cette famille. Bientôt, elle me manquera.

HUM !

Mathilde, Traverse City, Michigan

Il y a un mois, j'arrivais dans le petit aéroport de Traverse City, avec mes soixante kilogrammes de bagages et mon violon alto. J'étais perdue (d'autant plus perdue qu'il m'a fallu changer tout de suite de famille). Je ne comprenais rien, je disais « Yes », « O.K. » ou « Hum ! ». Surtout « Hum ! ». Mais maintenant tout va bien ! Le lycée a commencé. Et là je peux vous dire que ça n'a rien à voir avec mon lycée français. Les profs font des quiz oraux et lancent des bonbons quand on a la bonne réponse. Et puis, bien sûr, il y a les « Lockers », les « Cheerleaders » et l'équipe de foot... Parfois, j'ai l'impression d'être tombée dans un décor, un truc hollywoodien. Et puis, il y a le « School Spirit », cette façon d'être fier de son école. Je trouve l'ambiance géniale.

OSMOSE

Benoit, Cd Mante

Il est dit que le bonheur est la période comprise entre deux malheurs. Dans mon cas, le premier malheur a été mon bac... le deuxième je préfère l'ignorer. Je suis ici depuis un mois, et sans prétendre connaître le Mexique, je crois déjà pouvoir affirmer que je l'adore et que mes préjugés ne témoignaient que de la limite de mon imagination et du malheureux pouvoir des clichés (type « cartes postales »)... Désolant ! Aujourd'hui, le temps des surprises, de l'étonnement, des incompréhensions à presque passé... et le charme toujours demeure.

Je suis content d'être ici : à tout point de vue...

Ma ville est plutôt pauvre, c'est pour cela d'ailleurs, que lorsque quelqu'un, dans la rue, me demande si elle me plaît, il l'accompagne presque toujours sa réponse d'un sourire, comme s'il voulait anticiper une réponse négative de ma part. Mais la réponse est toujours positive alors son sourire devient un remerciement.

L'accueil des Mexicains est impressionnant, leur générosité immense, leur façon de voir la vie vous fait regretter d'être étranger... Les Mexicains adorent

manger. Pour eux l'heure n'a pas d'importance. Ils adorent danser, et sortir également, ils ont un grand esprit de famille ; il est bien plus développé qu'en France. J'ai l'impression qu'ils n'ont rien fait de particulier pour faciliter mon intégration. Elle s'est faite naturellement. C'était dans l'ordre des choses. La culture mexicaine doit être propice au bien-être instantané. Ma famille, je l'adore ! Chacun de ses membres m'offre quelque chose : un peu de rire, beaucoup d'enseignements, une bonne dose d'affection. La France ne me manque pas du tout pour le moment, je sais qu'un jour j'aurai sûrement le cafard (ennui et solitude) mais, pour l'instant, le fait de ne pas trop penser à la France, efface toute sensation négative.

WESTERN STORY
JULIE, LOBBING, MONTANA — 2003
Je vis dans une ferme, plutôt une « Farm », un « Ranch » si vous préférez. Il y a les vaches, les chevaux, les terres immenses. Tout est exactement comme je l'imaginais : les levers à l'aube, les samedis passés à cheval à déplacer un troupeau de vaches, et le soir, après avoir passé la journée assise sur la selle et avoir grillé sous le soleil, on prend une bonne douche et on regarde un bon film à la télé. Ici c'est une sorte de stéréotype de l'Ouest américain : la musique country, les rodéos, les chapeaux, les troupeaux d'antilopes et de daims qui tournent autour de la maison et, le soir, les hurlements des coyotes. Les couchers de soleil sont inoubliables... J'ai déjà vu une aurore boréale. Si l'on m'avait dit, il y a un an, qu'un jour je trierai les vaches et que je participerai à un « Wagon Trail » (une randonnée de plusieurs jours à travers la plaine), j'aurais simplement ri. J'aurais ri très fort. Quand je repense à tout ce que j'ai vécu, appris ou entrepris en un mois, je n'en reviens pas... Et ce n'est que le début.

PLEURS

Aurélien Livingston, Montana

Je viens de débarquer dans ce petit bled magnifique du Montana et je crois que je n'ai pas passé un seul jour sans pleurer au moins une fois. Je regarde mon dernier été en France avec nostalgie. Je pense au temps où je ne connaissais ni l'ennui ni la tristesse :

je suis « homesick ». Aujourd'hui j'ai tout de même eu un moment de joie, mêlé de panique aussi. Je viens de trouver mon « date » pour le bal d'hiver (« formal winter »).

Normalement, j'étais censée l'inviter, mais j'ai eu la chance qu'il fasse le premier pas. J'étais rouge comme une tomate et je ne comprenais rien à ce qu'il disait, c'était horrible. Ma famille d'accueil est bizarre. Ils m'énervent à se soucier en permanence de ce qu'ils mangent. Les deux jeunes filles me

tapent sur le système... Il y a chaque semaine des gens nouveaux qui passent : des handicapés, des amis à eux, des orphelins... C'est difficile dans ces conditions d'avoir des repères. Les gens que j'aime me manquent ; et me manque aussi ce merveilleux pays qu'est la France. Voilà, je suis la fille qui n'arrête pas de pleurer pendant le stage... et qui continue.

PAS TOUJOURS MARRANT

Amalia, Lewiston, Minnesota

On se rend compte qu'on est seul, qu'il n'y a personne pour nous protéger, personne pour nous consoler, pour nous écouter, nous conseiller, nous aimer. Il n'y a personne pour nous. Il faut tout surmonter seul, et tout apprendre seul. C'est peut-être le seul vrai moyen d'apprendre ? Mais qu'est-ce qu'il faut être fort : il y

a tous ces manques, les déceptions sont nombreuses, et parfois, c'est vrai, on a du mal à positiver.

MA VIE EST UN SONGE

Noémie, Cedarburg, Wisconsin

J'ai deux vies bien différentes et qui ont du mal à se retrouver. J'ai l'impression étrange que tout ce que j'engage ici restera ici. Cette année serait comme une parenthèse, un songe. En fait, je vis ma vie américaine à fond, exactement comme dans un rêve, comme

lorsque je suis endormie. Et j'ai le sentiment que lorsque je me réveillerais, je ne me souviendrais de rien, sinon de bribes. Mon réveil à moi ce sera la France. Ici, par exemple, j'ai appris à cuire, à cuisiner, à jouer au bowling et à parler anglais. Et je ne peux m'empêcher de me questionner : « Quand tu te réveilleras Noémie, que restera-t-il de tout cela ? »

SURF, VACHES ET KOALA

Bryan, Port Campbell, Victoria

Contrairement aux autres, moi, j'avais vraiment peur de partir. Au moment de se lancer, tout allait mal. Je me sentais pas bien. Et puis une fois là-bas, ça a roulé. J'ai vite acheté un surf et j'ai commencé à en faire avec des potes. J'ai appris à faire pas mal de choses à la ferme (car je vis dans une ferme) ; j'ai notamment appris à faire le lait. Il faut dire qu'il y a beaucoup de vaches en Australie. Mes frères sont mes amis, le pays est merveilleux. Le soir, les kangourous se baladent sur les terres. L'autre jour un koala a stoppé le bus scolaire. Ce fut un moment merveilleux.

FUNNY GAME _ Paul, Américain en France _ Neuvy-en-Sullias — 2004

Ma famille est vraiment adorable ; ils ont tout fait pour bien m'accueillir. Toute la famille est vraiment sympa et la maison est très belle. Le premier jour en arrivant, j'ai dormi comme un mort ; le lendemain, Patrice — mon père d'accueil — et moi, nous avons traîné deux heures dans les bois, à la recherche de champignons : c'était très curieux ! Puis nous sommes revenus à la maison où nous avons joué à un jeu qui consistait à jeter des balles en métal très lourdes vers une petite boule en bois ! Intéressant.

D'UN CÔTÉ ET DE L'AUTRE

Solène, Moscou

Avoir l'impression d'être lâchée dans l'inconnu, sans personne sur qui compter, ce n'est pas toujours facile quand on est adolescent, mais c'est tellement grisant ! J'ai découvert Moscou. C'est une ville paradoxale : d'un côté, la vie ne s'arrête jamais et d'un autre on trouve un peu partout des petits coins calmes où l'on peut se reposer ; d'un côté c'est pauvre, d'un autre, c'est très riche ; d'un côté, la ville est simple, d'un autre, elle est complexe voire compliquée. Et les Russes... Ils sont froids au premier abord, mais tellement chaleureux une fois qu'on les connaît !

ADULTE

Léa, Perth, Western Australia

Je trouve certaines réponses à des questions que je me suis longtemps posées, je commence à dépasser certains remords et regrets. La vie est trop courte pour perdre du temps à regarder en arrière. Je vis trop dans le passé, par peur du futur : je crois que je ne veux pas grandir. C'est comme si j'avais envie d'avoir toujours 17 ans. C'est en partie pour ça que j'ai choisi de partir. Tout arrive tellement vite : le bac, le permis, les études... Toutes ces choses destinées à nous insérer dans le monde actif et cruel. J'ai donc choisi de grandir ici, pendant un an. Et je reviendrai fin prête pour affronter tout ça ! Oui, j'avais peur de devenir adulte !

INTÉGRÉE

Coline, Arnprior, Ontario

Mon petit frère d'accueil a découpé ma photo dans mon dossier pour la coller tout en haut de son arbre généalogique ; le soir avant de se coucher, il m'intègre dans ses prières.

PLUS TARD

Erica

C'est le retour qui donne toute sa dimension à nos souvenirs. Le retour vous absorbe. C'est comme si vous n'étiez jamais parti. Moi, j'ai repris les cours au lycée et ça n'a pas été aussi fluide que je l'imaginais. Il m'a fallu aller chercher au fond de moi la motivation pour m'intégrer à nouveau, il m'a fallu travailler encore plus. Car la vie va — toujours aussi exigeante — et, croyez-moi, quand on a tout donné dans une expérience aussi riche qu'une année à l'étranger, il est nécessaire, si l'on veut rebondir, de recharger les batteries et de repartir de plus belle.

Ce bonheur vécu au quotidien — que je ressens tout à fait en lisant les témoignages de la promo actuelle — ce bonheur-là, au retour, il se colore inévitablement de nostalgie. Mais il faut vivre tout ça sans penser au retour, sans penser à la peine du départ, sans penser que, bientôt, ce sont vos parents américains (et non vos parents français) qui vous enverront des colis pleins des couleurs et des souvenirs du pays lointain. Sans tomber dans le pathos, je dois

reconnaître que quand je suis un peu triste, ce sont toutes ces impressions et tous ces souvenirs qui me tombent sur la tête. Mais ce vague à l'âme, il serait bien pire si, il y a deux ans, je n'avais pas pris la décision de partir. Oui, je suis fière et comblée d'avoir renvoyé ma feuille d'inscription à PIE et d'avoir entrepris ce que j'ai entrepris... et je suis heureuse pour vous qui vivez tout cela à présent. Ayez confiance en vous et vivez le moment présent... Plus tard vous pleurez et vous souriez en lisant « Trois Quatorze ».

A DAY AT CHILlicothe HS

Vincent, Chillicothe, Missouri

Tout commence à 7 h 15 quand je prends le bus jaune. Ça peut vous paraître exotique — « The yellow bus » —, mais, ici, ce sont les « losers » qui prennent le bus, surtout si ce sont des seniors. C'est mon cas, forcément, mais comme je suis Français, ça passe. J'arrive à l'école à 7 h 30 soit une demi-heure avant que les cours commencent. Cela me laisse le temps de finir mes devoirs et de discuter avec mes potes. Aujourd'hui, c'est le jour du match de football. Tout le monde est habillé aux couleurs de l'équipe. Comme je fais justement partie de l'équipe, je porte le maillot. J'ai droit à des bonbons et des mots d'encouragement sur mon casier de la part des « cheerleaders ». 7 h 54. La musique retentit, j'ai juste le temps de faire un saut à mon locker et de rejoindre la première classe. Aujourd'hui, comme chaque jour, j'aurai cours

“BEST OF” 30 ANS D'IMPRESSIONS - 2003/2005

d'« Anglais classique », puis à 8 h 51 « Foods » : là on cuisine et on étudie la pyramide des aliments — c'est pendant cette heure qu'on se lève pour « plaider l'allégeance au drapeau ». À 9 h 47, « Drama » : on joue, on prépare aussi les décors, les costumes et la lumière des pièces qu'on monte à l'école. 10 h 43 : c'est déjà l'heure de la pause lunch (20 minutes pour manger, et c'est reparti !). 11 h 03 « Art » : on fabrique on dessine, on peint, tout en écoutant de la musique. 11 h 57 « Maths »... classique ! 12 h 52 : « Current events » : on discute de l'actualité, surtout celle des « States » ; et on regarde les infos à la télé. 13 h 47 : « Study Hall », c'est l'heure du boulot en bibliothèque. Normalement on termine à 14 h 42, mais aujourd'hui on finira plus tôt, à cause du match. On joue à domicile. À 14 h 00 on se retrouvera au gymnase pour le « Pep rally ». C'est au « Pep Rally » que « Marching band » joue, que les danseurs dansent et que les « cheerleaders » « cheer ». Tout ça en l'honneur de l'équipe, donc en l'honneur de « Chillicothe high school ». Après les discours du principal, et ceux de quelques élèves, on va discuter et puis se préparer pour le grand match.

PROPAGANDE OFFICIELLE
Lucie, Oster Bay, New South Wales

Je comprends que les parents hésitent à laisser leur enfant partir si loin et si longtemps, mais je dois dire que l'association sur place prend son rôle très au sérieux et que la sécurité est de mise. Au début du séjour, avant de rejoindre nos familles, nous avons eu quelques jours de « briefing » sur le campus d'une université : nous y avons appris plein de choses et dans une très bonne ambiance. Durant l'année, chaque personne a un(e) coordinateur(trice) qui contrôle régulièrement le séjour, histoire de voir si tout va bien. Il reste qu'il faut bien réfléchir avant de se lancer dans l'aventure. En tout cas l'acquis est important : autonomie et confiance en soi sont les deux atouts majeurs, sans oublier bien sûr les progrès en langue. Côté Australie, la vie est plutôt agréable, les gens sont adorables et très ouverts.

THE MIDDLE OF NOWHERE

Anne-Tiphène, Sheridan Lake, Colorado
Sheridan Lake, Colorado : ne cherchez pas sur une carte, vous ne trouverez pas. Deux semaines avant de partir, j'ai eu l'occasion de parler avec le fils de ma famille d'accueil. Je lui demandais comment était la ville, il m'a répondu qu'elle n'était pas très grande, une centaine d'habitants. Je pensais que c'était une blague... Eh bien, pas du tout ! Et le « Lake » est en réalité une flaque d'eau, plantée au milieu d'un vaste champ. C'est intéressant ! Qui dit petite ville, dit petite école. Sans les « Exchange Students », il n'y a que deux seniors, trois juniors... et puis quelques « Sophomores ». C'est assez bizarre de passer de trente élèves à deux élèves par classe ! Ce qui me plaît dans cette école ce sont les professeurs, ils sont très sympas. Ils ont beaucoup plus de liberté d'action.

Dans le coin, les gens vivent et pensent comme il y a soixante ans. Alors une Française qui habite avec un garçon du même âge, croyez-moi, c'est très mal vu. Alors, ça jase ! Quelques-uns me prennent pour « une fille du Moulin Rouge », d'autres m'espionnent à leurs heures perdues. Au début c'est déprimant, mais, avec le temps, vous apprenez à en rigoler. Finalement vous faites la connaissance d'autres personnes, qui elles sont adorables et ouvertes d'esprit, et qui vous apprécient. Il y a quelque temps, je suis allée à Oklahoma City. C'est incroyable, j'étais tellement contente de voir des immeubles, des voitures, des grands magasins, de la civilisation !

NE PAS SE MENTIR _ Pauline, Quarryville, Pennsylvania _ 2004
Il ne faut pas mentir, les huit mois que j'ai passés ont été très durs : changement de famille d'accueil, solitude, envie de rentrer chez soi, etc. Je crois que j'ai haï chaque jour passé ici depuis mon arrivée ! Et pourtant, quand je pense aux huit mois dans leur ensemble — comme un tout — ils ont été grandioses. J'ai visité des tonnes d'endroits, fait des tonnes de choses, appris à connaître des tonnes de personnes. J'ai appris beaucoup de choses sur le monde, sur la vie, et surtout sur moi. Même si j'ai prié tous les jours pour pouvoir rentrer en France, je ne regrette en aucune façon d'être partie. Maintenant, il ne me reste plus que deux mois et je réalise que tout ça va me manquer ! Je vois déjà ma mère d'accueil pleurant à l'aéroport. Je recommande à tous ceux qui ont vraiment envie de partir de le faire ; mais que ceux-là n'oublient pas une chose : ces 10 mois dans un pays étranger sont réellement durs. Il faut être fort.

20 ANS APRES**Myriam**

Voilà, c'est le jour du départ. Les « Au revoir », le stage, trois jours sans dormir... Je suis partagée entre l'angoisse et le bonheur. Je quitte l'équipe PIE avec un pincement au cœur, elle est mon dernier lien avec la France. Je m'en vole pour la terre promise. En sortant de l'avion, je suis assaillie de doutes : « Quelle idée j'ai eue ? Partir seule, dans un pays inconnu ! » Mais ils sont là et ils m'attendent les bras ouverts. Ils, ce sont les six membres de ma famille américaine. C'est parti pour un an d'études, de fêtes, de découvertes, de chaussons, de joies et de tristesse : un an de vie quotidienne.

En une année, je suis devenue leur sœur, leur fille. Le plus jeune de la famille a même dit aux voisins que j'avais été adoptée ; quand mes parents français ont appris cela, ils ont été choqués. C'était en août 85. Vingt ans après, je fais toujours partie de la famille. Quand les parents ont divorcé, en 95, j'étais même un enjeu. Aujourd'hui, j'ai une belle-mère, un demi-frère, des beaux-frères et des belles-sœurs... et je suis plus que jamais une « Butcher ». Au fil des ans, de près et de loin, j'ai continué à grandir avec eux : je retourne régulièrement voir tout ce monde, éparpillé un peu partout sur la Côte Ouest. On se retrouve pour les anniversaires, les Noël's, etc. Je suis partie en 85, pour découvrir un autre pays, une autre langue, une autre culture, en un mot pour découvrir des gens qui me paraissaient très différents de moi. Aujourd'hui, avec ces gens, j'ai tout en commun. J'ai appris durant ce séjour à accepter les choses telles qu'elles sont, à vivre chaque instant pleinement, à chercher le positif dans tout et partout. L'expérience commence à la lecture de Trois Quatorze, et, à l'image de ce chiffre, elle se termine jamais.

EXCHANGE STUDENT
Famille d'accueil d'Adria
Nous étions partis à la gare de Périgueux pour accueillir Adria (une jeune Américaine qui vient passer une année chez nous). Nous sommes arrivés à l'heure, le TER aussi. Elle en est descendue et s'est avancée spontanément vers nous. Nous nous sommes fait la bise. Nous lui avons demandé si elle s'appelait bien Adria ; elle a dit : « Oui ». Adria était plus forte que sur les photos, mais nous n'avons pas osé faire de remarques ; après tout, les photos étaient un peu anciennes. Nous sommes partis ensemble vers la maison. En route, nous avons parlé de la fête, organisée la veille à l'occasion de la fin du stage PIE. Adria répondait sans problème. En arrivant à la maison, nous avons reçu un coup de fil d'une dame qui disait avoir Adria auprès d'elle ! De son côté, elle attendait une jeune Suédoise. En vérifiant l'étiquette sur la valise de « notre » Adria, nous avons découvert qu'elle s'appelait en fait Cariana Kinney. Nous sommes donc retournés à la gare où nous avons effectué l'échange. Nous avons expliqué à chacune notre méprise. Adria nous a expliqué alors qu'en descendant sur le quai et en ne voyant personne venir la chercher, elle avait pensé que sa famille d'accueil avait changé d'avis et qu'elle ne voulait plus l'accueillir... Jusqu'à ce que l'autre famille la prenne en charge. Nous avons beaucoup ri.

APPRENDRE À VIVRE
Charlene, Aachen
C'est dur, mais si j'avais su à quel point se serait rude, je serai partie quand même. Aujourd'hui, c'est presque aussi dur, mais pour moi, au monde je ne voudrais rentrer. En un rien, j'ai l'impression d'avoir déjà mûri et évolué et, surtout, je n'ai plus cette nausée de la vie, ce dégoût de tout qui

m'habitait jusque-là. C'est la vie tout court qui commence. Je réalise la chance que j'ai. Parfois mon moral stagne entre un et deux (sur cinq). Mais un rien alors suffit à me rendre heureuse : je me balade dans les rues de la ville, quelqu'un me parle, je lui réponds, une amie m'invite à manger une glace. Je m'aperçois que le moral est remonté à cinq ! Je me raisonne en pensant qu'il n'y a pas de paradis.

Le plus difficile dans cette expérience, c'est de n'avoir personne pour vous écouter, vous aider, vous

conseiller, vous consoler, vous prendre dans ses bras quand ça ne va pas. Mais, dans ces cas-là, il faut chercher et chercher encore... car je suis persuadée que ce quelqu'un existe toujours quelque part. Le 24 août, je n'ai pas l'impression de m'être envoyée, j'ai plutôt l'impression d'être née. Et, croyez-moi, c'est dur de vivre au début. Le me qui murmurait à l'oreille des chevaux, vous avez une idée précise du paysage. C'est aussi beau. Ça en met plein la vue. Je me souviens du jour où je suis arrivée, lorsque j'ai regardé par la fenêtre du salon et que j'ai découvert la rue où j'habitais, sa largeur, les maisons autour, c'était comme dans un film. J'ai reçu un très bon accueil. Ça n'a pas empêché les coups de blues, le fait qu'au début je me sente perdue, sans repères, que je me pose un tas de questions à propos de tout. Ici, je suis la petite Française. Tout le monde sait que

quelque chose d'étrange se passait. Alors je me suis regardée dans la glace et j'ai compris que des ailes étaient en train de me pousser. C'est sans doute cela qui me faisait aussi mal... Oui, vraiment... C'est dur de vivre au début.

BILAN**Famille d'accueil de Katrine — 2005**

Arrivée en France au mois de janvier, Katrine a fréquenté le lycée des Glières à Annemasse. Les trois premières semaines ont été difficiles pour elle. Bien que son français soit correct, Katrine ne participait pas à la conversation, elle s'isolait dans sa classe et nous évitait. La barrière de la langue nous paraissait être l'argument, voire la justification à la non intégration. Quant aux contacts téléphoniques fréquents avec sa famille danoise, ils ne faisaient que la démoraliser. Un dimanche matin, elle a craqué, elle était moralement désespérée. Nous avons alors demandé l'assistance de nos délégués. Ils ont eu un long entretien avec Katrine. Elle a alors cessé les appels téléphoniques avec sa famille, et au lycée, suite à notre intervention, des efforts ont été faits pour intégrer Katrine. Et le miracle a eu lieu !

La suite de son séjour s'est déroulée de façon merveilleuse. Katrine se plaisait de plus en plus chez nous. Elle s'est mise à participer aux petites tâches quotidiennes, aux loisirs, aux promenades. Comme Céline notre fille, elle a eu droit de temps en temps à une petite engueulade (en général, une histoire de chambre mal rangée)... La vie quoi ! Maintenant c'est à notre fille de partir pour une année, et nous, bientôt, nous irons rendre visite à la famille de Katrine au Danemark.

FIAPSIDICK**Anouck, Fresno, California**

Je commence à bien m'adapter au nombre des repas : un breakfast, un snack à 9 heures, un autre à midi, un dîner à 17 h et un dîner à 19 h ! C'est assez troublant au début. La première fois que Laura, ma mère d'accueil, est venue me chercher pour aller au restaurant à 17 h, je n'en revenais pas. Au rayon des surprises, je note aussi : le fait que dans mon école, on garde les mêmes matières toute l'année et que ma déléguée n'a pas l'air d'avoir envie de me rencontrer. Voilà, sachez que je n'ai pas encore été « homesick », mais plutôt « Fiapsick », tant le stage qui a précédé le départ était super et qu'il m'a aidée à me mettre dans l'ambiance (N.D.L.R. : le stage de préparation avait lieu dans l'enceinte du Fiap à Paris). Un petit mot pour ceux qui hésitent à s'inscrire : foncez, n'attendez pas d'avoir passé votre bac, il y a tant de choses à voir que vous n'aurez plus l'occasion de voir. Vous découvrirez par exemple que toutes les écoles ne sont pas pourries.

EN TRANSIT**Cyprien, Pepin, Wisconsin**

J'ai essayé de nombreuses critiques. De nombreuses personnes m'ont dit que j'étais trop jeune pour partir si loin et si longtemps. Certaines personnes m'ont encouragé, d'autres m'ont dit que j'étais fou, que j'allais perdre un an. Moi, je me suis dit : « "Perdre", mais franchement, qu'est-ce que ça veut dire ? »

J'ai 15 ans. Voilà deux mois que je suis aux USA. Le premier mois, croyez-moi, j'en ai appris plus que durant les quatorze premières années de ma vie. J'ai rencontré des personnes extraordinaires qui sont devenues des amis, de vrais amis. Je me rends compte que la vie est belle, que je suis heureux, chanceux d'être ici.

Je suis un fan d'histoire indienne, de Harleys et d'aviation. Alors, partir aux USA, ça demande de plus ! Pourtant c'est dur. Pour l'instant je suis dans une famille provisoire que je n'aime pas. Je n'ai pas de bonnes relations. Je n'aime pas la nourriture, je n'aime pas la maison. Ma famille me manque parfois. Certains amis ont bien proposé de m'accueillir, mais avec l'école ce n'est pas possible. Alors j'attends. J'envie au maximum de passer trop de temps à la maison. Quand ça ne va pas, je vais me poser sur la baie, près du lac et je suis positif. Moi, je suis comme les pionniers. Je ne renonce pas.

LA PETITE FRANÇAISE QUI MURMURAIT À L'OREILLE DES CHEVAUX
Mélissa, Livingston, Montana

J'ai atterri dans le Montana. Si vous avez vu « L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux », vous avez une idée précise du paysage. C'est aussi beau. Ça en met plein la vue. Je me souviens du jour où je suis arrivée, lorsque j'ai regardé par la fenêtre du salon et que j'ai découvert la rue où j'habitais, sa largeur, les maisons autour, c'était comme dans un film. J'ai reçu un très bon accueil. Ça n'a pas empêché les coups de blues, le fait qu'au début je me sente perdue, sans repères, que je me pose un tas de questions à propos de tout. Ici, je suis la petite Française. Tout le monde sait que

j'ai débarqué dans le coin. À l'école, le principal et le « counselor » m'ont beaucoup aidé ; ils étaient à mon écoute. La « High School » aussi ressemble à un film, avec ses lockers, ses « Pom pom girls », tous ces gens qui portent des vestes de sport, cet amour général pour le sport, ce choix incroyable de matières : cuisine, poterie, musique, art, mécanique... À part ça, j'ai pu vérifier que le stéréotype des Américains qui mangent tout le temps et beaucoup de choses très grasses, est bel et bien fondé.

AND NOW, CRY BUTTERFLY !**Lu**

« Un papillon qui n'ouvre pas ses ailes, ne peut voler ! » Cette idée de partir m'est venue l'année dernière, alors que j'essayais de me trouver un futur dans le dico des métiers ! J'ai bien trouvé quelques idées, j'ai bien entr'aperçu quelques pistes, mais j'ai surtout réalisé que je ne me connaissais pas, que je ne savais pas qui j'étais. C'était plutôt dur à admettre, croyez-moi. Et puis, un miracle : dans un coin de la salle réservée aux métiers, j'ai trouvé un petit tas de brochures, j'ai jeté un œil. J'ai commencé à regarder les photos, à lire un peu, pour m'amuser. Il était question de partir à l'étranger. J'ai eu envie d'en savoir un peu plus. Je suis allé sur Internet. J'ai commandé toutes les brochures possibles, histoire de rêver un peu avant de m'endormir. J'ai essayé d'être discret, j'ai gardé ça pour moi — c'est égoïste un rêve — mais quand, dans la semaine, est arrivée une bonne dizaine de brochures, ma famille a trouvé que c'était une drôle de coïncidence. La ficelle était un peu grosse. Ensuite, j'ai appris l'existence de « Trois Quatorze », j'en ai commandé trois numéros sur le net. J'ai tout lu. C'était ma

Best of. Trente ans d'impression

seule activité pendant le repas de midi, à en exaspérer mes amis. Pendant ce temps, les brochures continuaient à arriver à la maison. J'ai fini par avouer à ma mère que c'était moi qui les commandais. Je lui ai expliqué de quoi il s'agissait, et à ma grande surprise, elle m'a encouragé. C'est alors que j'ai commencé à entrevoir cette idée de départ à l'étranger comme autre chose qu'un rêve, qu'une brève échappatoire à ma vie ordinaire, qu'une pause pendant le repas de midi. À Noël, il s'est agi de convaincre mon père, qui doutait de l'utilité de mon projet. Sous le

sapin, j'ai trouvé le livre : « Comment peut-on être Américain ? » ! Mais il s'est finalement laissé convaincre... et au sortir des vacances, j'ai complété et envoyé mon dossier. Quelques semaines plus tard, j'ai passé l'entretien. Le soir même, j'avais encore plus envie de partir. En février, j'ai ma famille. J'ai commencé à me demander ce que je faisais en France, mais paradoxalement je suis devenu plus proche de ma famille et de mes amis. Après un été passé à dire « au revoir », après une grosse fête et quelques moments de stress (je me suis, par exemple, présentée au rendez-vous de l'ambassade sans mes papiers !). Est venue l'heure des adieux et des derniers regards à ma famille. Quatre heures à pleurer dans le train, et me voilà à Paris. Deux jours de stage merveilleux, de nouveaux adieux et de nouveaux pleurs, et me voilà partie, direction Norfolk, Nebraska. Dans l'avion, je me suis retrouvé à côté d'une femme imposante, avachie dans son siège, avalant des chips bruyamment en regardant la télévision. Je me suis dit : « Ouah la ! » Et puis, j'ai atterri, et là, d'un coup d'un seul, j'ai réalisé que le nouveau « moi » était arrivé. L'ancien n'avait pas passé la frontière. Il était une heure du matin quand j'ai posé mes valises dans ma nouvelle maison, j'étais épuisé. Le lendemain, j'ai découvert ma nouvelle école. L'ai été accueilli à bras ouverts et avec la sourire. Dans mon premier cours (« Band » - « Fanfare ») quelqu'un m'a sauté dessus pour me souhaiter la bienvenue. Main-tenant je suis parfaitement intégré. L'autre jour quand quelqu'un m'a dit : « Everybody likes "Frenchie" », je me suis regardé et je me suis dit que finalement j'aimais ma vie. Et j'ai réalisé que je ne m'étais jamais dit ça avant. Cette année est la meilleure chose qui me soit arrivée. Merci. « And now cry, Butterfly ! »

METAMORPHOSE 2
Charlene, Aachen — 2005

Je déteste la ville où j'habite. Il fait froid, gris. Les gens sont tristes, pas aimables, ils ne disent jamais bonjour quand on les croise. Il y a un silence pesant. J'ai l'impression de vivre dans une ville fantôme, dans un cimetière géant. Les deux seules fois où pour l'instant j'ai ressenti un brin de joie, ce fut à Noël et au moment du Carnaval. Mais le Carnaval, j'en ai gardé un mauvais souvenir. La ville alors s'est remplie de couleurs fades. Les gens ont sorti leurs plus beaux costumes : si le ridicule tuait, la population entière aurait disparu ce jour-là. Moi, j'étais déguisée en fraise ! Il y avait un froid glacial, les gens étaient surexcités, ivres, ils chantaient des chansons vulgaires, à la gloire de la ville ou de la chancellerie ; on leur lançait des suceries et des chips, ils se ruaient dessus au risque de se faire piétiner, ils étaient prêts à tout. Sur le sol s'entassaient les bouteilles cassées, les détritus, jusqu'à ce que la ville ressemble à une décharge, et les collons. Car on recouvrait ensuite la misère de cotillons afin qu'elle ne soit pas visible. Tout cela m'écœurant.

Voilà le choc culturel c'est aussi cela ! J'ai beau y être habituée, je ne m'y habite pas. Il faut dire aussi que le carnaval est tombé au moment de mon second changement de famille. Je n'étais pas très bien. J'aurais tant aimé que cette année ressemble à celle dont j'avais rêvé.

L'estime ne pas avoir eu beaucoup de chance et en même temps je ne regrette rien, car au bout du compte on ne tire de ce genre d'année que du positif. Moi,

je vais rentrer transformée, métamorphosée. D'ailleurs, je ne veux pas rentrer. Bien que je déteste cette ville, que je déteste mon lycée, que je m'y sente mal, que je n'aie pas d'amis, que je n'y aie pas été heureuse, je me satisfais de ce que j'ai, de l'essentiel. Car maintenant je suis heureuse dans cette nouvelle famille... et tellement heureuse en général. Je fais un tas de choses que je n'appréciais pas avant, je me balade, je découvre, je suis heureuse.

NINE ELEVEN — 2011

DE BRUIT ET DE POUSSIÈRE — Romain
Manhattan le 11 Septembre 2001 — Je pense tout le temps à cette journée : trop souvent, du moins. Elle est présente en moi. On était arrivés la veille. Au moment où le premier avion a pénétré dans la tour, on faisait la queue à Battery Park pour prendre le Ferry pour la Statue de la Liberté (N.D.L.R. : Battery Park est à quelques blocs de WTC). On a simplement entendu une explosion. On a vu de suite pensé à une bombe, mais on ne voyait pas la tour. Le deuxième avion est arrivé un peu plus tard. Celui-là. L'avu de près : 200 mètres. pile au-dessus de nos têtes. Un bruit effroyable. La fille à côté de moi a dit : « Oh ! Mon Dieu, il vole bas. » Je l'ai rassurée, je lui ai dit que c'était normal, car « l'aéroport n'était pas loin ». Trois secondes après, il s'est crashé dans les tours. Ça on l'a vu, on l'a bien vu. On a halluciné, on ne comprenait rien. On voyait, mais on ne réalisait pas. Le fait de ne rien comprendre en anglais ajoutait à la confusion. On est descendus du ferry, on est partis s'abriter dans le parc, les gens criaient, pleuraient, tout le monde avait son portable à la main. Plus tard et soudainement, tout a tremblé sous nos pieds et un gros nuage est arrivé sur nous. On ne voyait pas les tours, alors on comprenait encore moins. Là, on a eu peur, c'était un peu la parano. car on avait du mal à respirer et les yeux nous piquaient, alors on a imaginé une attaque chimique, quelque chose comme cela. On ne savait plus du tout où on était. Tout était alors possible. On a trouvé refuge dans un centre commercial. Ça pleurait partout. Nous, on était couverts de poussières, comme déguisés. On est restés toute la journée dans ce centre à attendre, à regarder la télé, à revoir sans cesse les images. À cet instant, il n'y avait pas de panique, plutôt de la confusion et de l'incompréhension. On est sortis du centre commercial en fin d'après-midi, et là, c'était l'horreur. On aurait juré qu'une bombe atomique était passée. C'était l'apocalypse. C'est là qu'on a doucement commencé à réaliser que ça n'était pas un film. On a réalisé la portée de l'événement qu'on avait vécu. On a mis trois jours avant de pouvoir joindre nos parents, mais ils savaient déjà, par l'association, que nous étions sains et saufs. En rentrant en France, j'ai beaucoup parlé de cette journée. Aujourd'hui, ça me saoule. Je ne dis presque plus que j'étais à NYC ce jour-là. Je crois mieux comprendre que les autres la réaction des Américains à la suite du 11-Septembre, car quand on se retrouve au milieu de ça, on se dit qu'on ne peut pas laisser faire. Je n'ai pas à proprement parler une réaction française à cet événement. De cette journée, il me reste les bruits et la poussière. L'image ne rend pas du tout compte de ça : le bruit du réacteur, l'explosion, le tremblement de la terre, les cris, les pleurs. Tout cela, je l'ai en tête. J'ai conscience d'avoir assisté au plus gros attentat qu'il y ait jamais eu, mais pour autant, je ne crois pas que les 11-Septembre m'ait fondamentalement changé. Je n'ai pas de phobies particulières. Je prends l'avion... J'ai vécu au cœur d'un événement fort, mais ça reste une journée dans ma vie.

Dans peu de temps s'achèvera l'année la plus étrange de ma vie, la plus belle aussi, celle qui m'a permis de clarifier tout ce qui ne l'était pas dans ma tête. Maintenant, je voudrais revenir en arrière, redécouvrir la lettre d'acceptation de PIE dans ma boîte, et repartir pour cette année qui va changer ma vie. En août dernier, je me disais qu'une année était une éternité. Mais le bout de l'éternité approche et je ne veux pas en voir la fin. Je voudrais inciter le maximum de gens à partir, je voudrais brandir des panneaux, « Partez tous à l'étranger », je voudrais m'occuper des étrangers en France, car maintenant je sais à quel point c'est difficile de s'intégrer, de créer ses racines, de se faire accepter. Je voudrais crier à la planète entière de s'en aller. Je voudrais pour finir remercier mes parents car en 18 ans, je ne l'ai jamais fait. Je ne sais pas ce que l'avenir me réservera, mais une chose est sûre je repartirai, et repartirai encore.

A DISNEY WORLD**Anonymous**

Au début, je voulais partir pour apprendre l'anglais mais peu à peu, ma motivation s'est déplacée. J'ai senti petit à petit que je voulais couper avec tout ce qui faisait mon quotidien : la routine, les visages que

je connaissais par cœur, le stress scolaire... Je ne me voyais pas recommencer une année entière, sans nouveauté et sans surprise. Il fallait que je change. J'ai réalisé finalement que c'est pour ça que je parlais, que c'était la vraie raison, la motivation profonde. Sur place, j'ai trouvé ce que je cherchais : la nouveauté !

Soudain, tout me paraissait fou, incroyable, nouveau, jusqu'au moindre détail. En attendant longtemps, chaque seconde tu apprends : tu élargis ton champ de vision, le monde s'agrandit, tu abandonnes tes préjugés, tu crées tout un réseau d'amitié, tu réalises qu'une partie de toi ne te convient plus, tu modifies un peu tes valeurs, tu comprends ce que tu es et ce à quoi tu aspirais, ton futur s'étale, tu fais des projets, tu associes les choses — celles d'ici et celles de là-bas — Attention, tu ne changes pas ton plus complètement, pas vraiment radicalement, simplement tu te déplaces. Moi, par exemple, qui étais désorganisée et désorganisée avant de partir, et bien là-bas, aux États-Unis, je suis devenue « messy », ça n'a rien d'« unorganized » !

UNE RUPTURE EN MOI — Vincent
Albuquerque, New Mexico
Nous sommes arrivés à New York le 10 au soir. Un taxi nous attendait pour nous conduire à l'hôtel, au pied de Central Park. Le lendemain, réveil matinal, mais facile, ciel superbe, journée prometteuse. Dans un premier temps, on devait rejoindre la Statue de la Liberté ; pour ce faire il nous fallait traverser Manhattan en direction du sud pour prendre le ferry. Je me revois de temps en temps, passant devant l'hôtel « Marriot » au pied du « World Trade Center », regardant à travers la fenêtre du car pour tenter d'apercevoir le sommet des tours. Mais c'était impossible : l'angle était trop aigu, les tours trop hautes et nous trop proches. Nous sommes arrivés à l'embarcadere un peu plus tard ; nous avons attendu le ferry ; près des grands arbres des danseurs africains jonglaient et jouaient de la musique ; ils nous aidaient à passer le temps. C'est à ce moment-là qu'on a entendu un bruit et qu'on a commencé à apercevoir de la fumée au-dessus des arbres. Personne autour ne s'inquiétait, personne ne pouvait imaginer. Le bateau est arrivé au même moment ; on a embarqué de point de vue, parce que l'on avait changé de point de vue, et l'on a vu la première tour du « WTC » en feu. Et puis, un avion est arrivé sur notre gauche, un avion de la United Airlines. Une Française devant nous paniquait en disant : « L'avion, il vole trop bas, il vole trop bas ! » Moi, j'ai naïvement pensé que c'était un avion équipé comme un Canadair, qui venait simplement éteindre le feu. On a suivi cet avion du regard, sans un mot, sans pouvoir faire quoi que ce soit, et il a percuté la deuxième tour. Tout le monde est descendu du ferry, la visite n'avait plus de sens. On a attendu dans le parc, derrière les arbres, en voyant défiler la police, le FBI, l'armée. Puis nous nous sommes dirigés vers le car pour partir. Tout le monde était monté dans le car, quand on a vu sortir des rues devant nous des nuages de fumée opaque, la fumée a entouré le bus, et on a préféré sortir pour se mettre à l'abri dans un centre commercial, chacun avec son mouchoir humide sur la bouche. On a traversé quelques blocs en suivant notre accompagnatrice pour atteindre le centre commercial où l'on a pu téléphoner à nos familles pour leur dire que nous allions bien, et nous informer sur la situation. Une fois la fumée retombée, nous sommes revenus à l'autocar ; on a attendu que les engins de déblaiement puissent passer, avant de repartir sur Washington. Cette journée reste pour moi un cauchemar, un cauchemar qui s'invite de temps en temps. Elle marque une réelle rupture en moi : j'ai perdu mes illusions sur un monde sans conflit, sans haine. Dans le même temps, je reste optimiste, car j'ai vu depuis ce jour des peuples lucides faire preuve d'émotion et de solidarité.

DU TEMPS AVEC MOI-MÊME
Lisa, Denver, Colorado — 2006

Débarquer dans un pays inconnu, c'est passer pas mal de temps avec soi-même, c'est apprendre à se connaître, c'est se construire. Une fois qu'on a trouvé ses repères, il est plus facile d'aller vers les gens, de rencontrer de nouvelles personnes.

Je fais de l'escalade, du théâtre et de la peinture. Il est vrai qu'ici, les barrières profs/élèves sont faciles à franchir : les profs sont toujours là pour aider leurs

SACRÉ CASIER**Sarah, Aldie, Virginie — 2006**

Ah, les casiers... vous savez, ceux qu'on voit dans les séries ! Ça vous fait rêver. Vous vous dites : « Ils ont de la chance ! » Et bien, moi je vous le dis : « C'est de la merde, ces casiers ! » Voilà plus d'un mois que je suis là, et je n'arrive toujours pas à ouvrir le mien. Ya un code... Tu dois tourner d'abord dans un sens, puis dans l'autre... Tout ça n'est pas très compliqué, j'en conviens... mais ça ne marche pas ! Pourtant, je fais exactement ce qu'on me dit de faire. Mais maintenant, je vous le dis : « J'en ai marre. » D'un autre côté, grâce à mon casier, les gens viennent me voir pour m'aider. Je me fais des amis. Grâce à mon casier, j'ai même été invitée par un gars pour « Homecoming ! »

élèves, pour rigoler, parler avec eux : le respect est mutuel. D'une façon générale et contrairement à ce qu'on croit et à ce qu'on nous raconte, les Américains adorent les Français et leur culture, ils sont très ouverts et très accueillants.

TO BE CUTE OR NOT TO BE CUTE
Pauline, Essey, Illinois
A longueur de journée, les gens me disent : « You are so cute ». Moi, je ne veux pas être « cute », je veux être intéressante et sympa.**SALADE DE FRUITS**
William, Murupura

« J'ai froid, mais je m'en fiche » : voilà ce que j'ai pensé en arrivant à l'aéroport de Whakatane. J'étais exténué par le voyage et par le manque de sommeil, mais le simple fait de réaliser que je m'apprétais à prendre un tournant dans ma vie me réchauffait le cœur. L'habite dans une ferme laitière au milieu de nulle part. Je me lève tous les matins à 6 h 40. Les cours commencent à 8 h 40. « Roturua Boys High School » est — comme vous l'aurez compris — une école de garçons. Au début, pour être franc, c'est vraiment difficile, mais très rapidement ça devient passionnant dans la mesure où on ne rencontre que des gens avec lesquels on a des points communs et des sujets de discussions qui nous rapprochent, à savoir : le rugby et les filles ! J'ai donc toute une bande d'amis, de tous les pays, et beaucoup d'amis Kiwis aussi — les « Kiwis », sachez-le, ce sont les habitants de la Nouvelle-Zélande ; rassurez-vous, je ne suis pas copain avec une salade de fruits. Au niveau de la famille, je suis bien tombé : elle est géniale. J'ai hérité de quatre sœurs et d'un frère. Je n'ai, pour l'instant, vu qu'une infime partie des sublimes paysages néo-zélandais. Ma famille est trop occupée par la traite, la collecte des veaux et l'insémination, pour me balader. Mais ça ne saurait tarder. Chaque jour me rapproche de mon retour. C'est un constat que je fais avec effroi.

DES NOUILLES POUR UN MARIAGE
Pauline, Fukuoka

Ce qui est très chouette, c'est que je mange avec des baguettes tous les jours. Et puis, je mange plein de nouilles différentes, notamment des « udon » qui sont des nouilles énormes, toutes gluantes et super longues. J'arrive bien à les manger, mais je n'arrive pas encore à faire le bruit qu'il faut en les avalant. L'été, c'est cool, on mange des nouilles froides. De temps en temps, je mange aussi du nato. Ma famille est très étonnée, elle pense que je suis très bizarre, car aucun étranger normalement ne supporte, ne serait-ce que l'odeur du nato ! On me dit que je suis prête à me marier avec un Japonais.

DU TEMPS AVEC MOI-MÊME
Lisa, Denver, Colorado

Débarquer dans un pays inconnu, c'est passer pas mal de temps avec soi-même, c'est apprendre à se connaître, c'est se construire. Une fois qu'on a trouvé ses repères, il est plus facile d'aller vers les gens, de rencontrer de nouvelles personnes.

Je fais de l'escalade, du théâtre et de la peinture. Il est vrai qu'ici, les barrières profs/élèves sont faciles à franchir : les profs sont toujours là pour aider leurs élèves, pour rigoler, parler avec eux : le respect est mutuel. D'une façon générale et contrairement à ce qu'on croit et à ce qu'on nous raconte, les Américains adorent les Français et leur culture, ils sont très ouverts et très accueillants.

UN PETIT PAIN AU CHOCOLAT
Amandine, Fairmount, Indiana

Le 6 avril dernier, pour mes dix-huit ans, ma famille m'a amenée voir un musée et un match de NBA ; puis on est allé faire du shopping. Dans une sorte de peti-

"BEST OF" 30 ANS D'IMPRESSIONS

te boulangerie nommée « Au Bon Pain », ils m'ont acheté un petit pain au chocolat. À ma grande surprise, il n'était pas mauvais du tout. Pendant un instant, en le dévorant, j'ai eu l'impression d'être en France. Que les participants qui appréhendent leur adaptation se disent que, dans la plupart des cas, les familles sont prêtes à les accueillir à bras ouverts et prêtes à les considérer comme un membre à part entière de leur foyer. Cela ne veut pas dire qu'ils remplaceront les familles naturelles. Ce n'est pas leur rôle et ce n'est pas ce qu'ils cherchent à faire.

Ma tête est emplit de souvenirs, et mon cœur d'amour. Tout ça grâce à ma famille d'accueil qui a su faire de mon année ici quelque chose d'extraordinaire, et grâce à mon exceptionnelle famille naturelle, et grâce à mon entourage.

LOVE & HATE

Nina, Moscou

Aujourd'hui, le facteur m'a déposé « Trois Quatorze ». Je hais ce journal comme je l'aime. Je le hais parce qu'il me fait souffrir et pleurer. En lisant les aventures de autres, c'est la mienne que je lis ; les souvenirs alors refont surface, et avec eux la tristesse et la nostalgie. Je l'aime parce qu'il me ramène aux bons moments, à cette année hors du commun. Partir un an, c'est exceptionnel même si parfois c'est difficile. Mais revenir, c'est autrement plus dur !

COUP DE BALAI

Simon, Malden, Montana

C'est fou comme les Américains se prennent moins la tête que nous. Ils sont moins stressés, plus ouverts. Nous Français, on continue à se plaindre de leur système. Il faudrait d'abord penser à balayer devant notre porte avant de balayer devant celle des autres.

MON FRÈRE ET MOI

Yann, Billings, Montana

Cette année est passée extrêmement vite, comme dans une chute libre. Excellente année : en famille, au lycée, avec les amis. Les deux derniers mois sont les meilleurs. J'ai confiance en moi, je connais la ville, je me suis fait beaucoup de pote, et l'anglais n'est plus un souci. Mon lycée est génial. Les couleurs sont le jaune et le noir, alors ici tout est jaune et noir, des murs de la classe à ma casquette. Je m'écarte, j'en profite un maximum. Durant l'année, on s'est appelés quelquefois avec Francis. On s'est mariés. Au retour je serai peut-être surpris quand il me racontera ses exploits et des anecdotes. Les trois mois qui vont suivre cette année vont être les meilleurs de ma vie : on se racontera une nouvelle histoire. On se montrera nos photos. Je suis impatient de connaître sa nouvelle attitude, ses nouvelles expressions, ses réactions. C'est trop cool d'être jumeaux.

UNE JOURNÉE EN MOINS

Simon, Wülfingen, Bavière

J'ai mal dormi. Cinq heures à peine. Bene, le fils de ma famille — accessoirement, l'un de mes meilleurs amis — a mal dormi lui aussi. Il ne nous reste que onze semaines. Comme ils disent tous ici, c'est : « Terrible ! ». Ce matin, je vais en cours. Première heure : « Français ». Je m'ennuie un peu. Mais c'est le cours qui m'a le plus aidé à m'intégrer. Je conseille à tout le monde de suivre le cours de français à l'étranger. Ensuite « Geo ». Là, je participe beaucoup. Quel plaisir de parler Allemand ! « Maths » : les élèves sont stressés. « Espagnol » : notre prof nous donne une leçon de cuisine. Je suis incapable d'aligner deux mots, mais mon prof est très indulgent avec moi. Il a passé une année à l'étranger, il sait ce que c'est ! Un finit par « Allemand » et « Anglais ». Après les cours, j'aide Bene en français. Ma vie en Allemagne est la plus belle chose que j'ai pu vivre jusque-là. Dans ma première famille, tout n'était pas parfait, mais là, je m'épanouis complètement. On m'apprécie. L'apprécie.

Je ne veux pas rentrer. Je veux rester ici. Je veux boire de la bière avec Bene, manger des saucisses bavaroises et faire la fête. Une journée s'achève. Onze semaines moins un jour ! Ça passe si vite.

UN NOËL À LA PLAGE

Thomas, Yeppoon, Queensland

Cette année, j'ai passé un Noël un peu spécial. Le matin, on a ouvert les cadeaux, et puis on a filé à la plage. Au programme : fête et soleil. Il faisait 35 degrés. J'ai savouré cette journée, comme j'ai savouré toutes celles que je vis ici depuis cinq mois. L'Australie est un pays super et fabuleux. Le lycée est merveilleux. Le système est totalement différent du nôtre. J'aimerais tellement que l'école française s'en inspire ! Les profs sont des amis, les cours passionnants. Que du bonheur ! Futurs participants, ne vous posez pas trop de questions. Ne vous demandez pas si vous allez réussir ou non. Quoi qu'il arrive, vous tirerez quelque chose de cette expérience.

FACE À SOI-MÊME

Gabrielle, Naples

On m'avait prévenue : « Pas d'amoureux en France, ça ne fera que compliquer les choses ! » On écoute, mais en même temps on se dit qu'avec nous ça va être différent, que c'est notre histoire, et on y croit fort, parce que justement, c'est la nôtre. Et on s'implique tellement dans cette histoire qu'on oublie de s'impliquer dans tout le reste, dans notre nouvelle vie. On passe des heures sur MSN ou au téléphone avec la personne aimée, celle qu'on a laissée en France. On en oublie les autres, la famille avec laquelle il faudrait créer des liens. Quand on est amoureux, on n'en fait qu'à sa tête. J'ai vécu trois mois sur MSN, à me remémorer le passé et tous les moments révolus, à imaginer le futur. Au début, c'était cool. Mais trois mois après, j'avais perdu six kilos, je déprimais, je pleurais tous les soirs. Je ne parlais à personne, j'attendais juste ses appels. Lui a raté son premier semestre d'IUT, a perdu ses amis et sa motivation. Le 21 décembre, on a cassé. Ce n'était plus possible. À notre âge, les choses changent vite, et les relations sont paralysées par la distance. On est le 21 mars, il a retrouvé une copine, et moi... je suis toujours amoureuse. Après six mois et demi, j'ai des amis, des gens sur qui je peux compter, je suis parfaitement intégrée, mais c'est encore dur tous les

DES JOURS ET DES NUITS _ Remy, Preoria, Iowa _ 2006

Il y a eu ce jour où Maman m'a dit que ce serait bien d'aller faire un tour aux États-Unis. Plus tard dans la nuit, je me suis projeté dans le futur, de l'autre côté de l'Atlantique. Il y a eu ce jour où j'ai reçu ma lettre d'acceptation. Dans la nuit, du fond de mon lit, j'ai boudé mon sac, et j'ai pris l'avion. J'ai commencé ma nouvelle vie. Il y a eu ce jour où on s'est tous retrouvés à Paris. Quatre jours merveilleux : jeux, rencontres et règlement... Dans la nuit, on s'est dit : « Tu vas où ? » - « Aux États-Unis » - « Et toi ? » - « Aux États-Unis aussi » - « Cool ! ». Il y a eu ce jour où je suis parti, où j'ai dit au revoir à Papa, à Maman, aux amis, à ma vie. Dans la nuit, au fond de mon lit, je me suis dit : « Qu'est-ce que tu fous ici ? » - Il y a eu ce jour, ce premier jour d'école, et cette nuit qui a suivi où j'ai pleuré de nostalgie. J'ai pleuré ma France, j'ai pleuré ma routine, mon petit trajet pour me rendre au lycée, mon petit-déjeuner ! Et puis il y a eu tous ces jours qui ont suivi, ces matins où je me suis réveillé aux anges, ces journées entourées d'amis, ce temps passé à « Woodruff High School », à parler anglais. Et toutes ces nuits, au fond de mon lit, à penser que tout cela valait vraiment le coup, que la réalité était bel et bien à la hauteur de ce dont j'avais rêvé auparavant.

jours. Mine de rien, j'ai tout de même hâte de rentrer. Partir un an demande du courage, énormément de courage. Il faut accepter de se retrouver seule, en décalage, sans protection. C'est dur de se retrouver face à soi-même.

BRR...MMM

Marine, Live Oak, Floride — 2006

Un « school bus » c'est tout un spectacle. Tous ceux qui ont connu l'école américaine peuvent en témoigner. Je crois que le « school bus » n'a pas changé depuis cinquante ans. C'est un bout de ferraille jaune qui fait un bruit atypique et parfaitement reconnaissable : « BR...MMM-MM-MMMM...tuttut brmm ! » C'est un truc ambulant, toujours livré avec son chauffeur ! Un chauffeur qui n'a rien à voir avec le chauffeur dragueur des bus des villes. Non. Celui-là ressemble plutôt à un conducteur de train fantôme : sourire édenté, œil de verre et un petit air de sympathie ! Pour trouver une place dans un « school bus » c'est Fort Boyard. Il vaut mieux se mettre quelque part entre l'avant — où les plus jeunes s'amuse à se coller des chewing-gums dans les cheveux — et l'arrière — car à l'arrière quand il pleut, tu te retrouves trempé.

Ne croyez pas que les « School Bus » sont équipés de toits décapotables. Non... c'est qu'ils ont tout simplement des toits percés.

UNE PETITE BULLE — Mathilde — 2006

Lire « Trois Quatorze », c'est comme si on me racontait ma propre année, c'est comme si j'écoutais mon histoire. Je ressens exactement la même chose que toutes ces personnes qui, un jour, ont décidé de plonger dans l'inconnu, de se lancer dans cette expérience inouïe. J'ai vécu à « Oho Beach ». Rien que le mot « Oho Beach » — rien que sa sonorité — me fait vibrer, me plonge dans cette atmosphère paradisiaque. La maison était située à 200 mètres de la plage et à 150 mètres du port. Les habitants voyaient la vie en rose, ils ne stressaient pas, ils étaient accueillants... Même plus que ça... super accueillants. On parlait — on vivait — surf, ski nautique, plage, fun. On était pieds nus. 24 h sur 24 d'art maori, de « Kiwi life ». J'ai eu la chance de sauver une baleine. J'avais une super famille, une énième sœur d'accueil. Et puis il a fallu quitter tout ça. Je hais le petit aéroport de Whakatane, où tout a pris fin si vite. Je le hais autant que j'ai envie de le revoir. Un jour. Aujourd'hui je vis avec une petite bulle au-dessus de la tête, une petite bulle pleine de souvenirs. Et quand je relis « Trois Quatorze », ma petite bulle s'agrandit. Je tenais, à ma façon, à remercier tous ceux qui témoignent dans ce journal.

TOUR D'HORIZON

Pierre-Loïc, Lexington Park, Maryland

Quel départ ! Je me revois encore en train d'essayer de me faufiler dans la foule avec mes 40 kilos de valises. Et plutôt que de m'aider, maman qui me fou-droie du regard et qui me fait des réflexions du genre : « Si tu veux louer l'avion, préviens-moi tout de suite, on rentre à Lyon ! » Plus tard : on s'em-brasse, on récite des formules dignes des plus grands films, on pleure... pas ! (Seul petit bémol pour notre film). Et on s'en va. Enfin, contrairement à ce que nous faisions croire les gars de PIE, on est en avance, et on glande pas mal avec Fred, avant de pouvoir embarquer pour le pays de tous les rêves.

Dans l'avion, après un échange avec les mecs les plus blasés du monde, je me retrouve à côté de Fred. Le vol est assez horrible.

Les hôteses ne sont pas du tout sympas. Elles sont inefficaces au possible. Et, par-dessus le marché, Fred me conseille des films minables ! Je me fais donc un peu chier. Je regarde « 300 », un film de mythologie, où trois-cents mecs en slip affrontent une armée entière et suréquipée. Je ne sais pas si c'est par manque de temps ou de budget, mais la bande-son est constituée de rugissements, avec de la guitare hard-rock pour accompagner le tout. En résumé, c'est le film le plus minable qui ait jamais été tourné.

L'arrivée à Washington est complètement folle. Un peu avant l'atterrissage, une fille vient nous dire qu'on ne dispose que d'une heure pour le transfert, qu'on doit courir sans attendre personne, et que, de son côté, elle restera à un point précis pour qu'on vienne la voir dans le cas où on loupe l'avion. Le seul truc c'est qu'elle ne nous a jamais dit où était le point en question. Au final, voyant qu'on ne pourrait jamais y arriver, on emploie les grands moyens : on se dirige vers une employée avec un T-shirt où il est marqué : « Puis-je vous aider ». Évidemment, elle nous répond qu'elle ne peut pas nous aider ! Mais on arrive quand même à se remettre dans la file et à gagner une centaine de places. Finalement on passe, on court, on prend nos bagages, on fait la queue, on se fait contrôler, on

redonne nos valises, on court en remettant nos chaussures, on regarde le tableau des départs, on re-court, on change de terminal, on re-court. Et on loupe notre avion. Et là le cauchemar de l'aéroport commence...

Mais bon, je me rassure en pensant à Fred qui doit faire un second transfert seul à Denver. Nous, on est trois, et on n'a plus qu'un seul vol. Par chance on rencontre un Français qui travaille à l'aéroport, et qui nous trouve un avion pour le lendemain matin. On dort sur des sièges, entourés d'Américains — qui se réveillent à deux heures du matin pour aller manger des beignets — et des employés chinois, qui ont visiblement l'habitude de dormir sur leur lieu de travail. On finit par arriver sur le lieu du « Language camp ».

Et là, tout est génial. C'est ma quatrième visite aux USA, et je continue d'aller de surprise en surprise. Je songe de plus en plus à obtenir la nationalité. Seul bémol — imputable sans doute à ma chance légendaire — je suis placé dans le groupe le moins bien : dix-huit allemands ! Je peux vous dire que ce sont des sauvages. Heureusement, je suis avec deux très gentilles françaises. Les profs sont géniaux. Les Dickson sont super sympas, et mon Allemand (celui qui est dans la famille avec moi) l'est aussi. Comme quoi !

La plupart du temps, une journée se déroule assez simplement. Le matin, on va en cours : on y parle de politique, de culture, de tout. Et l'après-midi, soit on va faire du sport soit on fait des sorties entre étudiants. La salle de sport, c'est quelque chose. Comme dans les films : des dizaines de tapis roulants pour courir, entourés de toutes sortes de machines à gonflette. Moi, le plus souvent, je cours et je fais un peu de muscu. Ensuite, on va dans une des piscines, puis au hammam. Il y a aussi un sauna, des salles pour faire du basket ou des sports d'intérieur... ! Le week-end dernier, on est allés chez les grands-parents de la famille. Le grand-père est un forgeron amateur et il nous a raconté plein de trucs passionnants. Le soir, on a fait un puzzle : j'y ai pris goût !

CÔTÉ ACTIVITÉS, ON EST ALLÉS AU CONCERT DE LINKIN PARK. JE NE CONNAISSAIS PAS LA MUSIQUE, MAIS C'ÉTAIT PAS MAL. CE QUE J'AI PRÉFÉRÉ, C'ÉTAIENT LES VINGT MILLE SPECTATEURS : ÇA FAIT PLEIN DE BRUIT, TOUT LE MONDE CRIE. J'AI PAS COMPRIS POURQUOI ON S'Y AMUSE. PRESQUE MIEUX QUE LE CONCERT, C'ÉTAIT LE PUBLIC ! FAUT IMAGINER DES MECS DE 15-16 ANS, QUI SE DISENT CONTRA L'ARGENT ET LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION ET QUI DÉPENSENT DES FORTUNES POUR SE DONNER UNE APPARENCE DE CLOCHARD.

groupe de quatre. On discute. L'école est

"BEST OF" 30 ANS D'IMPRESSIONS - 2006/2008

“ BEST OF ” 30 ANS D'IMPRESSIONS - 2008/2009

moderne, toutes les classes ont des vidéos projecteurs — un peu comme le nôtre papa, sauf qu'ici on les utilise ! On regarde beaucoup de vidéos. On nous donne un genre de cahier avec des questions pour le semestre. Quand on n'utilise pas le vidéo projecteur, on utilise l'ordinateur. Les ordinateurs des profs sont connectés au tableau. Ça n'use pas d'encre. Moi je dis : « Whaou, j'ai jamais vu ça ! » Pour eux, la craie c'est le moyen-âge. Le premier jour, j'ai eu Drama. Ça m'a marqué. Nous avons joué à « trap trap », « bang bang »... Pas grand chose à voir avec le théâtre à vrai dire... mais bon ! La prof m'a donné mon premier « homework » : je dois lire une feuille... Je ne comprends rien. J'ai eu anglais ; dans un premier temps, la prof m'aimait bien, mais là, elle ne m'aime plus tellement maintenant. On parle trop, je crois ! Maman, je t'assure, c'est pas de ma faute... J'ai besoin d'amies, donc je réponds. Le latin, c'est aussi nul qu'en France. Aujourd'hui, on a fait des découpages. On réécrit une phrase, on fait des dessins autour. Quand c'est bien on a droit à un chocolat. Si c'est pas cool !

En maths, je ne saisis pas trop le sens de ce que l'on fait, mais comme je le fais bien ! J'aide Eden, car elle, elle est vraiment nulle.

Le planning : on commence à 8 h 15. Une intro de 15/20 minutes avec une sorte de prof principale. Deux fois 45 minutes de cours. Puis, c'est « Morning Tea ». À nouveau deux heures de cours. Lunch (50 minutes). Deux heures encore... Et c'est fini.

J'ai demandé aux filles de mon groupe comment on rencontrait des gens. Elles m'ont dit « Take the bus ». Mais moi je rentre en voiture. Sinon, j'ai essayé l'escrime à l'école. Une fois mais pas deux. Ici c'est un sport de loser. Je ferais autre chose.

automatique, saluant au passage les voisins qui, comme lui, rentrent du travail. Tout le monde se connaît, ici, le voisinage est comme une grande famille. C'est l'heure du dîner : après le « Benedicite », on engage la conversation, on rit, on parle de tout et de rien. Comme d'habitude. Mary Lou se félicite d'avoir choisi un dessert — un pudding — qui fasse 100 calories de moins que le mien — un yogourt. Le téléphone sonne. Les voisins nous informent que le courrier de toute la rue a été volé. C'est bon, c'est parti : Mary Lou s'enflamme comme si c'était l'apocalypse — comme d'habitude — : « Je suis sûre que c'est le fils des voisins. Il les enchaîne, le sale gosse ! »

9 h 30. Marty et moi finissons notre 4ème partie de billard, avec la musique à fond ! Mary Lou est à sa réunion de « tip ». Elle aime bien tout ce qui est judiciaire. Mais attention, ça ne rigole pas : de « vraies » histoires — elle est bénévole pour tout ce qui touche à la violence conjugale ou au suicide. Ça lui plaît. J'ai vraiment progressé au billard. On descend dans le salon, Mary Lou rentre et, une minute plus tard, d'un seul coup Marty se met à se tordre de douleur. Ça vient du cœur ! Mary Lou panique : il a déjà eu des problèmes cardiaques qui lui ont valu quelques séjours à l'hôpital. Je commence un peu à stresser, moi aussi. L'ambu-

petit-déjeuner. Mary Lou et Marty sont rentrés pendant la nuit. Tout va bien, ce n'était pas une attaque, simplement une grosse crampe. Et moi qui ai stressé toute la nuit ! Mary Lou vient prendre son petit-déj avec nous. Et c'est parti : « T'as vu Judy ?! No wonder why she looks so young in her sixties ! » Elle me raconte comment toutes ses copines ont recouru à la chirurgie esthétique, elle m'apprend qu'elles payent jusqu'à 60 000 \$ pour un face-lift et que tout le monde fait comme ça en Southern California. Elle me dit qu'elle doit être est « la seule dans tout Corona à ne rien faire. » Et bientôt je me retrouve là, à convaincre ma mère d'accepter que : « Non, [elle] ne deviendra pas un monstre tout frippé... »

Quinze minutes plus tard, Kimberly, la jolie voisine d'à côté — fausse blonde à la poitrine bien rebondie, la quarantaine, trois jolies petites filles blondes, — Kimberly donc — qui sourit tout le temps et qui se balade dans son 4 x 4 noir, archi surélevé — vient voir si tout va bien. En refermant la porte, Mary Lou me dit en chuchotant : « Elle aussi, elle a fait un bon tour à la clinique, l'année dernière ! »

Voilà quelques petits moments californiens bien clichés... Mais pas d'inquiétudes, ce n'est pas comme ça tous les jours !

Trois mois après, je file en Russie. Et là, j'ai l'impression de revivre la guerre froide.

Je passe, d'un coup d'un seul, des bleus aux rouges, des States à la Russie, du Sud de la Californie aux quartiers périphériques de Moscou, de +35° C à -15° C, d'une copie conforme de Wisteria Lane (et de ses habitants !) au treizième étage d'un immeuble que l'on qualifierait aisément de HLM, de « Starbucks » à « Soupe de coeurs de poulets avec bâtonnets de graisse de porc », d'une école de 4200 élèves à une de 300, de première de la classe à dernière de la classe, du « Homecoming » au « Lac des Cygnes », des innombrables courses de Cross Country en « Physical Education » au tir à la carabine, du pays le plus réglementé de toute la planète au plus bordélique et corrompu qui soit... Wow ! On appelle ça le choc culturel. En tant que représentante du camp de la neutralité et supporter de l'ouverture, il m'a fallu combattre d'un côté et de l'autre les préjugés (que voulez-vous, la réalité c'est que les Américains ne sont pas tous des écrivains, et que les Russes ne mangent pas tous du pain sec et de la vodka — quoique... !). Pour autant, je n'ai eu à faire

**CHERE ANGOISSE
Amina — 2008**

Tu as tout fait pour m'empêcher de partir. Tu m'as vraiment tourmentée. Tu as voulu m'atteindre par les sentiments, mais tu n'as pas réussi à me toucher au cœur. Tu as embrouillé mes pensées, mais tu n'as pas réussi à me brouiller le cerveau.

Tu m'as torturée, doucement ; tu étais persuadée de m'avoir fait fléchir. J'ai résisté, j'ai été plus forte que toi. Angoisse, chère Angoisse, je t'ai vaincue.

face à aucun conflit majeur ou affrontement réel (si c'est une guerre, c'est donc bien d'une guerre froide dont il s'agit !). Dans les deux cas — ça doit être ça la mondialisation —, j'ai rencontré des gens plus cool et géniaux les uns que les autres ; j'ai, chaque matin, sauté du lit sans me faire prier, je ne me suis pas ennuyée une seule seconde. Je me suis bien accrochée. Il faut dire que j'étais bien préparée à accepter la nouveauté, et surtout archi-motivée. Tout s'est donc passé « comme sur des roulettes » ! Alors, avis à ceux qui prendront la suite : n'écoutez pas tous les vieux qui vous parlent de choc psychologique et tout le tralala : si vous en avez la possibilité, faites « 2 x 6 ! ».

ENTRE BLUES ET ROUTINE

Lea, Oak Grove, Minnesota — 2008

Un an aux USA La vie est un cycle : après l'émerveillement, après le gros coup de blues, après le choc, c'est la fameuse routine à nouveau qui revient et qui l'emporte. Elle s'installe, sur la pointe des pieds, insidieuse et morne. À peine deux mois, et tu trouves normal de manger des saucisses au petit-déjeuner. Tu ne fais plus attention à tes proches. C'est bête à dire, mais le jour où le silence de ceux qui t'entourent pèse plus c'est que tu commences à te sentir chez toi. Attention, le blues est susceptible de revenir à tout moment — un cycle, je vous dis. Il est traître, il te prend à la gorge au moment où tu ne t'y attends pas ; il prend la forme d'une personne — un ami, un parent, un amoureux — d'un lieu, d'un moment, d'une situation, d'un objet, d'un goût, d'une odeur, d'une ambiance. Mais tu en as besoin de ces moments de creux, de sont eux qui te font avancer. Et puis, ils sont de plus en plus courts, de plus en plus éloignés les uns des autres, de moins en moins intenses. Le blues repart comme il est venu. Alors la vie reprend son cours, tu te remplis de tout ce que tu peux, tu prends tout ce qu'il y a à prendre. Tu te dis qu'en rentrant tu feras le tri. Les moments durs reviendront, c'est sûr. Mais toi tu resteras, car tu as compris ce que c'est que voyager. Voyager ce n'est pas partir, ce n'est pas s'en aller, encore moins quitter, voyager c'est simplement se rendre ailleurs.

MY WAY

Flore, Corona California & Moscou
Afin de rendre au mieux compte de la réalité, j'ai conservé les noms exacts des protagonistes et j'ai rendu compte des événements tels qu'ils se sont réellement produits.

5 h 30. Fin d'une belle journée ensoleillée sur Corona. Comme d'habitude. Marty vient de rentrer du bureau : il a garé sa petite BMW-sport dans le garage en pressant comme d'habitude sur le petit bouton de la télécommande de la porte

lance arrive en quelques minutes, tout va très vite. Il y a là une dizaine d'hommes qui lui rentrent des tuyaux, lui posent des questions, le mettent sous respiration artificielle, puis l'emmènent. Je reste à la maison. Judy, la voisine d'en face, débarque pour voir si tout est OK.

Horreur ! Mais qu'est-ce qu'elle a ? Son visage est tout marron et tout bizarre, je la reconnais à peine. « Ne t'inquiète pas, me dit-elle, je viens juste de faire un peu de chirurgie ! »

6 h 00 du matin. Je descends prendre mon

Country en « Physical Education » au tir à la carabine, du pays le plus réglementé de toute la planète au plus bordélique et corrompu qui soit... Wow ! On appelle ça le choc culturel. En tant que représentante du camp de la neutralité et supporter de l'ouverture, il m'a fallu combattre d'un côté et de l'autre les préjugés (que voulez-vous, la réalité c'est que les Américains ne sont pas tous des écrivains, et que les Russes ne mangent pas tous du pain sec et de la vodka — quoique... !). Pour autant, je n'ai eu à faire

VOTEZ

Concours de la meilleure impression
2^e prix

remis le 18 juin 2011
à l'occasion
des 30 ans

prix des lecteurs &
prix de la rédaction de « Trois Quatorze »

- 1 _ Lisez le best of des impressions
- 2 _ Choisissez votre impression préférée

3 _ Envoyer un mail à **trois.quatorze@piefrance.com** en signalant simplement le titre de votre **impression préférée.**

Comment as-tu connu PIE ?

Je n'avais qu'un projet en tête : partir aux USA. J'ai voulu organiser mon voyage tout seul. Mais à mon âge et sans moyens, j'ai vite compris que cela allait être difficile. J'habitais à la campagne, il n'y avait pas internet... et personne ne me prenait au sérieux. Je ne savais même pas qu'il y avait des organismes qui s'occupaient de ça. Tout a changé le jour où j'ai croisé la mère d'accueil d'une élève allemande de mon lycée !

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

L'anglais, la culture américaine, l'idée de l'immersion totale... et même si ce n'était pas

la motivation première, une situation familiale pas très simple à l'époque. Je rêvais d'ailleurs.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Sans elle, c'est simple, je ne serais pas parti. Le peu d'économies que j'avais réussi à réaliser m'ont permis de couvrir mes dépenses sur place.

Un moment fort de ton année.

C'était un mardi... un certain 11 septembre. J'étais en cours d'Histoire quand le proviseur a annoncé via les haut-parleurs qu'un avion venait de s'écraser. Sur le coup je n'ai pas vraiment compris, mais j'ai saisi que quelque chose ne tournait pas rond ! La suite vous connaissez. Il y a eu aussi les Jeux Olympiques de Salt Lake City : le passage de la flamme devant mon lycée, la cérémonie d'ouverture, les matchs de hockey, les rencontres avec les athlètes et les journalistes...

Ton parcours depuis ton retour

Bac en classe européenne. DEUG en droit et en Langues Approufondies. Master II de droit en partenariat avec l'ESSEC. Stage à la direction d'Air France avec embauche à la clé.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas parti ?

J'aurais été triste. Mais je serais tout de même parti... certainement par un autre biais. Je parlais moins bien anglais, j'imaginais.

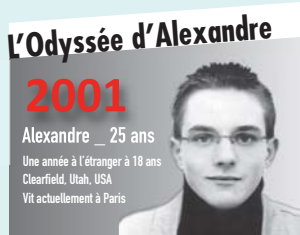
Un message adressé au donateur

C'est vous qui avez rendu tout cela possible. Ce séjour a été une étape déterminante. C'est grâce à ce séjour que j'ai grandi, que je me suis construit, que j'ai fait des rencontres inoubliables, que j'ai tissé des liens très forts et toujours vivaces, avec ma famille d'accueil notamment. D'un point de vue scolaire et professionnel, ce séjour a été — et reste — un atout. Ma gratitude est impérieuse.

Ta devise

« Where there is a will, there is a way. »

“ Je serais moins épanoui, mon histoire personnelle serait moins riche, et j'aurais, par conséquent, moins de choses à apporter à mon entourage. ”

**L'Odyssée d'Alexandre****2001**

Alexandre _ 25 ans

Une année à l'étranger à 18 ans
Clearfield, Utah, USA
Vit actuellement à Paris

**L'impossible possible****2002**

Marine _ 24 ans

Une année à l'étranger à 18 ans
Fairbanks, Alaska, USA
Vit actuellement à Montpellier

Comment as-tu connu PIE ?

J'ai vu une affiche dans mon lycée. Le soir, j'ai dit à mon père : « Papa, je veux partir ! » Il m'a répondu : « C'est une bonne idée. » Alors j'ai appelé PIE.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

Partir à l'aventure, parler anglais, découvrir un autre univers.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Ma mère ne voulait pas que je parte et mes parents n'avaient vraiment pas les moyens.

Si j'ai pu réaliser mon projet, c'est grâce au

soutien de mon père, grâce au soutien de PIE (mes déléguées Dominique et Liza) et grâce surtout à cette bourse. Le jour où je l'ai obtenue, j'étais euphorique.

Un moment fort de ton année

J'ai changé de famille au mois de novembre. Or, la famille qui m'a accueillie avait prévu de longue date de s'absenter à Noël. J'ai donc passé les fêtes chez des amis à eux, des gens que je ne connaissais pas. J'avais l'impression d'être abandonnée. J'appréhendais un peu. Et le jour de Noël est arrivé... Sous le sapin, il y avait des montagnes de cadeaux. Quand j'ai réalisé que la plus haute montagne m'était destinée, que tous ces gens que je ne connaissais pas — voisins, amis des voisins — avaient pensé à moi, je me suis retrouvée émue aux larmes. Je n'étais pas une inconnue, pas une intruse. Je faisais partie du pays, de la famille.

Ton parcours depuis ton retour

En revenant je ne voulais pas retourner en terminale. Alors j'ai entamé une formation de serveuse à l'autre bout de la France. Puis j'ai repris mes études. Sans baccalauréat, j'ai réussi à intégrer la fac de Nancy, en droit d'abord, puis au second semestre en LCE d'anglais. Aujourd'hui je vis à Montpellier, je suis en seconde année BTS de gestion PME/PMI, et je travaille en alternance dans une école d'infographie.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas partie ?

Je serais certainement partie plus tard. Peut-être en Erasmus. Mais cela n'aurait pas eu la même saveur. Je ne serais pas partie aux USA. Et si j'étais partie après avoir économisé des mois, je ne serais certainement pas partie dans le même cadre et je n'aurais jamais trouvé ce que j'ai trouvé en partant avec PIE. Les choses ne seraient donc pas les mêmes aujourd'hui.

Un message adressé au donateur

Donateur anonyme, je pense à vous parfois, je trouve merveilleux ce que vous faites. « Make the impossible possible. » Vous donnez un billet de loterie gagnant à des inconnus. Vous changez les vies.

Ta devise

C'est une citation de Nietzsche : « Il faut avoir un chaos en soi-même pour accoucher d'une étoile qui danse. »

**Comment as-tu connu PIE ?**

La fille d'amis de mes parents était partie en Chine avec PIE.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

J'avais envie de m'investir dans quelque chose qui ait du sens. Je voulais m'éloigner de la monotonie de ma vie de lycéen de seconde, de me mettre à l'épreuve, de quitter mon quotidien, de voir du pays.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Mes parents n'avaient absolument pas les moyens de financer un tel séjour.

Un moment fort de ton année

La compétition de patins à glaces à laquelle j'ai participé avec mon petit frère d'accueil. Nous sommes partis à 200 kms d'Oulan Bator. La steppe était enneigée, les gens se déplaçaient tous à cheval ou à moto. Il faisait - 26°C, le ciel était bleu, c'était magnifique.

À Bulgan, nous étions logés dans l'internat du collège.

Là j'ai rencontré un copain avec qui j'ai correspondu plusieurs années. Côté compétition, j'avais été désastreux mais j'ai tout de même ramené le prix du participant qui venait de la région la plus lointaine. J'ai été interviewé par la télé locale (c'est l'époque où je commençais à me débrouiller en mongol, où je pouvais avoir de vraies discussions mais où je m'embrouillais encore pas mal). Aujourd'hui, j'aimerais bien revoir la bande de l'interview !

Ton parcours depuis ton retour

Bac, puis Prépa Littéraire aux Grandes écoles (à l'internat de Brest) : dur mais enrichissant (pendant ce temps, ma famille a accueilli Zack, un jeune Mexicain). Je fais maintenant des études d'Histoire à la fac de Leipzig, en Allemagne. Là-bas, je peux suivre des cours de mongol. Je suis retourné plusieurs fois en Mongolie (dont 2 mois en 2008).

J'ai beaucoup utilisé mes connaissances en mongol pour venir en aide aux demandeurs d'asile ou aux sans-papiers. J'ai été pas mal sollicité comme traducteur.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas parti ?

J'aurais peut-être fait de l'histoire mais sûrement pas de

« Prépa ». Je pense que je serais moins épanoui, que mon histoire personnelle serait moins riche, et que j'aurais, par conséquent, moins de choses à apporter à mon entourage. Le fait de parler mongol m'aide énormément.

C'est un atout majeur ; ça peut faire sourire, mais pourtant, je peux vous assurer que s'il est très profitable de parler anglais, il est encore plus profitable de maîtriser une langue rare.

Un message adressé au donateur

Je n'ai pas trop eu le temps de lui exprimer ma gratitude et ma reconnaissance. Je m'en veux un peu de m'être montré aussi égoïste. Je dirai que c'est par lui que tout a commencé. Je suis sûr d'une chose c'est que je lui dédierai le récit de mes aventures mongoles, le jour où je les publierai.

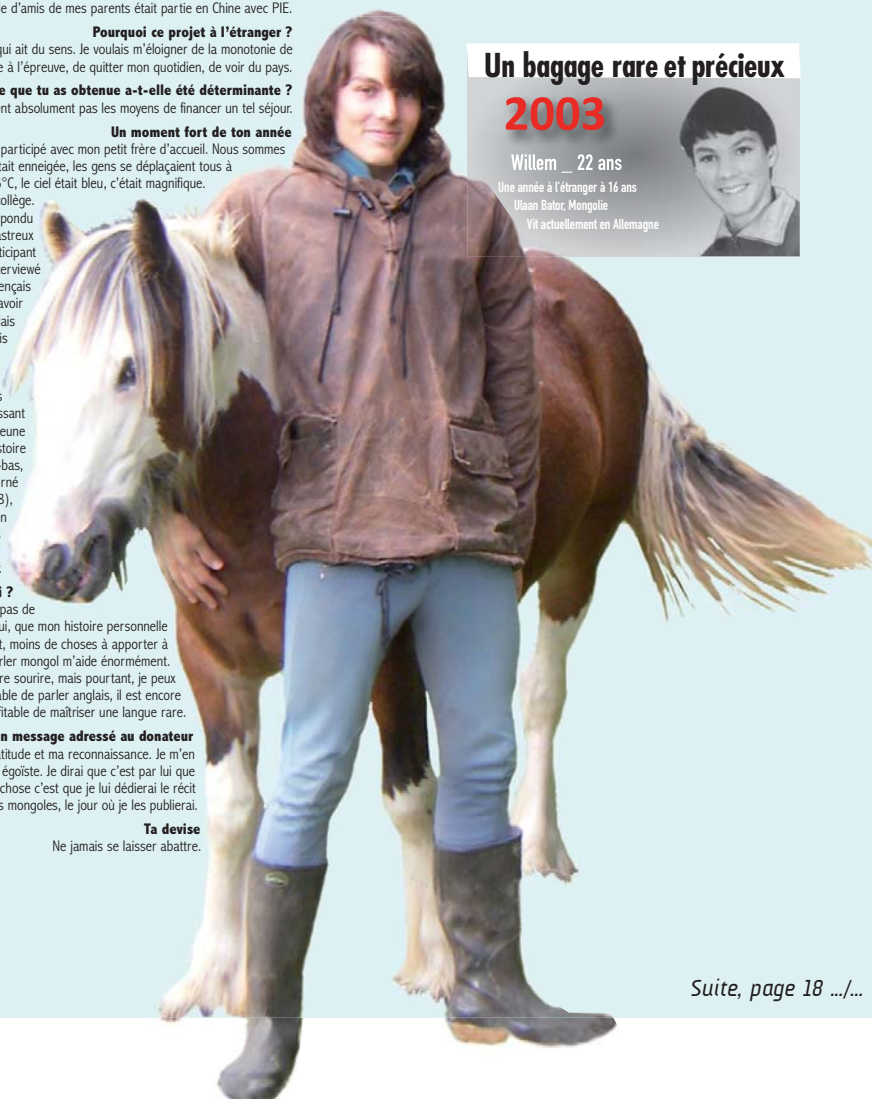
Ta devise

Ne jamais se laisser abattre.

Un bagage rare et précieux**2003**

Willem _ 22 ans

Une année à l'étranger à 16 ans
Ulaan Bator, Mongolie
Vit actuellement en Allemagne



Suite, page 18 .../...

Impressions, suite...



Fairies & Lockers

Marion - Portland, Oregon, USA

"Lara and I travelling around the world together, discovering at this moment the locker room of Ashland High School in Oregon. That's an amazing trip."

J'ADORE Vincent, Cedar Springs, Michigan Un an aux USA

« Est-ce que les Français mangent du chien ? Quelle langue parlez-vous en France ? Avez-vous Internet ? Ah vous vivez en France, quelle chance, ça a toujours été mon rêve de connaître Londres ! » J'adore les Américains et ils me font rire. J'ai l'impression d'être là depuis toujours. Ma famille est adorable. Ça ne veut pas dire que cela a toujours été facile. Au début, tu te dis : « Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Et pourquoi tu as fait ça ? Tu pourrais être tranquille avec tes amis. » Au bout de deux trois jours, on a tellement de choses à faire, on pense à autre chose. Je m'habitue vite à tout ce qui m'entoure : la taille des frigos, les petites différences, les gens. J'adore les États-Unis. Ou plutôt : j'adore les Américains !

SUPER HEROÏNE Hélène, Middletown, Maryland Un an aux USA

Dans l'air, je suis Yuri Gagarine : je fais ma révolution. « Whaou ! ça y est, j'y suis ! » Je tends désespérément le cou pour tenter d'apercevoir quelque chose à travers le hublot. J'en ai tant rêvé. Et maintenant on va atterrir. En posant le pied au sol, je me transforme en Neil Armstrong. Je sais bien que c'est un petit pas pour l'humanité mais je sens bien que c'est un grand pas pour moi : c'est l'Amérique, c'est la Lune. Je pars à la conquête de ce nouveau monde. Je suis tout excitée. Je suis Christophe Colomb 517 ans après. Les indigènes sont armés de Coca et de hamburgers. Soudain, quatre énergumènes me sautent au cou. J'ai l'impression de basculer dans une série télé et d'en être l'héroïne. Tout y est : des « lockers » aux « cheerleaders » en passant par la « cafétéria ». Tout est neuf, tout est à découvrir. Bien sûr, dans ce monde de rêves, il y a le « Calculus », avec ses « Delta x » et ses « Tangente Lines ». Bien sûr il y a les épreuves sportives et la barrière de la langue (pas négligeable croyez-moi), mais à côté de cela, il y a tous ces moments inoubliables qui

font que chaque matin je me sens un peu plus américaine, que j'ai de moins en moins envie de rentrer, que je me sens juste heureuse. Aujourd'hui, avec un peu de distance, je réalise que tout cela n'a pas grand chose à voir avec la conquête spatiale ou avec la conquête de l'Ouest et qu'il s'agit plus simplement de la conquête de moi-même. Je réalise qu'un jour je reviendrai de cette conquête, et que, ce jour-là, je pourrai dire : « Je suis venue, j'ai vu et j'ai vécu ! »

MES DEUX MÈRES Marion, Texas

Un an aux USA en 2006

Depuis mon retour, j'ai gardé de très bons contacts avec ma famille d'accueil, principalement par mail, parfois par webcam. Cette année j'ai décidé d'aller leur rendre visite. C'était le retour au pays. Ma mère d'accueil m'attendait avec impatience. J'ai retrouvé ma nourriture préférée, et les boissons bien trop grandes, et tout ce qui va avec. Maintenant c'est au tour de ma famille d'accueil de venir en France. Ils viendront à Noël pour leur anniversaire de mariage. « Mes mères » sont déjà très complices. Ça promet.

CENT POUR CENT MOI-MÊME Joanna, Wimberley, Texas Un an aux USA

Dans les jours qui ont précédé mon départ, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Et pour tout dire, j'étais persuadée qu'en arrivant ici, ce serait si dur que je pleurerais plus encore. Et pourtant, me voilà Américaine depuis plusieurs semaines et tout me semble facile. Je ne suis pas « homesick » pour un sou. De temps en temps, j'envoie un mail à ma mère ou au reste de ma famille, histoire de leur faire savoir que je suis toujours en vie. De temps à autre, je parle à mes amis via facebook. C'est tout. Je n'en fais pas plus car j'ai une nouvelle vie et je veux la savourer. Mon école, orientée « Art », est formidable à tous points de vue : cours, élèves, ambiance. Ma mère d'accueil est jeune

et gentille. Elle m'apprend des trucs tous les jours. Elle me parle de l'histoire du Texas, qui, cela dit au passage, est assez fascinante. On visite les musées, les villes alentour. Je vis au milieu de nulle part. Ça pourrait être dur et ça ne l'est pas. Souvent, le matin quand je me lève, j'ai la chance de surprendre un daim ou deux, en train de jouer dans le jardin avec Shiloh, notre chien. C'est étrange vraiment, car pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être moi-même à cent pour cent. Et ça c'est le pied. Je suis bien ici. J'espère y revenir vite.

LES PLUS ET LES MOINS Cécile

Un an aux USA en 2009

Les moins

- 1/ Rencontrer une nouvelle famille est très difficile.
 - 2/ Je ne peux pas dire que j'ai vraiment d'amis pour le moment.
 - 3/ Mes amis me manquent.
 - 4/ L'intégration n'est pas facile.
- Les plus
- 1/ J'apprends à être autonome.
 - 2/ Je fais des choses nouvelles.
 - 3/ Je fais preuve d'ouverture d'esprit.
 - 4/ J'apprends à dire ce que je pense.

QUE CALOR ! Evanne & Celia, Ciudad Mante Un an au Mexique

24 °C : nous sommes le 26 novembre et nous constatons que l'hiver n'est pas encore arrivé. Nous vivons à Ciudad Mante, une petite ville située dans la région de Tamaulipas (nord-est du pays).
Famille : nos familles respectives nous ont très bien accueillies. Dès les premiers jours nous nous sommes senties chez nous. Nous avons toutes les deux des frères et sœurs. Cela a facilité notre intégration.
École : nous sommes inscrites dans une école privée, donc pas d'uniforme et pas de salut au drapeau chaque lundi matin. Ce rituel est réservé à l'école

publique. Nous sommes en « Preparatio », équivalent de la Seconde. Le niveau est plutôt faible ici. Les cours commencent tôt (7 heures) et finissent tôt (13 h 20). L'après-midi, on peut faire la sieste.
Nourriture : peu de légumes et beaucoup de tortillas. On va avoir du mal à s'en passer à notre retour.
Surprise / Chapitre 1 : hier en allant à l'école, le ciel était tout noir. Il pleuvait de la cendre. Nous nous inquiétons un peu. On a cru un gros incendie à proximité, mais une amie nous a expliqué que cette cendre provenait de la fabrique de sucre. En fait, ils brûlent les cannes après en avoir extrait le sucre !
Surprise / Chapitre 2 : les jeunes conduisent très tôt ici. Souvent à partir de 10 ans, avec l'autorisation des parents ! Ici, nous nous sentons bien. Les gens sont très chaleureux.

UNE DROGUE DURE Amandine, Waterford, Michigan Un an aux USA en 2008

Voilà cinq mois que je suis rentrée. Cinq mois qui m'ont paru une éternité. Je savais que le retour à la réalité allait être dur mais pas à ce point là. Je me languis chaque jour de ma petite vie américaine. L'envie tous ceux qui sont là-bas et plus encore tous ceux qui vont partir. Chaque matin, c'est en France que mon corps se réveille mais c'est à Waterford / Michigan que bat mon cœur et que vont mes pensées. Tout ou presque me manque. C'est dur, même si je sais que l'aventure n'est pas finie, loin de là. J'y retournerai l'été prochain et pour un long moment, au grand désespoir de tous ceux qui ne veulent pas me laisser repartir. J'ai commencé à barrer les jours sur mon calendrier. Une fois que l'on a goûté au voyage et à l'aventure, on ne peut pas s'arrêter. L'envie ne vous quitte plus. C'est une drogue, une dépendance.
Je finis cette petite intervention comme j'ai achevé mon discours de remise du diplôme de fin d'année : « Always follow your dreams, and never give up... » Oui j'y retournerai, non je n'abandonnerai jamais.

DEPAYSEMENT Anthony, Tianjin, Chine Un an en Chine

Trois mois que je suis arrivé en Chine. Je me plains bien. Ma famille ne parle pas un mot d'anglais, alors au départ, le plus difficile ce fut la communication. D'un autre côté cela m'a permis de m'améliorer plus rapidement. J'ai encore du mal aujourd'hui à comprendre mes professeurs, mais avec mes amis, ça va. C'est le lycée qui rythme ma vie de tous les jours. Dans le courant d'octobre, nous avons participé à un stage militaire et nous avons appris à défilé. Belle expérience. J'ai surtout appris à mieux connaître mes camarades et j'ai fait de nouvelles connaissances. Cette année est très spéciale car nous fêtons le 60^e anniversaire de la République Populaire.

Y FAIT FRET Melchior, Knellwolf, Québec Un an au Canada

Ce n'est pas tellement l'endroit où l'on tombe qui compte, mais bien la volonté que l'on a de s'impliquer et d'apprendre. Moi qui ai choisi le Québec et qui vis dans une famille où seule la mère parle anglais, je peux vous dire que je me suis impliqué dès le début à 100% dans l'apprentissage de l'anglais et que maintenant tout le monde croit que je viens d'un pays anglophone. Comme quoi, les amis, tout est dans notre tête. A part ça, je me le gèle vraiment. Ici, il fait - 29 Celsius, il y a beaucoup de neige et de vent. « Tabarnak k'y fait fret » comme ils disent ici. En anglais, on dirait quelque chose comme : « It's fucking cold outside Guys ».

ÇA VA VITE Benjamin, Hephzibah, Georgia Un an aux USA

Dans l'ensemble, c'est génial (joie d'être aux « States », expériences inédites...) au point qu'on oublie vite les mauvais moments. J'ai fait beaucoup de voyages avec ma host family : New-York City, Philadelphie, Atlanta, Miami. Je suis vraiment chanceux. À l'école, c'est totalement différent de ce que j'ai connu en France ; au début, on se croit dans un show TV, et, doucement, on se sent chez soi, dans son école... comme si on y avait toujours été.

DÉPARTS...

En octobre dernier, PIE a salué avec chaleur mais avec aussi beaucoup de regret le « départ à la retraite », de quatre piliers de l'association : **Annie Bachelot** (présente depuis la création), **Geneviève Rose** (délégue régionale depuis 84), **Dany Carlton** (délégue régionale depuis 89), et **Danièle Charamat** (délégue régionale depuis 98).

Dans son prochain numéro, « Trois Quatorze » accordera à ces quatre grandes dames de l'association, une interview croisée qui nous permettra de revenir sur leur parcours, de mieux appréhender le travail du délégué et de mieux saisir son rôle-clé.

... ET ARRIVÉES

PIE enregistre avec joie l'entrée de nouvelles « anciennes » (anciennes participantes) dans son équipe rapprochée :

Pascal Albert prend la suite de Danièle en région « Pays de la Loire », **Sylvie Liebens** celle de Dany en Champagne-Ardenne, **Margann Mobry** celle d'Annie en Languedoc-Roussillon, et **Sophie Picavet** de son côté « reprend » la Normandie, laissée vacante depuis quelque temps.

Bienvenue enfin à **Hélène (alias Lena) Chamoreau** (participante 2002-2003, Illinois, USA) qui remplace **Axelle Boudet** au bureau d'Aix-en-Provence.



LE COUPLE DE L'ANNÉE

Elle, c'est Anne, ancienne participante au séjour d'une année au pair aux USA, aujourd'hui déléguée régionale de PIE en Alsace. Lui, c'est Vincent, sportif émérite, spécialiste de triathlon. Vincent, que l'on découvre, ci-contre, dans son costume officiel, a participé en juin dernier à l'Ironman de Nice (triathlon international de renom : 3,8 kms de natation, 180 kms à vélo, et 42,2 kms de course à pied). Vincent a terminé cette épreuve démentielle en 12 h 16 mn et 43 secondes, à la 1^{re} place sur 2 800 participants. PIE se félicite d'autant plus de cette performance que Vincent était sponsorisé — très modestement certes, mais sponsorisé tout de même — par l'association (voir son maillot).
« Trois Quatorze » a le plaisir de vous annoncer en avant-première le mariage d'Anne et Vincent, qui aura lieu le samedi 5 juin 2010, à 16 h 30 en l'église Saint-Pierre et Paul d'Obenheim.



Les Ricains sont vraiment sympas... même s'ils rigolent un peu de mon accent. Et puis les Ricaines, elles, l'adorent... ! Il faut profiter de tout, parce que le temps passe trop vite. Au début, on ne réalise pas à quel point ça passe vite. À certains moments, c'est vrai, on attend la fin, on voudrait qu'elle arrive de suite, mais ces moments ne durent pas. J'ai déjà appris quelque chose de très important : il faut savoir s'adapter ! Cela est vrai pour la nourriture, la famille, la maison, et pour beaucoup d'autres choses. Si on le fait, tout se passe très bien. Parents, frère, sœurs, vous me manquez vraiment beaucoup, mais je ne regrette pas d'être parti car je sais qu'on se reverra très vite !

UNE VIE ORDINAIRE Margot, Oshawa, Ontario Un an au Canada

Tant de nouveautés, de nouvelles rencontres. Peu à peu tout cela devient le quotidien. Au début, on s'étonne de tout, on compare tout, puis ça devient normal, et on ne pense plus qu'à notre nouvelle vie ici, de l'autre côté de l'Atlantique.

Le premier mois n'a pas été tout rose, et même plutôt grisâtre. J'ai dû quitter ma première famille d'accueil dans laquelle je n'étais vraiment pas la bienvenue. S'en sont suivies trois semaines d'attente interminable à la recherche d'une nouvelle famille, puis tout s'est finalement arrangé ! Je vis maintenant avec une famille très sympa avec des enfants, des chiens, un chat, dans une jolie maison. Ils m'ont même emmenée en vacances en Floride ! Que du bonheur depuis qu'ils m'ont accueillie.

Je vis dans une ville industrielle de 150 000 habitants : un grand quadrillage vu du ciel. Les rues sont toutes

perpendiculaires ou parallèles les unes aux autres. Il y a des grands lotissements aux maisons de briques toutes similaires et toutes collées. On croise les fameux bus jaunes à chaque coin de rue : ici pas de rond-point, mais des feux tricolores. Mon école ressemble étrangement à celles des séries américaines, avec des rangées de « Lockers » dans tous les couloirs. Les couleurs de l'école sont rouge, jaune et vert, le logo est un aigle, les sacs à dos interdits en classe, les bureaux sont individuels avec chaise intégrée, le gymnase est moderne, la cafétéria typique, il n'y pas de cour de récréation (en réalité, on n'a pas assez de cours pour avoir droit à une récré !).

Ici l'école commence à 8 h 30 et s'achève à 14 h 30, tout le monde se lève pour écouter l'hymne national, on a seulement quatre matières (mais une multitude de choix de matières), les élèves amènent leur déjeuner, les profs sont sympathiques et décontractés (avez-vous déjà vu un prof proposer des chewing-gums à ses élèves ?), les élèves ont le droit d'aller aux « Washrooms » durant les cours. Ensuite, on va au sport ou bien pratiquer d'autres activités (théâtre...), puis c'est le retour à la maison, puis les devoirs, et le dîner à 17 h 30. Et après le dîner, la plupart du temps, c'est shopping (car les magasins ferment à 10-11 h le soir - certains sont même ouverts 24 h sur 24 !).

Voilà comment s'enchaînent les journées de ma nouvelle vie. L'hiver commence, la neige s'est installée, tout le monde a sorti boots, gros manteaux, et bonnets. La température commence à dégringoler...

Certaines choses me manquent un peu, comme mes amis, ma famille mais surtout la cuisine française. Mais à côté de ça, je vis une expérience unique et tellement enrichissante !

UNE VIE DANGEREUSE Anthea, Tomigusiku-city, un an au Japon

« On ne prend conscience de la valeur des choses qu'une fois qu'on les a perdues. »

Je veux remercier ici tous ceux qui m'aiment. Et je veux aussi remercier PIE qui me permet de vivre ces instants fabuleux. Je veux remercier tous mes amis, pour m'avoir soutenue, pour avoir dédramatiser mon voyage, pour avoir fait baisser la pression avec leurs blagues pas drôles. J'en arrive à mes parents : avant même que je ne pense à ce séjour et que je rencontre PIE, ils m'ont soutenue. Je me souviens de tous ceux et celles qui s'indignaient, qui trouvaient que c'était une pure folie de partir si loin des siens et si longtemps et de ma mère... qui regardait tout cela en riant. C'est une chance incroyable d'avoir des parents qui vous comprennent et vous soutiennent. Aujourd'hui, je vis donc au Japon, et comme une vraie japonaise. Enfin façon de parler, car ce pays est si différent pour moi que je n'ai pas encore beaucoup de repères. Dans le bus je ne sais jamais s'il faut prendre le ticket en montant ou en descendant (car ça change selon les bus), au lycée, je me perds, je sais où sont les toilettes mais pas la salle de biologie... Quand je mange des nouilles, je n'arrive pas à faire les bruits bizarres que font tous les Japonais quand ils avalent

ce plat (les « smurps » et les « slurps ») ; alors à chaque fois c'est les mêmes questions : « Ce n'est pas bon ? » « Tu n'aimes pas ? ». Comme vous le voyez ma vie est assez mouvementée. Je vis dangeureusement !

VU D'EN HAUT David, Bradenton, Florida Un an aux USA

4 mois seulement — ou plutôt, 4 mois déjà — que j'ai atterri dans ce monde merveilleux : les États-Unis d'Amérique ou plutôt la Floride. Tout me semble familier ici : l'école, le quartier, la ville, la plage, les 26 degrés... à 6 heures le matin. Mon humeur balance entre le « Ça va super bien » et le « J'en peux plus, je vais mourir », mais ça me plaît. Cela fait partie de l'aventure. Dix mois ici c'est très intéressant : une sorte de « Kho-Lanta » en anglais... en beaucoup mieux quand même. Quand ça ne va pas, vous prenez sur vous. Vous vous dites que « ça ira mieux demain ». Vos parents vous manquent : tans pis, c'est comme ça, va falloir faire avec. Vous n'aimez pas ci ou pas ça. Et ben tant pis aussi, vous vous arrangez.

Futurs participants, vous apprendrez beaucoup ici sur les Américains, sur la France aussi... et sur vous-même. Il est bon de prendre du recul et de regarder son monde d'en haut.

BORN AGAIN Etienne, Courtland, Virginia Un an aux USA

Je ne connais pas encore le mot « routine », et ma chère France ne me manque pas car je sais que je la retrouverai bien trop vite... En arrivant aux États-Unis, je n'ai pas eu le temps de réfléchir : j'ai dû m'adapter, trouver mes repères, parler dans une autre langue, construire de nouvelles amitiés en un temps record. En bref : renaître dans un autre pays. Tout est bien différent ici... tellement de choses me choquent, me fascinent, m'émerveillent... J'ai tellement de souvenirs que je pourrais remplir quinze « Trois Quatorze » à moi seul.

HEY GUY !

L'autre jour un garçon m'a abordé. Il était trop drôle. Il est venu me parler. C'est un genre « Hey Guy » — entendez par là, un type qui dit toujours : « Hey Guy ! » (quelle que soit la personne et quelle que soit la situation). « Hey Guy » a une excellente mémoire. Il se souvient parfaitement de vous (en tout cas de votre visage ; il ne se souvient peut-être pas du nom, dans la mesure où, pour lui, tout le monde s'appelle « Guy »), et vous gratifie d'un geste souriant à chaque fois qu'il vous croise. Ce jour-là, il est donc venu vers moi et m'a dit :

— « Hey Guy, can we be best friends ? »

(Salut, pouvons nous être les meilleurs amis ?)

— Meg (c'est moi) : « Hum... Hello ? »

— Hey Guy : « Alors, tu vas être ma meilleure amie ? »

— Meg : « Le truc c'est que je ne sais même pas comment tu t'appelles. »

— Hey Guy : « Je suis Jason. »

(prononcer : « Dzayzonne »)

— Meg : « Et moi... Meg. »

— Hey Guy : « Bon et ben maintenant on est les meilleurs amis, non ? »

— Meg : « Mais on ne se connaît pas. Écoute, peut-être que si on se croise souvent et qu'on se parle, et tout ça... peut-être qu'on deviendra amis ? »

— Hey Guy : « Ok, ça roule, je vais essayer de te croiser souvent. À plus "girl". »

Sur ce, « Hey Guy » est parti.

LES ÉCRIVAINS PARLENT DU VOYAGE...



Veux-tu vivre heureux ? Voyage avec deux sacs, l'un pour donner, l'autre pour recevoir. J.W. von Goethe

Les voyages prouvent moins de curiosité pour les choses que l'on va voir que l'ennui de celles que l'on quitte. Alphonse Karr



Lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays. René Descartes

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage. Joachim du Bellay

Un Homme « ordinaire » ? - suite

cherche toujours la conciliation, le consensus, c'est ancré en moi. « Il n'aime pas les conflits mais il sait qu'il faut les affronter, voir les détourner mais ne jamais les nier. Dénouer, faire appel à la partie sensible, concilier est comme une seconde nature, presque une vocation : « J'ai dû tomber petit dans la marmite de la médiation. »

Parler de la gestion des conflits le ramène aux relations essentielles — les relations avec ses proches et notamment avec ses enfants. On l'interroge sur Benjamin, la plus jeune, parce qu'à PIE on la connaît bien. « On s'est pas mal heurtés avec Benjamin », dit-il laconique et sincère. Il est assez émouvant de le voir alors — à la façon d'un penseur dévoré par une idée essentielle — s'échapper un moment du dialogue, et puis lever les yeux, comme pour signifier que ce qui est le plus précieux et le plus proche de nous en est aussi le plus éloigné, parce que le plus dur à percevoir, à comprendre, à adopter.

En 1992, la famille Weill (Marina, Olivier et leurs trois enfants, Matthieu, Anne et Benjamin) croise la route de l'association PIE. Elle le fait par le biais du programme « Accueil » — ce qui en dit déjà long sur l'esprit qui l'anime : « Oui, on a d'abord accueilli Marina à vu un article dans Phosphore. On s'est dit : « Pourquoi pas ? » On en a parlé aux enfants. Ils ont acquiescé. Je ne sais pas s'ils étaient très conscients des enjeux, mais peu importe ! On voulait recevoir une fille d'Amérique du Nord... on a hérité d'un garçon sud Américain ! » Rodrigo, leur bébé passera toute une année chez les Weill. Belle expérience dont tout le monde sort un peu nouveau, un peu différent. Olivier ne le sait pas encore, mais il a mis le doigt dans un drôle d'engrenage. Deux ans plus tard, Benjamin — encore elle — annonce à toute la famille qu'elle va bientôt partir pour une année à l'étranger. À ses parents qui s'étonnent : « Comment ça, tu as à peine 15 ans ? », elle répond : « Comme Rodrigo. » Elle partira et reviendra de son expérience « pour le moins transformée ». Il sourit. On veut en savoir plus. Il résume sa pensée par cette for-

mule : « C'est un âge charnière. Quand elle est rentrée, c'était une jeune femme ! »

Les relations avec l'association se maintiennent, régulières, mais discrètes. « Jusqu'au jour, où j'ai reçu un coup de fil de Laurent [Bachelot] qui m'a suggéré de me présenter à la présidence de l'association. » Surprise !

Il se souvient des raisons qui l'ont poussé à dire « Oui », et il ajoute : « Pourtant, je ne connaissais vraiment pas grand chose à PIE. » Il oublie qu'à sa façon, en tant que famille d'accueil et en tant que parent de participant, il avait mis les mains dans le cambouis. « J'ai pas mal réfléchi, dit-il. À l'époque, je n'ai interrogé et sollicité qu'une seule personne [Annie, une déléguée historique de l'association], mais je me souviens que son avis a été déterminant. » Déterminant également le sens et l'action de l'association : « Je crois profondément à ce que fait PIE. Je suis parfaitement convaincu par le concept. L'idée de coupure scolaire et familiale, d'immersion totale sur la durée, le principe de l'accueil bénévole et sans contrepartie... Cette idée m'a tout de suite séduit, et aujourd'hui encore, je suis vraiment convaincu de la pertinence du projet, de l'intérêt et de la valeur de nos programmes. Chaque courrier et témoignage d'adolescent me fait pleurer de joie et me conforte dans mes convictions. Je suis attaché à cela. »

On l'interroge sur les raisons qui ont porté le Délégué Général à lui demander de remplir cette fonction. « Il a dû penser que je serais efficace. Les membres du Conseil doivent apporter quelque chose à la structure. Il savait que j'avais, de par mon job, une bonne connaissance des relations avec les pays étrangers, une certaine assise, mais je crois qu'il a aussi estimé que je pouvais avoir une bonne vision, une capacité d'anticipation sur l'avenir de l'association. » Olivier conçoit sans doute ainsi sa mission : veiller à ce que l'association reste fidèle à son esprit, à ses statuts, veiller à anticiper les dangers à venir, veiller à prendre les bons virages.

Il insiste encore sur ce qui le lie à PIE. Il parle alors de confiance. Et l'on sent qu'il touche là à l'essentiel. La confiance mutuelle élève le

préalable à l'engagement. De la confiance il glisse à la fidélité. Il dit que les liens qui se sont créés sont importants. Il nous assure que sa fidélité à PIE est due avant tout à sa fidélité à tous ceux qu'il connaît, à tous ces gens qui animent le réseau. Alors il résume ainsi et définitivement sa relation à PIE : « La force du concept et la sympathie des gens. »

S'il a la fidélité du chien, il a aussi la finesse du chat, cette façon d'être présent sans être imposant. La même façon de concevoir le lien de sociabilité : d'un côté aimer le contact et la relation avec les humains, et de l'autre cultiver avec force son indépendance. Il reconnaît : « Oh, j'ai besoin de ma tranquillité. Je peux vivre à l'écart de tout. » De l'ours, il aurait donc le côté ours. Il aime sa terre, son espace, son monde : « J'ai vraiment besoin de préserver cela. » Au fur et à mesure du dialogue, on voit se dessiner une forme de relation logique entre famille, maison, et entreprise. On le soupçonne d'avoir des habitudes bien ancrées, plutôt solides, et de veiller autant que faire se peut à respecter des cadres. Il ne nie pas, il sourit, et son sourire naturellement passe pour un acquiescement. On voudrait, en portraitiste consciencieux, que, pour finir, il évoque ses passions — on sait qu'il aime les voitures anciennes —, mais il nous assure que « ça n'a pas grand intérêt », qu'il nous donne le titre de son/ses livres référence — il dit simplement : « Je n'en ai pas » —, qu'il nous parle de son peintre de prédilection — mais il n'est « pas très visuel » —, de son film culte — « Je n'aime que les films qui se terminent bien... et il n'y en a pas beaucoup ». Toutes ces questions lui semblent insolites. Avec lui, pas de portrait chinois, pas de questionnaire à la Proust, pas de culte. Il n'aurait donc ni Dieu ni maître ? « Je ne suis pas très porté sur les gourous, je suis perméable à toutes sortes d'influences, mais je n'ai pas de maître à penser. Je n'ai pas de pas de devise non plus, pas de couleur préférée... Non rien de tout cela. Tout cela c'est du gadget pour moi ! » conclut-il sans ambages.

Il veut terminer comme il a commencé, en insistant sur le fait que son parcours est tout

sauf exceptionnel, grandiose ou atypique. « Il n'est jalonné d'aucun exploit, d'aucun truc spectaculaire... » Il insiste encore et en revient étrangement, mais joliment, à sa fille : «... un truc comme a pu en faire Benjamin par exemple, elle qui a quitté ses parents pour partir toute une année à l'étranger ! Moi je n'ai jamais fait un truc pareil. » Il réfléchit et poursuit : « Je dirais que d'une façon générale, je ne me suis jamais senti dans la position de prendre une décision qui soit ou qui aille totalement à l'opposé du courant général. En cela je ne suis pas un ristonnaire. Oui, c'est pour ça que je me définis comme un homme ordinaire. »

On peut penser que toute banalité cache un mystère qui ne veut pas se dévoiler, mais dans le cas présent on n'y croit pas trop. Olivier n'est pas un homme à secret. Au moment de conclure, celui qui au départ ne voulait pas parler de lui lance cette phrase étrange : « La chance et moi, on s'est rencontrés. » Silence. Et de la chance et de la rencontre, il glisse sur un sujet essentiel : son épouse. Et comme pour mettre un point final à l'entretien, il lance : « Marina, c'est ma chance. Tous les jours je me le dis. C'est ma référence, mon repère. Je crois qu'il n'y a rien que je fasse sans en avoir conscience. » Alors, on se dit que certains font parfois de belles rencontres. Et à l'instar de Sherlock Holmes, on se persuade que la banalité est anormale, et que c'est peut-être cela qui lui donne toute sa beauté. ♦

ACCUEILLIR UN ADOLESCENT ÉTRANGER

un trimestre, un semestre,
une année scolaire

04 42 91 31 00
courrier@piefrance.com

Parcours. 12 années de bourse totale, suite et fin

Comment as-tu connu PIE ?
Par le biais d'amis de mes parents.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?
C'était mon rêve.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Le coût était trop important pour mes parents. Sans la bourse je ne serais pas partie.

Un moment fort de ton année.
Le départ pour la France (autrement dit le retour, les adieux) : ce fut déchirant. Les États-Unis étaient devenus mon pays.

Pleurs au pays bien aimé**2004**

Noémie _ 20 ans

Une année à l'étranger à 16 ans
Traverse City, Michigan, USA**Ton parcours depuis ton retour**

J'ai repris mes études là où je les avais laissées : Bac littéraire, lycée hôtelier à Bordeaux. Aujourd'hui, je suis serveuse dans un restaurant.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas partie ?
Je serais partie de toute façon. J'aurais tout mis en œuvre pour ça.

Un message adressé au donateur
Merci, merci, merci. Que dire d'autre ? Merci pour votre générosité. Sachez que je compte aller vivre là-bas, aux USA.

Ta devise
Les souvenirs ne meurent jamais.

Le meilleur ambassadeur**2005**

Jérôme _ 20 ans

Une année à l'étranger à 18 ans
Shakopee, Minnesota, USA**Comment as-tu connu PIE ?**

Sur un salon étudiant. J'y ai rencontré d'anciens participants ainsi qu'une responsable du programme.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

J'ai toujours eu un esprit plutôt aventurier, et une tenace envie de découvertes et d'ailleurs. J'avais le sentiment — j'éprouve toujours ce sentiment d'ailleurs — que ce sont les rencontres avec les gens qui m'enrichiraient plus que tout. Je voulais donc faire de nouvelles rencontres tout en côtoyant une nouvelle culture.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Je me rappelle encore de ma frustration quand j'ai pris connaissance du coût d'une année scolaire à l'étranger. Sans cette bourse, un départ avec PIE était absolument irréalisable !

Un moment fort de ton année

La cérémonie de remise des diplômes en fin d'année. On est tous ensemble, on se prépare à la remise des diplômes, certains sont souriants, d'autres anxieux, d'autres peaufinant leur speech. On se dirige tous ensemble vers le stade où a lieu la cérémonie. Les gradins du stade sont remplis, tous les parents, toutes les familles sont là. Je discute avec mes amis, on se remémore plein de choses, et on se rend compte que cette année a été extraordinaire pour nous tous et surtout que c'est, d'une certaine manière, la fin de quelque chose pour chacun d'entre nous... Ce jour-là, j'étais très ému. J'ai réalisé alors que je n'allais pas tarder à rentrer en France et que tous ces gens qui m'entouraient allaient prendre des trajets différents.

Ton parcours depuis ton retour

Première année en LEA (langues étrangères appliquées) à la fac en France, puis une seconde année en Bavière, en Allemagne, par l'intermédiaire du programme Erasmus. Là, je reviens d'une troisième année que j'ai passée à étudier à Salzbourg, en Autriche. Je suis donc pour l'instant titulaire d'une licence.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas parti ?

Je nourrirais le rêve de partir. Je serais toujours aussi curieux, je crois.

Un message adressé au donateur

Ce donateur anonyme m'inspire le respect. J'ai un sentiment très profond de gratitude et de reconnaissance envers lui. Il m'a permis de réaliser un rêve incroyable. Son aide financière a non seulement été déterminante, mais m'a également déterminé à essayer d'être le meilleur « ambassadeur » possible à l'étranger. Il m'a permis de continuer à espérer, à croire que tout était réalisable. Il m'a mis en selle. Monsieur, Madame, je vous remercie du plus profond de mon cœur.

Ta devise ?

Profiter de chaque jour, qui est déjà bien trop court !

“ **Merci, merci encore...
et encore merci.** ”

Comment as-tu connu PIE ?
J'ai connu le programme par le biais d'Amy, une américaine venue passer une année en France via PIE.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?
J'entendais Amy parler avec ses amis ou sa famille au téléphone et j'ai eu envie de tout comprendre. Et puis, Sophie Sorba, sa maman d'accueil m'a également motivée. Elle me disait que j'avais le profil. Un jour que l'on discutait avec d'anciens participants elle m'a dit : « Un jour, ce sera toi qui seras assise à cette table et qui parleras de ton année. » Cela a fini de me convaincre.

The French Daughter**2006**

Amandine _ 20 ans

Une année à l'étranger à 17 ans
Firmount, Indiana, USA

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?
La question financière s'est révélée être le gros problème. La bourse a tout débloqué.

Un moment fort de ton année

C'était le jour de Noël. En partant à la messe avec mon grand-père, j'ai eu un vrai moment de faiblesse. J'ai pensé à mes parents. J'étais triste. Mon père d'accueil, avec qui le courant passait — et passe encore — très bien, m'a alors prise par le bras et m'a glissé à l'oreille : « On ne sera jamais ta vraie famille, on ne compte pas la remplacer, mais sache qu'ici aux États-Unis, tu auras toujours une famille. » J'ai su alors que j'étais — comme ils aiment encore à le dire — « Their French Daughter ».

Ton parcours depuis ton retour

Terminale, Bac, puis BTS de commerce international.

Qu'aurais-tu fait si tu n'étais pas partie ?

Je pense que je serais entrée dans la police car je voulais devenir commissaire.

Un message adressé au donateur

Sans vous, je n'aurais jamais pu réaliser cette expérience. Je vous suis infiniment reconnaissante.

Ta devise

Ne jamais perdre espoir.

Comment as-tu connu PIE ?

Sur un forum consacré au Japon.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

L'éducation à la française commençait à me fatiguer. J'avais besoin de changer d'air. J'ai comparé les organismes. PIE m'a paru plus sympa et en même temps plus apte à me fournir un cadre. Je n'avais pas d'idée précise du séjour que je souhaitais. Je me suis adaptée à ce qui se faisait (durée, accueil en famille...). J'avais décidé de prendre des cours de japonais parce que j'étais passionnée par cette culture mais je n'étais pas obnubilée par la langue et le pays. Plus que de partir au Japon, je voulais « partir » tout court.

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Ma mère était enthousiaste jusqu'à ce qu'elle connaisse le coût du séjour. Mon père était au chômage. Il m'a dit que « ces milliers d'euros n'allaient pas tomber du ciel ! » Et j'ai eu cette bourse. Quelque part, ils sont tombés du ciel.

Ton parcours depuis ton retour

Au retour j'ai subi le choc culturel de plein front. Je n'étais plus habituée à l'alimentation française, les gens n'étaient pas aussi polis qu'au Japon, les rues n'étaient pas aussi propres. Alors j'ai décidé de repartir après avoir passé mon bac S. Je me suis accrochée pour l'avoir, avec comme seul objectif : le Japon. Cela peut paraître bête ou insensé, mais c'est cet objectif qui m'a permis de ne jamais craquer. J'ai donc eu le bac et je suis repartie. Mais il me faut attendre le mois de mars prochain pour recommencer mes études (car les années sco

Sortir de son quotidien**2008**

Florian _ 19 ans

Une année à l'étranger à 18 ans
Ciudad Mante, Tamaulipas, Mexique**Comment as-tu connu PIE ?**

Par une amie qui était partie avec PIE.

Pourquoi ce projet à l'étranger ?

Je voulais voir et vivre autre chose, sortir de mon quotidien français, découvrir d'autres modes de vie, faire une pause originale, et surtout devenir bilingue (j'adorais l'espagnol).

La bourse que tu as obtenue a-t-elle été déterminante ?

Je n'avais pas les ressources suffisantes.

Un moment fort de ton année

Les premiers jours au lycée...

Tout le monde voulait me parler, et tout le monde me parlait en même temps. Je suscitais beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme. C'était incroyable, et beau à voir.

Ton parcours depuis ton retour

J'ai d'abord tout fait pour revoir mes amis, ma famille. Ensuite j'ai trouvé un job d'été chez McDonald et puis j'ai intégré la fac de Rennes en section AES (administration économique et sociale).

Un message adressé au donateur

Sans lui je ne pouvais pas partir. Alors un grand merci, car ce fut une belle expérience dans ma vie. Une expérience qui m'a beaucoup apporté.

Ta devise

Profiter de la vie.

“ **J'avais envie de tout comprendre** ”

**Un séjour tombé du ciel****2007**

Jennifer _ 18 ans

Une année à l'étranger à 16 ans
Matsue-Shi, Shimane-Ken, Japon
Viv actuellement au Japon**Si tu n'étais pas partie ?**

J'imaginais que j'aurais tenté d'intégrer une école de vétérinaire ou fait une fac de psychologie. Ce que je sais c'est que je ne serais pas aussi mûre et que je n'aurais pas autant de recul, et certainement pas la même motivation pour étudier.

Un message adressé au donateur

Merci du fond du cœur. Je suis heureuse de savoir qu'il existe des gens si généreux. Mon rêve aurait pris fin sans son don. J'espère qu'un jour, ce sera à mon tour de permettre à un jeune de réaliser son rêve le plus cher.

Ta devise

Quand on veut, on peut ! Aujourd'hui, j'ai une grande détermination.

Sport à l'école.



Le sport est un langage international et à ce titre un facteur d'intégration formidable. Il ne faut toutefois pas négliger les petites différences qui font que le sport, notamment à l'école, est perçu et exercé différemment selon le pays où l'on se trouve. Petit tour comparatif de la façon de concevoir le sport au lycée, à partir d'entretiens avec quelques anciens : Maud et Valentin (Australie), Julie (Mexique) et Hector (États-Unis).

Images
Ci-contre : Robin — ci-dessus : Pierre

Le sport au Lycée

“
Les lycées français, et l'institution en général, n'ont peut-être pas compris le véritable sens et le véritable intérêt de la pratique sportive.”

Marie Sorba
Ancienne participante au séjour d'une année scolaire à Ciudad del Carmen au Mexique

Une question de temps

Alors qu'en France on ne passe que deux heures par semaine à faire du sport, aux États-Unis, en Australie et au Mexique, on y consacre presque tous les après-midi. La différence d'horaire est telle qu'Hector n'hésite pas à comparer le sport tel qu'il est pratiqué en "High school" aux États-Unis avec le sport tel qu'il est pratiqué, en France, dans les clubs : « En France, le sport à l'école ce n'est pas du sport », dit-il. Aux États-Unis, au Mexique et en Australie, le sport se pratique généralement après les matières académiques, à hauteur de 1 h 30 ou 2 h d'entraînement par jour.

L'investissement des élèves

En Amérique du Nord et en Australie, les lycéens aiment le sport à l'école. C'est simple : tout le monde en fait ! En France, les élèves sont motivés par les notes... souvent individuelles, alors forcément, on en vient rapidement à chacun pour soi, « les nuls restent nuls, les moyens restent moyens, et seuls les puristes s'éclatent et sont motivés ». Aux

États-Unis, c'est tout le contraire, le stade est sur le campus. Le sport est vraiment ancré dans la culture. D'ailleurs, « tout le monde en parle », rajoute Hector, « alors qu'en France quand tu parles de sport, tu es soit un kéké, soit un pro ! ». Ce sentiment de plaisir lié à la pratique du sport se retrouve également en Australie : « Contrairement à la France, le sport ici est vraiment lié à la détente », renchérit Maud, et Valentin nous confirme : « C'est super sympa, super cool ! ».

En plus, si t'es nul, tu peux quand même être avec les bons, ce n'est pas parce que tu es nul qu'on va te jeter, il y a vraiment un esprit d'équipe. Alors que l'ambiance est chaleureuse et conviviale dans les autres pays, en France il n'y pas vraiment de place pour un réel esprit d'équipe, c'est un peu le « chacun pour soi ».

Au départ, le sport dans l'hexagone se veut plus éducatif que sportif, au final, il est souvent plus « scolaire qu'autre chose », résume finalement Maud, au sens où il devient trop académique, trop encadré, et un peu insipide.

Une question d'approche

Les lycées français, et l'institution en général n'ont peut-être pas compris le véritable sens et le véritable intérêt de la pratique sportive : les élèves sont notés à la performance et non à l'investissement, ce qui décourage notablement la plupart des lycéens. Et ce d'autant que l'on change trop vite de discipline pour avoir le temps de devenir bon quelque part — à moins d'être inscrit dans un club, en dehors du lycée. L'avantage du système français sur les autres systèmes est que l'on oblige tout le monde à participer. Cela peut avoir du bon, car le sport, on le sait, c'est la santé ! S'il fallait vraiment reprocher quelque chose au système anglo-saxon — un problème que l'on retrouve aux États-Unis, en Australie et au Mexique — c'est ce petit côté laxiste. Certes, tout le monde s'amuse, mais si l'on ne veut pas faire de sport, on peut aussi chauffer les bancs pendant deux heures, « c'est un peu la crèche », comme le sous-entend Hector... on est par ailleurs moins « technique » dans ces pays-là qu'en France, où l'on insiste justement beaucoup trop sur cet aspect ! Enfin il ne faut jamais négliger la cha-

leur au Mexique, qui peut s'avérer être un handicap majeur à l'exercice physique !

Le bilan est somme toute très négatif pour... la France. Surprenant ? Peut-être pas tant que ça ! L'enseignement du sport au lycée est tout à fait représentatif du lycée en lui-même : une vision très académique, des évaluations pour un oui ou pour un non, partout et tout le temps, un côté très individualiste, aucune place enfin

pour le plaisir et l'épanouissement... C'est à se demander si le lycée a compris l'intérêt du sport, pour ne lui donner qu'une place aussi réduite dans l'emploi du temps du lycéen.

In fine, pour découvrir les vertus et les joies du sport, allez plutôt aux États-Unis, grand champion sportif en matière scolaire, ou en Australie ou au Mexique, où l'on veille à tirer le meilleur profit des activités proposées !

Marie Sorba

VERBATIM

- « Aux États-Unis, il y a un nombre incroyable de rencontres, et un monde incroyable qui se rend aux matchs : le sport là-bas est "l'événement" du lycée ! »
- « Au Mexique, tout le monde danse merveilleusement bien si l'on compare au standard européen. Là-bas, c'est juste normal de danser. »
- « En Australie, il existe trois sortes de rugby : le "Rugby Union", traditionnellement joué dans les (riches) écoles privées ; le "Rugby League", plus populaire, et enfin le "footy", ou "Australian Rules (Ozzy Rules)", plus proche du football gaélique originel. Au départ, il y avait des cloisonnements entre les milieux sociaux et les types de sport pratiqués. Aujourd'hui, les trois sports se pratiquent indifféremment dans tous les lycées. »



PARTIR OU ACCUEILLIR

Une année scolaire à l'étranger
04 42 91 31 00
courrier@piefrance.com

Le 18 juin 2011 PIE fêtera ses 30 ANS

Pour en savoir plus, rendez-vous en page 5.
Si vous voulez des informations supplémentaires, ou si vous envisagez de participer à l'événement, n'hésitez pas à contacter PIE à l'adresse suivante :
30ans@piefrance.com

PORTRAIT

Olivier Weill, Président de l'association PIE, parle peu de lui, sinon pour invoquer la chance qui l'a accompagné tout au long de sa vie. Il aime évoquer la fidélité, l'humanité et témoigner de son attachement sincère aux programmes internationaux d'échange.

Olivier Weill — par Xavier Barbaut

Un homme « ordinaire » ?

L'intervieweur est inquiet : cet interviewé-là ne se livrera pas facilement ! Car « Celui-là » a du recul, de la distance. Il a, à n'en pas douter, l'habitude d'entendre, et celle, plus rare, d'écouter. On comprend d'emblée qu'il ne se donnera pas en spectacle. À l'évidence, il n'y aura pas de coup de théâtre, pas d'annonce grandiose, pas de surprise et encore moins de drame.

Tout au long de l'entretien, il revendiquera la banalité d'une vie régulière, il définira sans cesse son parcours comme étant « tout ce qu'il y a de plus "ordinaire" », il s'étonnera bien sûr qu'on s'y intéresse.

En tant qu'intervieweur, on ne s'inquiètera pas trop, on se rassurera même, en se persuadant que le temps des grands explorateurs est passé, que nous sommes tous condamnés à cette « vie normale » dont il parle, et que c'est justement sur les terres de cette banalité qu'il reste le plus de choses à découvrir. Mais on devinera que notre expédition au cœur du personnage, à défaut d'être périlleuse, sera bien fragile, et que si tout creux est impénétrable, celui-là visiblement l'est certainement un peu plus que d'autres. À la première question, l'intéressé répond par une question... Et c'est lui qui pour conclure met son interlocuteur sur le gril... Son intention n'est pas mauvaise ; il ne joue pas à l'arrosé-arroseur, il est tout simplement curieux de tout et de tous. Et puisqu'il s'intéresse à l'humanité, il s'intéresse naturellement à l'homme qu'il a en face de lui. Alors il cherche à vous lire, à vous décrypter, à déchiffrer et à traduire vos motivations et votre itinéraire. S'il vous estime ou vous apprécie, il va même jusqu'à s'inquiéter pour vous. Il est fait, on l'aura compris, pour interviewer bien plus que pour l'être. Et c'est pourtant avec une grande gentillesse qu'il accepte de se prêter à l'exercice du portrait, en endossant pour une fois le rôle du modèle.

« Il », c'est Olivier Weill, jeune retraité du groupe Accor, Président en exercice de l'association PIE, un homme marié, père de trois enfants et grand-père de 6 petits-enfants, que la vie a mené de l'est à l'ouest de la France — en passant par Paris et par un coin de la Suisse allemande — et que la chance, à l'écouter, a toujours accompagné. La « Chance » c'est un mot, et au-delà même un concept

qu'à propos de son parcours, il va employer souvent.

« Jeunesse banale et sans histoire », à Nancy, dans un milieu tranquille au sein d'une famille d'industriels originaire de l'est de la France. Jeunesse ordinaire donc, empreinte de classicisme, pour ne pas dire de tradition. Jeunesse heureuse, presque facile. On comprend vite que pour Olivier, la « banalité » est une forme de bien-être, comme s'il avait deviné très tôt qu'« originalité » pouvait rimer avec difficulté et complexité, voire même avec trouble ou souffrance. Scolarité sans aspérité, plutôt linéaire, presque brillante, qui mène le jeune élève jusqu'en classe préparatoire. Nous sommes à Paris, en l'an 1968... En mai, Olivier a 20 ans. Quand on entend ça, on se dit forcément qu'on tient là notre événement ! « Pas du tout, dit-il. Oui c'était mai 68, et oui j'étais dans le feu de l'action, puisque j'habitais dans le 6^e arrondissement et que je traversais chaque matin le Luxembourg ; mais je n'ai rien fait d'exceptionnel. Le jour, je passais les concours, encadré par les forces de l'ordre, et la nuit j'étais au cœur de l'événement. » Mais il récite l'idée d'un jeune homme engagé, voire même impliqué. Il banalise : « J'étais plutôt du genre réformiste. Alors disons, pour faire simple, que je participais à la fête. » Il ajoute : « À cet âge-là, quand on ne rentre pas

“ Je cherche toujours la conciliation, le consensus est ancré en moi. J'ai dû tomber petit dans la marmite de la médiation. ”

chez soi le soir, c'est parfait ! Et quand vos parents s'inquiètent un peu, c'est encore mieux ! »

Ça coïncide un peu au niveau des études ! Il esquisse une petite moue qui veut dire : « Même ça, c'est banal ». Ses parents l'envoient donc en Suisse, histoire sûrement de resserrer les boulons. Là, pendant près de cinq ans, il étudiera les mathématiques. Il opte donc pour une science dite « dure » ou encore « exacte... », en Suisse qui plus est ! Comme on le sait ponctuel, un brin rigoureux, et sûrement un peu cartésien, on se dit que tout cela vient de là... Ou alors que sa formation l'a conduit à ça. Allez savoir !

Olivier conclut ce cycle d'études par une thèse. « Une thèse sur quoi ? », lui demande-t-on. « Ou là là, je ne me souviens même plus de l'intitulé... une histoire de spirale, je crois. Il faudrait demander à Marina (son épouse - NDLR). » Il aurait dû et pu devenir chercheur ou enseignant — on se dit qu'il a d'ailleurs les qualités pour ça — mais aujourd'hui, d'un geste, il balaise l'hypothèse, comme à l'époque et sans hésitation il a dû balayer la proposition : « Pas question, ce n'était pas fait pour moi. »

Il rentre en France. C'est l'heure du service : il devient scientifique du contingent. « J'ai été affecté dans un laboratoire de recherche sous-marin qui travaillait sur les sonars. Mais honnêtement, je crois que j'ai dû y aller deux fois dans l'année. » Il s'inscrit alors à une formation accélérée de gestion. « J'avais le temps et ça m'intéressait. » Plus tard dans la conversation, il reconnaîtra : « Dans ce parcours, je n'ai pas eu à bousculer les choses, je n'ai donc aucun mérite. Le mérite selon moi se mesure à la capacité à prendre de façon autonome des décisions. Moi, c'était tout tracé... » Mais il nuance aussitôt : « ... quand je me suis inscrit à cette formation, j'ai pris une direction que rien ne m'obligeait à prendre, j'ai eu une bonne intuition, là c'est vrai j'ai orienté mon parcours. » Il flotte sur le fleuve de la vie en donnant juste les coups de pagaie nécessaires. Il parle à nouveau d'opportunités. Les courants — d'autres diraient le « karma » — lui semblent favorables. Il le sait. Il ne se en plaint pas, il s'en réjouit même.

« À la fin du service, j'ai intégré une banque, où j'ai travaillé deux ans. Je dis "travaillé", mais je devrais dire : "Où j'ai achevé ma formation." » La banque l'ennuie vite. Ce qui le séduit, c'est le monde de l'entreprise. Il le sent. Sitôt « formé », il pense à s'échapper. Il répond à une petite annonce et intègre dans la foulée un groupe hôtelier en pleine expansion. Il passera trente deux ans chez Accor. Trois décennies et des poussières qu'il résume en une phrase. « J'y ai fait une carrière normale... jusqu'à ma retraite. » On le titille un peu, car on sait que cette carrière « normale » fut dense pour ne pas dire riche. Il parle des différentes fonctions qu'il a occu-

filiale « Maison de retraites », etc. « Oui, ajoutez-le, j'ai accompagné le développement de la boîte » (on doit traduire : « J'ai été très actif, et mon activité a correspondu au moment où l'entreprise est passée de moins de cent hôtels à près de quatre mille »). Il résume cette longue vie professionnelle d'une formule simple et laconique : « J'ai pris du plaisir. » On sent qu'il a aimé cette idée de symbiose avec l'entreprise, avec le groupe, qu'il a apprécié le fait de « connaître tous les rouages et toutes les personnes ». Quand il reconnaît « avoir eu des patrons et des collaborateurs qu'il a admirés, appréciés ou encouragés », on comprend, d'une part, qu'il a développé et entretenu avec sincérité ce que l'on nomme communément la culture d'entreprise, et d'autre part, qu'au-delà de l'intérêt pour son secteur d'activité et pour les diverses fonctions qu'il a occupées, ce sont les relations humaines qui, tout au long de son parcours, l'ont par-dessus tout fasciné. Le plus gratifiant reste à ses yeux « la confiance payée en retour ». Il a plusieurs exemples en tête de collaborateurs qui l'ont fait grandir ou qu'il a aidés à grandir. Il croit au cercle vertueux. Il croit en l'homme. « Dans l'entreprise comme partout, les bons et les mauvais moments sont humains. Il n'y a que cela qui compte. Le reste, les contrats, les échecs, tout ça, on s'en remet facilement. » Dans une belle formule, à la frontière de la prétention et de la litote, il avance : « Dans ma vie professionnelle, j'ai presque jusqu'à dire que je n'ai pas le sentiment d'avoir échoué en quoi que ce soit. » Mais cette formule il n'osera jamais l'employer pour sa vie privée, pour sa vie de famille. « Oh là là, dans ce domaine, c'est bien plus compliqué ! » On l'invite à pousser la comparaison entre famille et entreprise. Il s'en amuse : « La famille c'est de tous les instants. Il y a tellement de paramètres. » Il sait qu'une famille ça se joue essentiellement à l'affect, alors il nous retourne la question : « Il y a des écoles pour apprendre à gérer les entreprises. Vous connaissez, vous, une école pour apprendre à gérer une famille ? » Il clôt ainsi le débat.

Olivier n'aime pas les conflits. Il le dit sans détour : « J'ai toujours détesté cela. » Il y des gens qui se nourrissent du conflit, qui le recherchent, qui le fabriquent, qui résolvent même des conflits en en créant d'autres. Sa conception des relations est tout autre : « Je

.../... suite, page 17

